

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE  
UNIVERSELLE,  
DEPUIS  
CHARLEMAGNE,  
JUSQUES A'  
CHARLEQUINT.

PAR  
*Mr. de VOLTAIRE.*

---

TOME PREMIER.

---



A LONDRES,  
Chez JEAN NOURSE,

---

MDCCLIII

A B R E G E

D E

L'HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE

CHARLES MAGNE

DE

CHARLES MAGNE

PAR

M. & M. H. H. H.



TOM

1753

1753

A. L. O. N. G. E. S.

CHES. JEAN, NOUSSE

MOCCILLI



# T A B L E

*Des Articles contenus dans  
cet Ouvrage.*

## T O M E I.

### I N T R O D U C T I O N.

De la Chine.	I
Des Indes, de la Perse, de l'Arabie, & du Mahométisme.	16
Etat de l'Italie & de l'Eglise Chrétien- ne.	54
Origine de la Puissance des Papes.	57
Etat de l'Eglise en Orient avant Char- lemagne.	62
Renouvellement de l'Empire en Occi- dent.	68
Des Usages du tems de Charlemagne.	88
De la Religion.	98
Suite des Usages du tems de Charle- magne, de la Justice, des Loix & Coutumes singulières.	117
Louis le Débonnaire.	128
Etat de l'Europe après la mort de Louis le Débonnaire.	142
Des Normands vers le IV. Siècle.	155
De l'Angleterre vers le IV. Siècle.	168
De l'Espagne & des Musulmans au VIII. & IX. Siècles.	174
* 4	De

# TABLE DES ARTICLES.

De l'Empire de Constantinople au VIII.  
& IX. Siècles. 190

De l'Italie, des Papes, & des autres af-  
faires de l'Eglise au VIII. & IX.  
Siècles. 202

Etat de l'Empire de l'Occident, de l'I-  
talie, & de la Papauté sur la fin du  
IX. Siècle, & dans le cours du X. dans  
la moitié du XI. jusqu'à Henri III. 216

De la Papauté au X. Siècle. 227

Suite de l'Empire d'Othon & de l'Etat  
de l'Italie. 235

De la France vers le tems de Hugues  
Capet. 248

Etat de la France au X. & XI. Siècles.  
259

Conquête de la Sicile par les Normands.  
267

Conquête de l'Angleterre par Guillaume  
Duc de Normandie. 271

De l'état où étoit l'Europe au X. & XI.  
Siècles. 283

De l'Espagne & des Mahométans de ce  
Royaume, jusqu'au commencement  
du XII. Siècle. 292

De la Religion & de la Superstition de  
ces tems-là. 306

# T A B L E

*Des Articles contenus dans  
cet Ouvrage.*

## T O M E II.

<b>D</b> E l'Empire, de l'Italie, de Ro- me, & des Papes depuis Henri III. jusqu'à Frédéric II.	1
Etat de la France & de l'Angleterre jusqu'au Règne de St. Louis & de Jean sans terre, & de Henri III. pendant le XII. Siècle.	52
De Frédéric II. de ses querelles avec les Papes, & de l'Empire Allemand.	87
De l'Orient & des Croisades.	105
De Saint Louis & de la dernière Croi- sade.	175
Suite de l'Histoire de Constantinople par les Croisés.	187
De Charles d'Anjou Roi des deux Si- ciles, & des Vêpres Siciliennes.	192
De la Croisade contre les Albigeois.	200
Etat de l'Europe après les Croisades d'Orient.	211
De la Papauté au XIII. & XIV. Siè- cles, & particulièrement de Boniface VIII.	220

## TABLE DES ARTICLES.

Du suplice des Templiers, & de l'extinction de cet Ordre.	230
De la Suisse & de sa révolution au commencement du XIV. Siècle.	236
Suite de l'état où étoient l'Empire, l'Italie, & la Papauté au XIV. Siècle.	242
Du grand Schisme d'Occident.	256
Concile de Constance.	272
De Jean Hus & de Jérôme de Prague.	283
De l'état de l'Europe.	293
De la France & de l'Angleterre.	296
De la France sous le Roi Jean.	314
Du Prince Noir, du Roi de Castille, Don Pédro le Cruel, & du Connétable du Guesclin.	324
De la France & de l'Angleterre du tems de Charles V. VI. & VII. au XIV. & XV. Siècles.	333
De l'invasion des Anglois en France.	341
De la France du tems de Charles VII.	357

# INTRODUCTION.



Plusieurs Esprits infatigables ayant débrouillé autant qu'on le peut, le cahos de l'Antiquité, & quelques Génies éloquens ayant écrit l'Histoire Universelle jusqu'à Charlemagne, j'ai regretté qu'ils n'ayent pas fourni une carrière plus longue. J'ai voulu pour m'instruire de ce qu'ils ne disent pas, mettre sous mes yeux un précis de l'Histoire, laquelle nous intéresse, à mesure qu'elle devient plus moderne.



## INTRODUCTION.

Ma principale idée est de connoître autant que je pourrai, les mœurs des Peuples, & d'étudier l'Esprit humain. Je regarderai l'ordre des Successions des Rois & la Chronologie comme mes guides, mais non comme le but de mon travail. Ce travail feroit bien ingrat, si je me bor- nois à vouloir apprendre seulement en quelle année un Prince indigne d'être connu, succéda à un Prince barbare.

Il semble en lisant les Histoires, que la Terre n'ait été fai-

## INTRODUCTION.

faite que pour quelques Souverains, & pour ceux qui ont servi leurs passions ; tout le reste est négligé. Les Historiens, semblables en cela aux Rois, sacrifient le Genre-Humain à un seul homme. N'y a-t-il donc eu sur la Terre que des Princes ; & faut-il que presque tous les Inventeurs des Arts soient inconnus , tandis qu'on a des suites chronologiques de tant d'hommes qui n'ont fait aucun bien, ou qui ont fait beaucoup de mal ? Autant il faut connoître les gran-

## INTRODUCTION.

grandes actions des Souverains qui ont changé la face de la Terre, & surtout de ceux qui ont rendu leurs Peuples meilleurs & plus heureux ; autant on doit ignorer le vulgaire des Rois , qui ne serviroit qu'à charger la mémoire.

Je me propose de diviser mon étude par Siècles ; mais je sens qu'en ne présentant à mon esprit que ce qui se fait précisément dans le Siècle que j'aurai sous les yeux , je serai obligé de trop partager mon attention, de séparer en trop

## INTRODUCTION.

trop de parties les idées suivies que je veux me faire, d'abandonner la recherche d'une Nation, ou d'un Art, ou d'une Révolution, que pour ne la reprendre que long-tems après. Je remonterai donc quelquefois à la source éloignée d'un Art, d'une Coutume importante, d'une Loi, d'une Révolution. J'anticiperai quelquefois, mais le moins que je pourrai, & en évitant, autant que ma foiblesse me le permettra, la confusion & la dispersion des idées. Je tâcherai de présenter

## INTRODUCTION.

senter à mon esprit une peinture fidèle de ce qui mérite d'être connu dans l'Univers.

Avant de considérer l'état où étoit l'Europe vers le tems de Charlemagne, & les débris de l'Empire Romain, j'examine d'abord s'il n'y a rien qui soit digne de mon attention dans le reste de notre Hémisphère. Ce reste est douze fois plus étendu que la Domination Romaine, & m'apprend d'abord que ces monumens des Empereurs de Rome, chargés des titres de Maîtres & de Restau-

ra-



## INTRODUCTION.

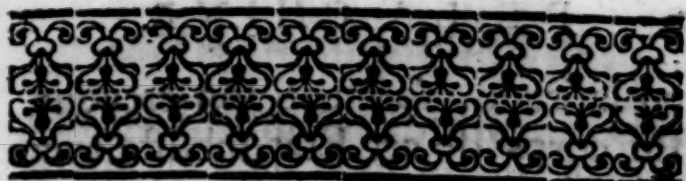
rateurs de l'Univers, sont des témoignages immortels de vanité & d'ignorance, non moins que de grandeur.

Frappés de l'éclat de cet Empire, de ses accroissemens & de sa chute, nous avons dans la plupart de nos Histoires Universelles traité les autres hommes comme s'ils n'existoient pas. La Province de la Judée, la Grèce, les Romains se sont emparés de toute notre attention; & quand le célèbre Bossuet dit un mot des Mahométans, il  
n'en

## INTRODUCTION.

n'en parle que comme d'un déluge de Barbares. Cependant beaucoup de ces Nations possédoient des Arts utiles, que nous tenons d'elles : leurs Pays nous fournissoient des commodités & des choses précieuses, que la Nature nous a refusées ; & vêtus de leurs étoffes, nourris des productions de leurs terres, instruits par leurs inventions, amusés même par les jeux qui sont le fruit de leur industrie, nous nous sommes fait avec trop d'injustice une loi de les ignorer.

ABRE-

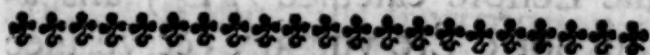


ABREGÉ

DE

L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.



DE LA CHINE.



N portant ma vue aux extrémités de l'Orient, je considère en premier lieu l'Empire de la Chine, qui dès lors étoit plus vaste que celui de Charlemagne, sur-tout en joignant la Corée & le Tonquin, Provinces alors tributaires des Chinois; environ 29 degrés de longitude & 24

Tom. 1.

A

en

en latitude, forment son étendue. Le corps de cet Etat subsiste avec splendeur depuis plus de 4000 ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller ayent souffert d'altération sensible.

Son Histoire incontestable & la seule qui soit fondée sur des observations célestes, remonte par la Chronologie la plus sûre, jusqu'à une Eclipsé calculée 2155 ans avant notre Ere vulgaire, & vérifiée par les Mathématiciens missionnaires, qui envoyés dans les derniers siècles chez cette Nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le Père Gaubil a examiné une suite de 36 Eclipses de Soleil, rapportées dans les Livres de Confucius, & il n'en a trouvé que deux douteuses & deux fausses.

Il est vrai qu'Alexandre avoit envoyé de Babilone en Grèce les observations des Caldéens, qui remontoient à 400 années plus haut  
que

que les Chinois, & c'est sans contredit le plus beau monument de l'Antiquité: mais ces Ephémérides de Babilone n'étoient point liées à l'Histoire des faits: les Chinois au contraire ont joint l'Histoire du Ciel à celle de la Terre, & ont ainsi justifié l'une par l'autre.

Deux cens trente ans au-delà du jour de l'Eclipse (calculée 2155 ans avant notre Ere vulgaire) leur Chronologie atteint sans interruption & par les témoignages les plus authentiques, jusqu'à l'Empereur Hiao, habile Mathématicien pour son tems, qui travailla lui-même à réformer l'Astronomie, & qui dans un règne d'environ 80 ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encore en vénération en la Chine, comme l'est en Europe celui des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Avant ce Grand-homme, on trouve encore six Rois ses prédéces-



cesseurs; mais la durée de leur règne est incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce silence de la Chronologie, que de recourir à la règle de Newton, qui ayant composé une année commune des années qu'ont régné les Rois de différens Pays, réduit chaque règne à 22 ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six Rois auront régné à peu près 130 ans; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les 250 ans qu'on donne, par exemple, aux sept Rois de Rome; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les tems.

Le premier de ces Rois, nommé Fohi, régnoit donc 25 siècles au moins avant l'Ere vulgaire, au tems que les Babiloniens avoient déjà une suite d'observations astronomiques: & dès lors la Chine obéissoit à un Souverain. Ses 15 Royaumes réunis sous un seul homme,

me, prouvent que longtems auparavant cet Etat étoit très peuplé, policé, partagé en beaucoup de Souverainetés; car jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits; c'est l'ouvrage du tems, de la politique & du courage.

La Chine étoit au tems de Charlemagne comme longtems auparavant, & sur-tout aujourd'hui, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connoissance, fait seulement dans les 15 Provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de 60 millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de 60 ans, ni la jeunesse au-dessous de 20 ans, ni les Mandarins, ni la multitude des Lettrés, ni les Bonzes, encore moins les Femmes qui sont par-tout en pareil nombre que les hommes à un 13

ou 14 près, selon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le Genre-humain. A ce compte il paroît impossible qu'il y ait moins de 130 millions d'habitans à la Chine: notre Europe n'en a pas probablement beaucoup davantage, à compter (en exagérant) 20 millions en France, 25 en Allemagne, & le reste à proportion.

On ne doit donc pas être surpris, si les Villes Chinoises sont immenses; si Pequin, la nouvelle Capitale de l'Empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ quatre millions de Citoyens: si Nanquin, l'ancienne Métropole, en avoit autrefois davantage: si une simple Bourgade nommée Quientseng, où l'on fabrique la Porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Les Forces de cet Etat consistent selon les relations des hommes  
les

les plus intelligens qui ayent jamais voyagé, dans une Milice d'environ 800000 soldats bien entretenus; cinq cens soixante & dix mille chevaux sont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'Empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la Cour, & pour les courriers publics. Plusieurs Missionnaires, que que l'Empereur Cang-hi dans ces derniers tems approcha de sa personne par amour pour les Sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où 100000 cavaliers & 60000 hommes de pied marchaient en ordre de bataille.

Les Villes Chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon-sens a inspiré à toutes les Nations, avant l'usage de l'Artillerie. Un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont

point suivi le modèle de nos Places de guerre ; mais au-lieu qu'aillieurs on fortifie des Places , les Chinois ont fortifié leur Empire. La grande muraille qui séparoit & défendoit la Chine des Tartares , bâtie cent trente-sept ans avant notre Ere , subsiste encore dans un contour de 500 lieues , s'élève sur des montagnes , descend dans des précipices , ayant presque par-tout 20 de nos pieds de largeur sur plus de 30 de hauteur. Monument supérieur aux Pyramides d'Egypte par son utilité , comme par son immensité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine , & de la subjuguier ; mais la constitution de l'Etat n'en a été ni affoiblie ni changée. Le Pays des Conquérans est devenu une partie de l'Etat conquis , & les Tartares Mantchoux , maîtres aujourd'hui de la Chine , n'ont fait autre chose



se que se soumettre les armes à la main aux Loix du Pays dont ils ont envahi le Trône.

Le revenu ordinaire de l'Empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cens millions d'onces d'argent. Il est à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos sous valeur intrinsèque, comme le dit l'Histoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à 50 de nos livres de compte, cette somme revient à 1250 millions de notre monnoie en 1740. Je dis en ce tems; car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore: c'est à quoi ne prennent pas assez garde les Ecrivains plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière fort fautive.

Ils ont eu des Monnoies d'or &

d'argent frappées avec le coing, longtems avant que les Dariques fussent frappés en Perse. L'Empereur Cang-hi avoit rassemblé une suite de 3000 de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des Arts dans l'Asie; mais depuis longtems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande, l'argent n'y est plus monnoie: le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce Pays a une valeur arbitraire. Le Gouvernement dans des tems difficiles a passé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un Etat de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des Banques publiques, qui augmentent les richesses d'une Nation, en multipliant son crédit.

Ce Pays favorisé de la Nature possède presque tous les fruits de  
no-

notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le Bled, le Ris, la Vigne, les Légumes, les Arbres de toutes espèces y couvrent la terre; mais les Peuples n'ont jamais fait de Vin, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

L'Insecte précieux qui produit la Soye, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard avec l'Art de faire des étoffes, du duvet qui les couvre; & ces étoffes étoient si rares du tems même de Justinien, que la Soye se vendoit en Europe au poids de l'or.

Le Papier fin & d'un blanc éclatant étoit fabriqué chez les Chinois de tems immémorial, on en faisoit avec les filets de bois de Bambou bouilli. On ne connoît pas la première époque de la Porcelaine & de ce beau Vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis 2000 ans fabriquer le Verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

L'Imprimerie y fut inventée par eux du tems de Jules César. On fait que cette Imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que Guttenberg la pratiqua le premier à Mayence au XIV. Siècle. L'Art de graver les caractères sur le bois, est plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux, tant ils sont attachés à leurs anciens usages.

Ils avoient un peu de Musique, mais si informe & si grossière, qu'ils ignoroient les semi-tons.

L'usage des Cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Ils ont cultivé la Chimie, & sans devenir jamais bons Physiciens, ils ont inventé la poudre, mais ils ne s'en servoient que dans des Fêtes, dans  
l'Art

L'Art des Feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres Nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siècles leur ont enseigné l'usage de l'Artillerie, & ce sont les Jésuites qui leur ont appris à fondre le Canon. Si les Chinois ne s'appliquent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Jamais leur Géométrie n'alla au-delà des simples élémens. Ils poussèrent plus loin l'Astronomie, autant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le Ciel assidûment, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du Soleil en 365 $\frac{1}{4}$  parties. Ils connurent, mais confusément, la précision des Equinoxes & des Solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial ils partagent le



mois en semaines de sept jours.

On montre encore les Instrumens dont se servit un de leurs fameux Astronômes mille ans avant notre Ere, dans une Ville qui n'est que du troisiéme ordre.

Nanquin, l'ancienne Capitale, conserve un Globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce Globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Peckin a un Observatoire rempli d'Astrolabes & de Sphères armillaires; instrumens à-la-vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres Peuples d'Asie.

La Bouffole qu'ils connoissoient, ne servoit pas à son véritable usage de guider la route des Vaisseaux. Ils ne navigeoient que près des côtes; possesseurs d'une terre qui  
four-

fournit tout , ils n'avoient pas besoin d'aller , comme nous , au bout du Monde. La Bouffole , ainsi que la Poudre à tirer , étoit pour eux une simple curiosité , & ils n'en étoient pas plus à plaindre.

Il est étrange que leur Astronomie & leurs autres Sciences soient en même tems si anciennes chez eux & si bornées : ce qui est moins étonnant , c'est la crédulité avec laquelle ces Peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'Astrologie judiciaire aux vraies Connoissances célestes.

Cette superstition a été celle de tous les hommes , & il n'y a pas longtems que nous en sommes guéris , tant l'erreur semble faite pour le Genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'Arts & de Sciences cultivées sans interruption depuis si longtems à la Chine , ont cependant fait si peu de progrès , il y en a peut-être deux raisons ; l'une est le respect  
pro-

prodigieux que ces Peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs Pères , & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur Langue , premier principe de toutes les connoissances.

L'Art de faire connoître ses idées par l'écriture , qui devoit n'être qu'une méthode très-simple , est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un Savant à la Chine est celui qui connoît le plus de ces caractères , quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu , le plus cultivé , le plus perfectionné , c'est la Morale & les Loix. Le respect des enfans pour les Pères est le fondement du Gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affoiblie. Un fils ne peut plaider contre son Père qu'avec le consentement de tous les parens,  
des

des amis, & des Magistrats. Les Mandarins lettrés y sont regardés comme les Pères des Villes & des Provinces, & le Roi comme le Père de l'Empire. Cette idée enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immense.

Tous les vices y existent comme ailleurs, mais plus reprimés par le frein des Loix.

Les cérémonies continuelles qui y gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toutes les Nations une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'au dernier du peuple. Des Missionnaires racontent que souvent dans des Marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos Contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les Payfans se mettre à

ge-

genoux les uns devant les autres selon la coutume du Pays , se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit , s'aider l'un l'autre , & débarasser tout avec tranquillité.

Dans les autres Pays les Loix punissent les Crimes ; à la Chine elles font plus , elles récompensent la Vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une Province , le Mandarin est obligé d'en avertir l'Empereur , & l'Empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien mérité. Cette Morale , cette obéissance aux Loix , jointe à l'adoration d'un Etre suprême , forment la Religion de la Chine , celle des Empereurs & des Lettrés. L'Empereur est de tems immémorial le premier Pontife , c'est lui qui sacrifie au *Tien* , au Souverain du Ciel & de la Terre. Il doit être le premier Philosophe , le premier Prédicateur de l'Empire ; ses Edits sont pres-



presque toujours des instructions qui animent à la vertu.

Congfutsée que nous appelons *Confucius*, qui vivoit il y a 2300 ans, un peu avant Pithagore, rétablit cette Religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier Ministre du Roi tributaire de l'Empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant 5000 disciples, & après sa mort ses disciples furent les Empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire les Mandarins, les Lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple.

Sa famille subsiste encore, & dans un Pays où il n'y a d'autre Noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son Fondateur: pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme; mais ceux que mérite un homme,

qui

qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans Révélation.

Quelque tems avant lui , Lao-Kum avoit introduit une Secte , qui croit aux Esprits malins , aux Enchantemens , aux Prestiges. Une Secte semblable à celle d'Epicure fut reçue & combattue à la Chine 500 ans avant JESUS-CHRIST ; mais dans le premier siècle de notre Ere , ce Pays fut inondé de la superstition des Bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adoré sous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu descendu sur la Terre , à qui on rend le culte le plus ridicule , & par conséquent le plus fait pour le Vulgaire. Cette Religion née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale ; c'est ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'est en son nom qu'ils

qu'ils promettent une vie éternelle , & que des milliers de Bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence , qui effrayent la nature. Quelques-uns passent leur vie nus & enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer , qui plie leurs corps en deux & tient leur front toujours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des Démons , pour opérer des miracles ; ils vendent aux peuples la remission des péchés. Cette Secte séduit quelquefois des Mandarins , & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les Pays , quelques Mandarins se sont fait tondre en Bonzes par piété.

Ce sont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dailama* , Idole vivante qu'on adore , & c'est-là peut-être le triomphe de la Superstition humaine.

Ce *Dailama* , successeur & vicaire du Dieu *Fo* , passe pour immor-

mortel. Les Prêtres nourrissent toujours un jeune *Lama* désigné successeur secret du Souverain Pontife, qui prend sa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les Princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide souverainement tous les points de Foi sur lesquels les Lamas sont divisés. Enfin il s'est depuis quelque tems fait Souverain du Tibet à l'occident de la Chine. L'Empereur reçoit ses Ambassadeurs, & lui envoie avec des présens considérables.

Ces Sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du Vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir; tandis que les Magistrats & les Lettrés séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure. Confucius gémissoit pourtant de cette foule d'erreurs : *Pourquoi*, dit-il dans un de ses Livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que*

par-

*parmi les Lettrés ? C'est que le peuple est gouverné par les Bonzes.*

Beaucoup de Lettrés font à-la-vérité tombés dans le Matérialisme, mais leur Morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connoissance d'un Dieu pour la suivre.

On prétend que vers le VIII. Siècle, du tems de Charlemagne, la Religion Chrétienne étoit connue à la Chine. On assure que nos Missionnaires ont trouvé dans la Province de Kinski une inscription en caractères Syriaques & Chinois. Ce monument qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un Evêque nommé Olopuen, partit de Judée l'an de Notre Seigneur 636 pour annoncer l'Evangile; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la Ville Impériale, l'Empereur envoya un Colao au devant



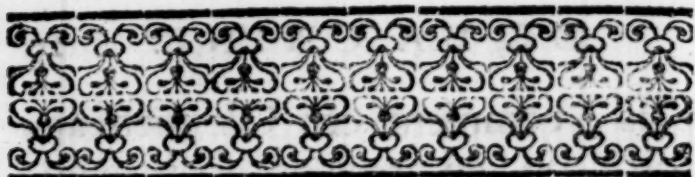
vant de lui, & lui fit bâtir une Eglise Chrétienne, &c. La date de l'inscription est de l'année 782.

Ce monument est peut-être une de ces fraudes pieuses, qu'on s'est toujours trop aisément permises. Ce nom d'*Olopuen*, qui est Espagnol, rend déjà le monument bien suspect. Cet empressement d'un Empereur de la Chine à envoyer à cet Olopuen un Grand de sa Cour, est plus suspect encore dans un Pays où il étoit défendu sous peine de mort aux Etrangers de passer les frontières. La date de l'inscription ne porte-t-elle pas encore le caractère du mensonge? Les Prêtres & les Evêques de Jérusalem ne comptoient point leurs années au VII. Siècle, comme on les compte dans ce monument. L'Ere Vulgaire de Denys le Petit n'est point reçue chez les Nations Orientales, & on ne commença même à s'en servir en Occident que vers le tems de Charlemagne. De plus,

plus , comment cet Olopuen auroit-il pu, en arrivant, se faire entendre dans une Langue qu'on peut à peine apprendre en dix années; & comment un Empereur eut-il fait tout d'un coup bâtir une Eglise Chrétienne en faveur d'un Etranger qui auroit bégayé par interprète une Religion si nouvelle?

Il est donc probable qu'au tems de Charlemagne, la Religion Chrétienne étoit absolument inconnue à la Chine.

Je me réserve à jeter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'Orient & le Midi, lorsque je serai parvenu au tems où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre Hémisphère.



DES INDES,  
DE LA  
PERSE, DE L'ARABIE  
ET DU  
MAHOMÉTISME.

**E**N me ramenant vers l'Europe, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, Contrée un peu moins vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses que l'industrie des Négotians en a tiré dans tous les tems, que par des relations exactes.

Une chaîne de montagnes peu interrompues, semble en avoir fixé les limites entre la Chine, la Tartarie & la Perse. Le reste est entouré de mers. Cependant l'Inde en-deçà du Gange fut longtems  
sou-

soumise aux Persans, & voilà pourquoi Alexandre, vengeur de la Grèce & vainqueur de Darius, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes tributaires de son ennemi. Depuis Alexandre les Indiens avoient vécu dans la liberté & dans la mollesse qu'inspirent la valeur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageoient avant Alexandre pour y chercher la Science. C'est-là que le célèbre Pilpay écrivit, il y a 2300 années, ces *Fables Morales*, traduites dans presque toutes les Langues du Monde. Le Jeu des Echecs y fut inventé. Les Chifres dont nous nous servons, & que les Arabes nous ont apporté vers le tems de Charlemagne, nous viennent de l'Inde. Peut-être les anciennes Médailles, dont les Curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que les Arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial di-

visé la route annuelle du Soleil en douze parties. L'année des Brachmanes & des plus anciens Gymnosophistes commença toujours, quand le Soleil entroit dans la Constellation qu'ils nomment *Moscham*, & qui est pour nous le Bélier. Leurs Semaines furent toujours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs Jours portent les noms des sept Planètes. Le Jour du Soleil est appelé chez eux *Mitradinam*, reste à savoir si ce mot *Mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le Soleil, est originaiement un terme de la Langue des Mages, ou de celle des Sages de l'Inde. Il est bien difficile de dire, laquelle des deux Nations enseigna l'autre; mais s'il s'agissoit de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirois les Sciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voi-

fin



fin du Nil, dont les débordemens dûrent longtems rebuter les premiers Colons, avant qu'ils eussent domté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine : mais il ne paroît pas que la Science du Gouvernement & de la Morale y ait été perfectionnée autant que chez les Chinois.

La Superstition y a dès longtems étouffé les Sciences qu'on y venoit apprendre dans les tems reculés. Les Bonzes & les Bramins, successeurs des Bracmanes, y soutiennent la doctrine de la Mététempicose. Ils y répandent d'ailleurs l'abrutissement avec l'erreur : ils engagent, quand ils peuvent, les femmes à se bruler sur le corps de leurs maris morts. Les vastes Côtes de Coromandel sont en proie à ces coutumes affreuses, que le Gou-

vernement Mahométan n'a pu encore détruire.

Ces Bramins, qui entretiennent dans le peuple la plus stupide idolâtrie, ont pourtant entre leurs mains un des plus anciens Livres du Monde, écrit par leurs premiers Sages, dans lequel on ne reconnoît qu'un seul Être suprême. Ils conservent précieusement ce témoignage qui les condamne. Ils prêchent des erreurs qui leur sont utiles, & cachent une vérité qui ne seroit que respectable.

Dans ce même Indoustan sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, on est surpris de trouver des Chrétiens établis depuis environ 1200 ans. Ils se nomment les Chrétiens de St. Thomas. Un Marchand Chrétien de Syrie nommé *Mar Thomas* (*Mar* signifie *Monsieur*) y établit sa religion avec son commerce. Il y laissa une nombreuse famille, des Facteurs, des Ouvriers, qui s'étant un peu multipliés,

pliés , ont depuis douze siècles conservé la Religion de *Mar Thomas* , qu'on n'a pas manqué de prendre ensuite pour St. Thomas l'Apôtre.

Ces Chrétiens ne connoissoient ni la Suprématie de Rome , ni la Transubstantiation , ni plusieurs Sacremens , ni le Purgatoire , ni le Culte des Images. Nous verrons en son tems comment de nouveaux Missionnaires leur ont appris ce qu'ils ignoroient.

En remontant vers la Perse , on y trouve un peu avant le tems qui me sert d'époque , la plus grande & la plus prompte révolution que nous connoissons sur la Terre.

Une nouvelle Domination , une Religion & des Mœurs jusqu'alors inconnues , avoient changé la face de ces Contrées ; & ce changement s'étendoit déjà fort avant en Asie , en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du Mahométisme qui a donné une nou-

velle forme à tant d'Empires , je me rappellerai d'abord les parties du Monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avoit étendu sa domination avant Alexandre , de l'Egypte à la Bactriane au-delà du Pays où est aujourd'hui Samarcande, & de la Thrace jusqu'au Fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avoit repris des accroissemens sous Arsaces le Parthien 250 ans avant JESUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie , ni les Contrées qui bordent le Pont-Euxin ; mais ils disputèrent avec les Romains de l'Empire de l'Orient , & leur opposèrent toujours des barrières insurmontables.

Du tems d'Alexandre Sévère, vers l'an 226 , Artaxare enleva ce Royaume & rétablit l'Empire des Perses, dont l'étendue ne différoit guères alors de ce qu'elle est de nos jours.

Au

Au milieu de toutes ces révolutions, l'ancienne Religion des Magés s'étoit toujours soutenue en Perse, & ni les Dieux des Grecs, ni d'autres Divinités n'avoient prévalu.

Noushirvan ou Cosroés le Grand, sur la fin du VI. Siècle, avoit étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée & de celle qu'on nommoit heureuse. Il en avoit chassé des Abissins Chrétiens, qui l'avoient envahie. Il proscrivit autant qu'il le put le Christianisme de ses propres Etats, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait Chrétien, se révolta contre lui.

La dernière année du règne de ce fameux Roi, nâquit Mahomet à la Mecque dans l'Arabie pétrée en 570. Son Pays défendoit alors sa liberté contre les Perses & contre ces Princes de Constantinople, qui retenoient toujours le nom d'Empereurs Romains.



Les enfans du Grand Noushirvan , indignes d'un tel Père , désoloient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du sage Justinien avilissoient le nom de l'Empire. Maurice venoit d'être détrôné par les armes de Phocas, & par les intrigues du Patriarche Ciriaque & de quelques Evêques, que Phocas punoit ensuite de l'avoir servi. Le sang de Maurice & de ses cinq fils avoit coulé sous la main du boudreau; & le Pape Grégoire le Grand , ennemi des Patriarches de Constantinople, tâchoit d'attirer le Tyran Phocas dans son parti, en lui prodiguant des louanges , & en condamnant la mémoire de Maurice, qu'il avoit loué pendant sa vie.

L'Empire de Rome en Occident étoit anéanti, un déluge de Barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales inondoient l'Europe , quand Mahomet jettoit dans les Déserts de l'Arabie les fondemens de

de la Religion & de la Puissance Musulmane.

On fait que Mahomet étoit le cadet d'une famille pauvre, qu'il fut longtems au service d'une femme de la Mecque, nommée Cadit-scha, laquelle exerçoit le négoce; qu'il l'épousa, & qu'il vécut obscur jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendoient supérieur à ses compatriotes. Il avoit une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falloit à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse; l'intrépidité d'Alexandre, sa libéralité, & la sobriété dont Alexandre auroit eu besoin pour être un grand-homme en tout.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendoit nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affoiblit ni son cou-

rage , ni son application , ni sa fanté. C'est ainsi qu'en parlent les Arabes contemporains , & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens , leur ignorance , leur crédulité & leur disposition à l'enthousiasme , il vit qu'il pouvoit s'ériger en Prophète. Il feignit des révélations , il parla , il se fit croire d'abord dans sa maison , ce qui étoit probablement le plus difficile. En trois ans il eut quarante-deux disciples persuadés ; Omar , son persécuteur , devint son Apôtre ; au bout de cinq ans il en eut 114.

Il enseignoit aux Arabes adoreurs des Étoiles , qu'il ne falloit adorer que le Dieu qui les a faites : que les Livres des Juifs & des Chrétiens s'étant corrompus & falsifiés , on devoit les avoir en horreur : qu'on étoit obligé sous peine de châtiment éternel de prier  
cinq

cinq fois par jour ; de donner l'aumône ; & surtout , en ne reconnoissant qu'un seul Dieu , de croire en Mahomet son dernier Prophète ; enfin de hazarder sa vie pour sa foi.

Il défendit l'usage du Vin , parce que l'abus en est trop dangereux. Il conserva la Circoncision pratiquée par les Arabes , ainsi que par les anciens Egyptiens , instituée probablement pour prévenir ces abus de la première puberté , qui énervent souvent la jeunesse. Il permit aux hommes la pluralité des femmes , usage immémorial de tout l'Orient. Il n'altéra en rien la Morale , qui a toujours été la même dans le fond chez tous les hommes , & qu'aucun Législateur n'a jamais corrompue.

Il proposoit pour récompense une Vie éternelle , où l'Ame seroit enivrée de tous les plaisirs spirituels , & où le Corps ressuscité avec ses sens goûteroit par ces sens

même toutes les voluptés qui lui sont propres.

Sa Religion s'appella *l'Ismamisme*, qui signifie *résignation à la volonté de Dieu*. Le Livre qui la contient, s'appella *Coran*, c'est-à-dire *le Livre*, ou *l'Ecriture*, ou *la Lecture par excellence*.

Tous les Interprètes de ce Livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les Ignorans.*

Parmi les déclamations incohérentes, dont ce Livre est rempli selon le goût Oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paroître sublimes. Mahomet, par exemple, en parlant de la cessation du Déluge, s'exprime ainsi. *Dieu dit, Terre engloutis tes eaux, Ciel puise les*  
on-



*ondes que tu a versées : le Ciel & la Terre obéirent.*

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandoit quel étoit cet *Alla* qu'il annonçoit : *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point, & qui n'est point engendré ; & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des Etres.*

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandues en foule dans ce Livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la Physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre de touche des Livres que les fausses Religions prétendent écrits par la Divinité ; car Dieu n'est ni absurde ni ignorant ; mais le Vulgaire qui ne voit point ces fautes, les adore, & les Docteurs emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Quel-

Quelques personnes ont cru sur un passage équivoque de l'Alcoran , que Mahomet ne favoit ni lire ni écrire; ce qui ajoûteroit encore aux prodiges de ses succès: mais il n'est pas vraisemblable qu'un homme qui avoit été négociant si longtems, ne fût pas ce qui est si nécessaire au négoce: encore moins est-il probable, qu'un homme si instruit des Histoires & des Fables de son Pays, ignorât ce que favoient tous les enfans de sa Patrie. D'ailleurs les Auteurs Arabes rapportent qu'en mourant, Mahomet demanda une plume & de l'encre.

Persecuté à la Mecque, sa fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son Empire. De fugitif il devint conquérant; réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit: il battit d'abord avec 113 hommes les Mecquois, qui étoient venus fondre sur lui au  
nom.

nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses Sectateurs, les persuada que Dieu combattoit pour eux, comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils espérèrent la conquête du Monde. Mahomet prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans par la parole & par les armes toute l'Arabie, Pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avoient pû conquérir.

Dès ses premiers succès il avoit écrit au Roi de Perse Cosroès Second, à l'Empereur Héraclius, au Prince des Coptes Gouverneur d'Egypte, au Roi des Abissins, à un Roi nommé Mandar, qui régnoit dans une Province près du Golphe Persique.

Il ôsa leur proposer d'embrasser sa Religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces Princes il y en eut deux qui se firent Mahométans. Ce furent le Roi d'Abissinie  
&

& ce Mandar. Cosroès déchira la Lettre de Mahomet avec indignation. Héraclius répondit par des présens. Le Prince des Coptes lui envoya une Fille qui passoit pour un chef-d'œuvre de la Nature, & qu'on appelloit *La belle Marie*.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant assez fort pour étendre sa conquête & sa religion dans l'Empire Grec & Persan, commença par attaquer la Syrie soumise alors à Héraclius, & lui prit quelques Villes. Cet Empereur entêté de disputes métaphysiques de Religion, & qui avoit pris le parti des Monothélites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de Cosroès Second, qui l'avoit longtemps vaincu, & l'autre de la part de Mahomet. Cosroès vouloit qu'Héraclius embrassât la Religion des Mages, & Mahomet qu'il se fît Musulman.

Enfin Mahomet maître de l'Arabie,

rabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de 63<sup>i</sup> ans, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un Héros & d'un Juste: *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paroisse*, s'écriait-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; Mahomet le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui savoient qu'il étoit un imposteur, & révééré comme un Prophète par tout le reste.

Sa dernière volonté ne fut point exécutée. Il avoit nommé Aly son gendre & Fatime sa fille pour les héritiers de son Empire. Mais l'ambition qui l'emporte sur le fanatisme même, engagea les Chefs de son Armée à déclarer Calife, c'est-à-dire Vicaire du Prophète, le vieux Abubéker son beau-père, dans l'espérance qu'ils pourroient  
bien-



bientôt eux-mêmes partager la succession. Aly resta dans l'Arabie, attendant le tems de se signaler.

Abubéker rassembla d'abord en un corps les feuilles éparfées de l'Alcoran. On lut en présence de tous les Chefs les chapitres de ce Livre, & on établit son authenticité invincible.

Bientôt Abubéker mena ses Musulmans en Palestine, & y défit le frère d'Héraclius. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante sous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageoit, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inspirent.

Omar élu après lui fut un des plus rapides Conquérans qui aient désolé la Terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de son territoire, par les ouvrages  
d'a-

d'acier les meilleurs de l'Univers, par ces étoffes de soye qui portent encore son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelloit Romains. Il reçoit à composition après un long siège, la Ville de Jérusalem toujours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres, depuis que David l'eut enlevée à ses anciens citoyens.

Dans le même tems les Lieutenans d'Omar s'avançoient en Perse. Le dernier des Rois Persans, que nous appellons Hormisdas IV. livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la Capitale de cet Empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'Omar, plus facilement qu'ils n'avoient subi le jougi d'Alexandre.

Alors tomba cette ancienne Religion des Mages, que le Vainqueur de Darius avoit respectée;  
car

car il ne toucha jamais au culte des Peuples vaincus.

Les Mages fondés par Zoroastre & réformés ensuite par un autre Zoroastre du tems de Darius, fils d'Hydaspes, adorateurs d'un seul Dieu, ennemis de tout simulacre, révéroient dans le Feu qui donne la vie à la Nature, l'emblème de la Divinité. Ils reconnoissoient de tout tems un mauvais Principe, à qui Dieu permettoit de faire le mal; ils le nommoient *Satan*; & c'est parmi eux que Manés avoit puisé sa Doctrine des deux Principes. Ils regardoient leur Religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connoissance qu'ils avoient des Mathématiques, de l'Astronomie & de l'Histoire, augmentoit leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une Religion consacrée par tant de siècles pour une Secte ennemie qui venoit de naître.

Ils

Ils se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Gavres* ou de *Guebres*, ne se mariant qu'entre eux, entretenant le Feu sacré, fidèles à ce qu'ils connoissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si longtems dispersés sans s'allier aux autres Nations, & plus encore aux Bānians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde.

Tandis qu'un Lieutenant d'Omar subjugué la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains & une grande partie de la Libie. C'est dans cette conquête qu'est brulée la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphie, & augmentée par tant de Rois. Alors les Sarrazins ne vouloient de Science que l'Alcoran.

Après

Après Omar tué par un Esclave Persé, Aly ce gendre de Mahomet que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux d'Omar, obtint enfin le Califat, & transféra le Siège des Califes dans la Ville de Médine, où Mahomet est enseveli dans la Ville de Couffa sur les bords de l'Euphrate : à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes Villes de la Caldée qui n'étoient bâties que de briques.

Après le règne de seize Califes de la Maison des Ommiades, régnèrent les Califes Abassides. C'est Abougrafar Almanzor, second Calife Abasside, qui fixa le Siège de ce grand Empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jetta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle étoit très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette Ville  
qu'on



qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des Califes dura 655 ans, despotiques dans la Religion, comme dans le Gouvernement. Ils n'étoient point adorés, ainsi que le grand Lama; mais ils avoient une autorité plus réelle, & dans les tems même de leur décadence, ils furent respectés des Princes qui les persécutoient. Tous ces Sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des Califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs Princes Chrétiens n'en ont reçu des Papes. On ne baisoit point les pieds du Calife, mais on se prosternoit sur le seuil de son Palais.

Si jamais Puissance a menacé toute la Terre, c'est celle de ces Califes; car ils avoient le droit du Trône & de l'Autel, du Glaive & de l'Enthousiasme. Leurs ordres

*Tom. I.*      *C*      étoient

étoient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devoit un jour devenir Mahométane; les divisions presque inévitables parmi tant de Chefs féroces, n'arrêterent pas leurs conquêtes. Ils ressemblerent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avoient subjugué l'Asie mineure.

On les voit en 711 passer d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour, par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme Maures. Ils y établissent d'abord le Royaume de Cordoue. Le Sultan d'Egypte secoue à-la-vérité le joug du grand Calife de Bagdat, & Abdérame, Gouverneur de l'Espagne conquise, ne reconnoît plus le Sultan d'Egypte; cependant tout plie encore sous les Armes Musulmanes.

Cet Abdérame , petit-fils du Calife Hétham , prend les Royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon, il établit les siens en Languedoc, il s'empare de la Guyenne & du Poitou; & sans Charles Martel, qui lui ôta la victoire & la vie, la France étoit une Province Mahométane.

A mesure que les Mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces Califes toujours reconnus pour Souverains de la Religion, & en apparence de l'Empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font enfin renaître les Arts. Aaron Rachild contemporain de Charlemagne, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les Sciences, fit fleurir les Arts agréables & utiles, attira les Gens-de-Lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes Etats la

Politique à la Barbarie. Sous lui les Arabes qui adoptoient déjà les Chiffres Indiens, nous les apportèrent. Nous ne connûmes en Allemagne & en France le cours des Astres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot seul d'*Almanach* en est encore un témoignage.

L'Almageste de Ptolomée fut alors traduit du Grec en Arabe par l'Astronôme Benhonain. Ce Calife Almanon fit mesurer géométriquement un degré du Méridien pour déterminer la grandeur de la Terre. Opération qui n'a été faite en France que plus de 900 ans après. Sous Louis XIV. ce même Astronôme Benhonain poussa les observations assez loin, reconnut ou que Ptolomée avoit fixé la plus grande déclinaison du Soleil trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'Ecliptique avoit changé. Il vit même que le période de trente-six mille ans qu'on avoit assigné au mou-

mouvement prétendu des Etoiles fixes d'Occident en Orient, devoit être beaucoup racourcie.

La Chimie & la Médecine étoient cultivées par les Arabes. La Chimie perfectionnée par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus salutaires que ceux qui étoient auparavant en usage dans l'Ecole d'Hipocrate & de Galien. Enfin dès le second Siècle de Mahomet, il fallut que les Chrétiens d'Occident s'instruisissent chez les Musulmans.







# ETAT DE L'ITALIE

ET DE

L'EGLISE CHRETIENNE.

**P**Lus l'Empire de Mahomet fleurissoit, plus Constantinople & Rome étoient avilies, Rome ne s'étoit jamais relevée du coup fatal que lui porta Constantin en transférant le Siège de l'Empire. La gloire, l'amour de la Patrie n'animerent plus les Romains. Il n'y eut plus de fortune à espérer pour les habitans de l'ancienne Capitale; le courage s'énerva, les Arts tombèrent; on ne connut plus dans le séjour des Scipions & des Césars que des contestations entre les Juges Séculiers & l'Evêque. Prise & reprise, saccagée tant de fois par les Barbares, elle obéissoit en-

core

core aux Empereurs. Depuis Justien un Vice-Roi sous le nom d'Exarque, la gouvernoit, mais ne daignoit plus la regarder comme la Capitale de l'Italie. Il demouroit à Ravenne, & delà il envoyoit ses ordres aux Romains. L'Evêque dans ces tems de Barbarie augmentoit de jour en jour son autorité par l'avilissement même de la Ville. Les richesses de son Eglise se multiplioient. Le Préfet de Rome ne pouvoit pas s'opposer sans-cesse aux prétentions de l'Evêque, toujours appuyées de la sainteté du Ministère. Envain l'Eglise de Ravenne contestoit mille droits à celle de Rome. On reconnoissoit l'Eglise de Rome dans tout l'Occident Chrétien comme la Mère commune. On la consultoit, on lui demandoit des Missionnaires, & dans la servitude de la Ville l'Evêque dominoit au dehors.

Le reste de l'Italie citérieure obéissoit aux Rois Lombards, qui

réugnoient dans Pavie, ils se frayoient toujours le chemin à la conquête de Rome, & le Peuple Romain auroit voulu n'être soumis ni aux Lombards, ni aux Empereurs Grecs. Les Papes conçurent dans ce VIII. Siècle le dessein de se rendre eux-mêmes maîtres de Rome; ils virent avec prudence, que ce qui dans d'autres tems n'eût été qu'une révolte & une sédition impuissante, pouvoit devenir une révolution excusable par la nécessité, & illustre par le succès.





# ORIGINE

DE LA

## PUISSANCE DES PAPES.

**L**E Pape Gregoire III. fut le premier qui imagina de se servir du bras des François pour ôter l'Italie aux Empereurs & aux Lombards. Son Successeur Zacharie reconnut Pepin usurpateur du Royaume de France pour Roi légitime. On a prétendu que Pepin, qui n'étoit que premier Ministre, fit demander d'abord au Pape, quel étoit le vrai Roi, ou de celui qui n'en avoit que le droit & le nom, ou de celui qui en avoit l'autorité & le mérite? Et que le Pape décida, que le Ministre devoit être Roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette Comé-

die ; mais ce qui est vrai , c'est que le Pape Etienne III. appella Pepin à son secours , qu'il feignit une Lettre de St. Pierre , adressée du Ciel à Pepin & à ses fils , qu'il vint en France , qu'il donna dans St. Denis l'Onction Royale à Pepin , premier Roi sacré en Europe. Non seulement ce premier usurpateur reçut l'Onction Sacrée du Pape , après l'avoir reçue de St. Boniface , qu'on appelloit l'*Apôtre d'Allemagne* ; mais Etienne III. défendit sous peine d'excommunication aux François de se donner jamais des Rois d'une autre race. Tandis que cet Evêque chassé de sa patrie & suppliant dans une terre étrangère , avoit le courage de donner des loix , sa politique prenoit une autorité qui assuroit celle de Pepin ; & ce Prince pour mieux jouir de ce qui ne lui étoit pas dû , laissoit au Pape des droits qui ne lui appartenoient pas.

Hugues Capet fit voir depuis ce  
que



que valoit une telle défense & une telle excommunication. Les fruits de cette union avec Pepin furent l'anéantissement du pouvoir des Empereurs dans Rome, la révolution de l'Occident, & la puissance de l'Eglise Romaine.

Les Lombards venoient de s'emparer de l'Exarcate de Ravenne. Pepin après les avoir vaincus & leur avoir ôté le reste du domaine des Empereurs, fit présent au Pape d'une partie des biens qu'il avoit conquis. Il donna Ravenne, Boulogne, Incola, Fuenza, Forli, Ferrare, Rimini, Pezaro, Ancone, Urbin; Rome n'y fut pas comprise, & l'Evêque n'osa pas s'emparer de la Capitale de son Souverain. Le peuple alors ne l'eût pas souffert, tant le nom de Rome & ses débris imprimoient encore de respect à ses citoyens.


Cet Evêque fut le premier Prêtre Chrétien qui devint Seigneur temporel, & qu'on pût mettre au

rang des Princes; aucun ne le fut jamais en Orient. Sous les yeux du Maître les sujets restent sujets; mais loin du Souverain & dans le tems de trouble, il falloit bien que de nouvelles Puissances s'établissent dans un Pays abandonné; mais il ne faut pas croire que les Papes jouirent paisiblement de cette donation; non seulement les Terres furent bientôt reprises par les Lombards; mais lorsqu'ensuite Charlemagne eut confirmé cette Donation, & ajouté encore tant de nouveaux domaines au Patrimoine de St. Pierre, les Seigneurs de ces Patrimoines, ou ceux qui les envahirent, ne regardèrent pas la Donation de Charlemagne comme un droit incontestable. L'autorité spirituelle des Papes, déjà grande dans l'Occident qui tenoit d'eux la Religion Chrétienne, ne dominoit point ainsi en Orient. Les Papes ne convoquèrent point les six premiers Conciles Oecuméniques,

&

& dès le VI. Siècle on voit que Jean le Jeûneur , Patriarche de Constantinople, reconnu pour Saint chez les Grecs, prenoit le titre d'Evêque universel ; titre qui sembloit permis au Pasteur de la Ville Impériale. On voit au VIII. Siècle ce Patriarche se nommer Pape dans un Acte public. Au II. Concile de Nicée on appelloit ce Patriarche *Très-Saint Père*. Le Pape étoit toujours nommé le premier, excepté dans quelques Actes passés entre lui & le Patriarche à Constantinople ; mais cette primauté purement spirituelle n'avoit rien de la Souveraineté ; le Pape étoit le premier des Evêques, & n'étoit le maître d'aucun Evêque.





# ETAT DE L'EGLISE

E N

ORIENT AVANT

CHARLEMAGNE.

**E**N Orient les Chefs de la Religion ne pouvant se faire une domination temporelle, y excitèrent d'autres troubles par ces querelles interminables, fruit de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs Disciples.

Depuis que Constantin eut donné une liberté entière aux Chrétiens auxquels on ne pouvoit plus l'ôter, & dont le parti l'avoit mis sur le Trône, cette liberté étoit devenue une source intarissable de querelles; car le Fondateur de la Religion n'ayant rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions,

&c

& chaque opinion couta du sang.

Fallut-il décider si le Fils étoit consubstantiel au Père ? le Monde Chrétien fut partagé, & la moitié persécuta l'autre. Voulut-on savoir si la Mère de JESUS-CHRIST étoit la Mère de Dieu, ou de Jésus ? si le Christ avoit deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne ? Toutes ces disputes nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisoit l'autre, la faction dominante condamnoit à l'exil, à la prison, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeoit à son tour par les mêmes armes.

De pareils troubles n'avoient point été connus dans le Paganisme ; la raison en est que les Payens dans leurs erreurs grossières, n'avoient point de dogmes, & que  
les



les Prêtres des Idoles, encore moins les Séculars, ne s'assemblèrent jamais juridiquement pour disputer.

Dans le VIII. Siècle on agita dans les Eglises d'Orient s'il falloit rendre un culte aux Images. La Loi de Moyse les avoit expressement défendues, cette Loi n'avoit jamais été révoquée, & les premiers Chrétiens pendant plus de 200 ans n'en avoient jamais souffert dans leurs assemblées.

Peu à peu la coutume s'introduisit par-tout d'avoir chez soi des Crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des Martirs ou des Confesseurs. Il n'y avoit point encore d'Autels érigés pour les Saints, point de Messes célébrées en leur nom seulement à la vue d'un Crucifix & de l'image d'un homme de bien. Le cœur qui surtout dans ces climats a besoin d'objets sensibles, s'excitoit à la vertu.

Cet usage s'introduisit dans les  
Egli-

Eglises. Quelques Evêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 St. Epiphane arracha d'une Eglise de Syrie une Image devant laquelle on prioit. Il déclara que la Religion Chrétienne ne permettoit pas ce culte , & sa sévérité ne causa point de Schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le Peuple toujours grossier ne distingua point Dieu & les Images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque Image guérissoit une maladie. On les mêla même aux Sortilèges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du Vulgaire. Je dis non seulement le vulgaire du Peuple, mais celui des Princes & des Savans.

En 727 l'Empereur Léon l'Isaurien voulut, à la persuasion de quelques Evêques, déraciner l'abus; mais par un abus encore plus grand, il fit effacer toutes les peintures.

tures. Il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST & des Saints, en ôtant ainsi tout d'un coup aux Peuples les objets de leur culte; il les révolta, on désobéit, il persécuta, il devint Tyran; parce qu'il avoit été imprudent.

Son Fils Constantin Copronime fit passer en Loi Civile & Ecclésiastique l'abolition des Images. Il tint à Constantinople un Concile de 338 Evêques; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte reçu dans plusieurs Eglises, & surtout à Rome.

Cet Empereur eût voulu abolir aussi aisément les Moines, qu'il avoit en horreur, & qu'il n'appelloit que les abominables; mais il ne put y réussir: ces Moines déjà fort riches défendirent plus habilement leurs biens, que les Images de leurs Saints.

Le Pape Gregoire III. & ses successeurs, ennemis secrets des  
Em-

Empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces fortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légèrement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des Césars contint encore les Métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits & dispenses du serment de fidélité seroient méprisés dans Constantinople, où l'Eglise Patriarcale s'égalait au moins à celle de Rome, les Papes se contentèrent d'un Concile en 732, où l'on décida que tout ennemi des Images seroit excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'Empereur. Il paroît que les Papes songèrent plutôt à négocier qu'à disputer, & qu'en agissant aux dehors en Evêques fermes, mais modérés, ils se conduisirent en vrais politiques, & préparèrent la révolution d'Occident.

RE-



## RENOUVELLEMENT

D E

### L'EMPIRE EN OCCIDENT.

**L**E Royaume de Pepin s'étendoit du Rhin aux Pyrenées & aux Alpes. Charlemagne son fils aîné recueillit cette succession toute entière; car un de ses frères étoit mort après le partage, & l'autre s'étoit fait Moine auparavant au Monastère de St. Sylvestre. Une espèce de piété qui se mêloit à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un Prince dans le Cloître; ainsi Rachis Roi des Lombards, Carloman frère de Pepin, un Duc d'Aquitaine, avoient pris l'habit de Bénédictin. Il n'y avoit presque alors que cet Ordre dans l'Occident. Les Couvens étoient riches, puissans, respectés. C'étoient des aziles honorables pour ceux  
qui



qui cherchoient une vie paisible. Bientôt après ces aziles furent les prisons des Princes détrônés.

Pepin n'avoit pas à beaucoup près le domaine direct de tous ces États : l'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne Pays nouvellement conquis, rendoient hommage & payoient tribut.

Deux Voisins pouvoient être redoutables à ce vaste Etat, les Germains Septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquise par les Anglo-Saxons partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, étoit sans politique & sans puissance. L'Italie foible & déchirée n'attendoit qu'un nouveau Maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains Septentrionaux étoient alors appelés Saxons. On connoissoit sous ce nom tous ces Peuples qui habitoient les bords du Wésér & ceux de l'Elbe, de Ham-

Hambourg à la Moravie , & de Mayence à la Mer Baltique. Ils étoient Payens , ainsi que tout le Septentrion. Leurs Mœurs & leurs Loix étoient les mêmes que du tems des Romains. Chaque Canton se gouvernoit en République , mais ils éliſoient un Chef pour la Guerre. Leurs Loix étoient ſimples comme leurs mœurs : leur Religion groſſière : ils ſacrifioient dans les grands dangers , des hommes à la Divinité , ainſi que tant d'autres Nations ; car c'eſt le caractère des Barbares , de croire la Divinité malſaiſante , les hommes font Dieu à leur image. Les François , quoique déjà Chrétiens , eurent ſous Théodebert cette ſuperſtition horrible , ils immolèrent des viſtmes humaines en Italie au rapport de Procope , & les Juifs avoient commis quelquefois ces ſacrilèges par piété. D'ailleurs ces Peuples cultivoient la juſtice , ils mettoient leur gloire & leur bonheur dans la liberté. Ce  
font

sont eux qui sous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructères avoient vaincu Varus, & que Germanicus avoit ensuite défait.

Une partie de ces Peuples vers le V. Siècle appelée par les Bretons insulaires contre les habitans de l'Ecosse, subjuga la Bretagne qui touche à l'Ecosse, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avoient déjà passé au III. Siècle; car au tems de Constantin les côtes de cette Ile étoient appelées les Côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur Pays n'avoit point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des Conquérens. Les riches Mines de Goslar, dont on a tiré tant d'argent, n'étoient point découvertes, elles ne le furent que sous Henri l'Oiseleur. Point de richesses ac-

cu-

cumulées par une longue industrie, nulle Ville digne de l'ambition d'un Usurpateur. Il ne s'agissoit que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivoient la terre sous un climat triste, qui nourrissoient leurs troupeaux, & qui ne vouloient point de Maîtres.

Ils étoient mal armés; car je vois dans les Capitulaires de Charlemagne une défense rigoureuse de vendre des cuirasses aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la discipline, avoit rendu les Romains vainqueurs de tant de Peuples, elle fit triompher enfin Charlemagne.

Le Général de la plupart de ces Peuples étoit ce fameux Vitiking, dont on fait aujourd'hui descendre les principales Maisons de l'Empire; Homme tel qu'Arminius, mais qui eut enfin plus de foiblesse. Charles prend d'abord la fameuse Bourgade d'Eresbourg; car ce lieu

ne

ne méritoit ni le nom de Ville, ni celui de Forteresse. Il fait égorger les habitans. Il y pille & raze ensuite le principal Temple du Pays, élevé autrefois au Dieu *Tanfana*, Principe universel, & dédié alors au Dieu Irminful; Temple révééré en Saxe comme celui de Sion chez les Juifs. On y massacra les Prêtres sur les débris de l'Idole renversée. On pénétra jusqu'au Wéser avec l'armée victorieuse. Tous ces Cantons se soumirent. Charlemagne voulut les lier à son joug par le Christianisme, tandis qu'il court à l'autre bout de ses Etats à d'autres conquêtes; il leur laisse des Missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitoient vers le Wéser, se trouvèrent en un an Chrétiens & esclaves.

Vitiking retiré chez les Danois qui trembloient déjà pour leur liberté & pour leurs Dieux, revient au bout de quelques années. Il

*Tom. I.*

D

ra-



ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, Capitale du Pays qui porte ce nom, un Evêque, une Eglise, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'Evêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le Christianisme, qu'on n'avoit embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin suivi d'une multitude de Germains. Il bat les Lieutenans de Charlemagne.

Ce Prince accourt. Il défait à son tour Vitiking, mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur Général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck, il fait massacrer 4500 prisonniers au bord de la petite Rivière d'Alre. Si ces prisonniers avoient été des sujets rebelles, un tel châtiment auroit été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des

des hommes qui combattoient pour leur liberté & pour leurs Loix, c'est l'action d'un Brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait Grand-homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces Peuples sous le joug. Enfin le sang cimentait le Christianisme & la Servitude. Viti-king lui-même lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le bâton, & de vivre désormais tributaire de son Vainqueur. Le Roi pour mieux s'assurer du Pays, transporta des Colonies Saxones jusqu'en Italie, & établit des Colonies de Francs dans les terres des vaincus; mais il joignit à cette politique sage la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui vouloient retourner à leur culte. Souvent les Conquérans ne sont cruels que dans la guerre. La paix amène des mœurs & des loix plus douces. Charlemagne au con-

traire fit des loix qui tenoient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Ayant vu comment ce Conquérant traita les Allemans idolâtres, voyons comment il se conduisit avec les Mahométans d'Espagne. Il arrivoit déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les Gouverneurs se rendoient indépendans. Les Emirs de Barcelone & ceux de Saragossë s'étoient mis sous la protection de Pepin. L'Emir de Saragossë en 778 vient jusqu'à Paderborne prier Charlemagne de le soutenir contre son Souverain. Le Prince François prit le parti de ce Musulman, mais il se donna bien garde de le faire Chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pirenées par les Chrétiens même

me de ces montagnes , mêlés aux Musulmans. C'est là que périt Roland son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un Moine écrivit au II. Siécle , sous le nom de l'Archevêque Turpin , & qu'ensuite l'imagination de l'Arioste a embellies. On ne fait point en quel tems Charles essuya cette disgrâce , & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris , il n'embrasse que ce qu'il peut retenir , & règle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent.

C'est à Rome & à l'Empire d'Occident que cette ambition aspireroit. La puissance des Rois de Lombardie étoit le seul obstacle ; l'Eglise de Rome & toutes les Eglises sur lesquelles elle influoit , les Moines déjà puissans , les Peuples déjà gouvernés par eux , tout appelloit Charlemagne à l'Empire de Rome. Le Pape Adrien né Ro-

D 3

main,

main , homme d'un génie adroit & ferme , aplanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du Roi Lombard Didier , & Charlemagne la répudie après un an de mariage , fans en donner d'autre raison , sinon qu'elle ne lui plaisoit pas. Didier qui voit cette union fatale du Roi & du Pape contre lui , prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome & s'assurer de la personne du Pape, mais l'Evêque habile fait tourner la guerre en négociation. Charles envoie des Ambassadeurs pour gagner du tems. Enfin il passe les Alpes , une partie des troupes de Didier l'abandonne. Ce Roi malheureux s'enferme dans Pavie sa Capitale, Charlemagne l'y assiège au milieu de l'hiver. La Ville réduite à l'extrémité se rend après un siège de six mois. Didier pour toute condition obtient la vie. Ainsi finit ce Royaume des Lombards qui avoient détruit en Italie la



la puissance Romaine, & qui avoient substitué leurs loix à celles des Empereurs. Didier le dernier de ces Rois fut conduit en France dans le Monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & Moine, tandis que son fils alloit inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'Empire Romain détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que Didier ne fut pas le seul Souverain que Charlemagne enferma, il traita ainsi un Duc de Bavière & ses enfans.

Charlemagne n'osoit pas encore se faire Souverain de Rome. Il ne prit que le titre de Roi d'Italie, tel que le portoient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer qu'on garde encore dans la petite Ville de Monza. La justice s'administroit toujours à Rome au nom de l'Empereur Grec. Les Papes même recevoient de lui la confir-

mation de leur élection. Charlemagne prenoit seulement ainsi que Pepin le titre de *Patrice*, que Théodoric & Attila avoient aussi daigné prendre ; ainsi ce nom d'Empereur , qui dans son origine ne désignoit qu'un Général d'armée , signifioit encore le Maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il étoit , on le respectoit , on craignoit de l'usurper , on n'affectoit que celui de *Patrice* , qui autrefois vouloit dire Sénateur Romain.

Les Papes déjà très-puissans dans l'Eglise , très-grands Seigneurs à Rome & Princes temporels dans un petit Pays , n'avoient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le Préfet , le Peuple , le Sénat , dont l'ombre subsistoit , s'élevoient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendoient au Pontificat , remplissoient Rome de confusion.

Les deux neveux d'Adrien conspi-

spirèrent contre Léon III. son successeur, élu Pape selon l'usage par le Peuple & le Clergé Romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes, ils animent les Romains contre lui: on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui étoit si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade, il vient se jeter aux genoux du Patrice Charlemagne à Paderborne. Ce Prince qui agissoit déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des Commissaires pour le juger. Ils avoient ordre de le trouver innocent. Enfin Charlemagne, maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du Pape, arbitre de l'Europe vient à Rome en 801. Il se fait reconnoître & couronner Empereur d'Occident, titre qui étoit éteint depuis près de 500 années.

Alors régnoit en Orient cette Impératrice Irène, fameuse par son courage & par ses crimes, qui

avoit fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eût voulu prendre Charlemagne; mais trop foible pour lui faire la guerre, elle voulut l'épouser & réunir ainsi les deux Empires. Tandis qu'on ménageoit ce mariage, une révolution chassa Irène d'un trône qui lui avoit tant coûté. Charles n'eut donc que l'Empire d'Occident. Il ne posséda presque rien dans les Espagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques Sarrazins. Il n'avoit rien sur les côtes d'Afrique, tout le reste étoit sous sa domination.

S'il eût fait de Rome sa Capitale, si ses Successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & surtout si l'usage de partager ses Etats à ses enfans n'eût point prévalu chez les Barbares, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'Empire Romain. Tout concourut depuis à démembler ce vaste corps,

que

que la valeur & la fortune de Charlemagne avoit formé , mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

Il n'avoit point de Capitale, seulement Aix-la-chapelle étoit le séjour qui lui plaîsoit le plus. Ce fut-là qu'il donna des audiences avec le faste le plus imposant aux Ambassadeurs des Califes & à ceux de Constantinople. D'ailleurs il étoit toujours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut Charlequint longtems après lui. Il partagea ses Etats & même de son vivant, comme tous les Rois de ce tems-là.

Mais enfin quand de ses fils qu'il avoit désignés pour régner , il n'y resta plus que ce Louis si connu sous le nom de *Débonnaire* , auquel il avoit déjà donné le Royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'Empire dans Aix-la-chapelle , & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la Couronne Impériale ,



pour faire voir au monde que cette Couronne n'étoit due qu'à la valeur du Père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les Ministres de l'autel voudroient disposer de ce diadème.

Il avoit raison de déclarer son fils Empereur de son vivant ; car cette Dignité acquise par la fortune de Charlemagne, n'étoit point assurée au fils par le droit d'héritage ; mais en laissant l'Empire à Louis, & en donnant l'Italie à Bernard fils de son fils Pepin, ne déchiroit-il pas lui-même cet Empire qu'il vouloit conserver à sa postérité ? N'étoit-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? Etoit-il à présumer que le neveu Roi d'Italie obéiroit à son oncle Empereur, ou que l'Empereur voudroit bien n'être pas le Maître en Italie ?

Il paroît que dans les dispositions de sa famille, il n'agit ni en Roi ni en Père. Partager ses Etats, est-

est-il d'un sage Conquérant ? Et puisqu'il les partageoit, laisser trois autres enfans sans aucun héritage, à la discrétion de Louis, étoit-il d'un Père juste ?

Il est vrai qu'on a cru que ces trois enfans ainsi abandonnés, nommés Drogon, Thierry & Hugues, étoient bâtards ; mais on l'a cru sans preuve. D'ailleurs les enfans des concubines héritoient alors. Le grand Charles Martel étoit bâtard, & n'avoit point été deshérité.

Quoi qu'il en soit, Charlemagne mourut en 813, avec la réputation d'un Empereur aussi heureux qu'Auguste, aussi guerrier qu'Adrien, mais non tel que les Trajans & les Antonins, auxquels nul Souverain n'a été comparable.

Il y avoit alors en Orient un Prince qui l'égalait en gloire comme en puissance ; c'étoit le célèbre Calife Aaron Rachid, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le Pape Adrien, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes qui pénètre dans la vie privée des Princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de Charlemagne & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avoit poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'Auguste : mais qu'importe au Genre humain le détail de ces foiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques !

J'envisage son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les Pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante  
ans,

ans, & l'Italie pendant treize, depuis l'avènement à l'Empire. Point de révolution en France, point de calamité pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. Un bonheur si long ne suffit pas pourtant pour rendre aux hommes la Politesse & les Arts. La rouille de la Barbarie étoit trop forte, & les Ages suivans l'épaissirent encore.



DES



# DES USAGES

DU TEMS DE

CHARLEMAGNE.

**J**E m'arrête à cette célèbre époque pour considérer les Usages, les Loix, la Religion, les Mœurs, l'Esprit qui régnoient alors.

J'examine d'abord l'Art de la guerre, par lequel Charlemagne établit cette puissance que perdirent ses enfans.

Je trouve peu de nouveaux réglemens, mais une grande fermeté à faire exécuter les anciens. Voici à peu près les Loix en usage, que sa valeur fit servir à tant de succès, & que sa prudence perfectionna.

Des Ducs amovibles gouvernoient les Provinces, & levoient les troupes à peu près comme aujourd'hui les Beglierbeis des Turcs.

Ces



Ces Ducs avoient été institués en Italie par Dioclétien. Les Comtes dont l'origine me paroît du tems de Théodose, commandoient sous les Ducs, & assembloient les troupes, chacun dans son Canton. Les Métairies, les Bourgs, les Villages fournissoient un nombre de soldats proportionné à leurs forces. Douze Métairies donnoient un cavalier armé d'un casque & d'une cuirasse, les autres soldats n'en portoient point, mais tous avoient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui se servoient de flèches, étoient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. Leur habit me paroît ressembler à celui des troupes Prussiennes d'aujourd'hui. La Province qui fournissoit la milice, lui distribuoit du bled & les provisions nécessaires pour six mois, le Roi en fournissoit pour le reste de la campagne. On faisoit la revue au premier de Mars ou au premier

mier de Mai. C'est d'ordinaire dans ces tems qu'on tenoit les Parlemens. Dans les sièges de Ville on employoit le béliet, la baliste, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les Seigneurs nommés Barons, leudes riches hommes, compofoient avec leurs suivans le peu de cavalerie qu'on voyoit alors dans les armées. Les Musulmans d'Afrique & d'Espagne avoient plus de cavaliers.

Charles avoit des forces navales aux embouchures de toutes les grandes Rivières de son Empire: avant lui on ne les connoissoit pas chez les Barbares, après lui on les ignora longtems. Par ce moyen & par la police guerrière il arrêta ces inondations des peuples du Nord, il les contint dans leurs climats glacés, mais sous ses foibles descendans ils se répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales se régloient dans des assemblées, qui représen-

toient

toient la Nation. Sous lui les Parlemens n'avoient d'autre volonté que celle d'un Maître qui favoit commander & persuader.

Il fit fleurir le Commerce, parce qu'il étoit le Maître des Mers; ainsi les Marchands des Côtes de Toscane & ceux de Marseille alloient trafiquer à Constantinople chez les Chrétiens & au Port d'Alexandrie chez les Musulmans, qui les recevoient, & dont ils tiroient les richesses de l'Asie.

Venise & Gênes, si puissantes depuis par le Négoce, n'attiroient pas encore à elles les richesses des Nations; mais Venise commençoit à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avoient beaucoup de Manufactures d'Etoffes de laine. On damasquinoit le Fer à l'exemple de l'Asie. On fabriquoit le Verre, mais les Etoffes de soye n'étoient tissées dans aucune Ville de l'Empire d'Occident.

Les

Les Vénitiens commençoient à les tirer de Constantinople , mais ce ne fut que près de quatre cens ans après Charlemagne que les Princes Normans établirent à Palerme une Manufacture de Soye. Le Linge étoit peu commun. Saint Boniface dans une Lettre à un Evêque d'Allemagne , lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour se laver les pieds. Probablement ce manque de linge étoit la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors ; car les Hôpitaux nommés *Léproseries* étoient déjà très nombreux.

La Monnoie avoit à peu près la même valeur que celle de l'Empire Romain depuis Constantin. Le Sou d'or étoit le *solidum romanum*. Ce sou d'or équivaloit à quarante deniers d'argent. Ces deniers tantôt plus forts , tantôt plus foibles , pesoient l'un portant l'autre trente grains.

Le sou d'or vaudroit aujourd'hui 1740 environ quinze francs, le denier d'argent trente sous de compte.

Il faut toujours en lisant les Histories, se ressouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on se servoit dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimoit souvent en monnoie de compte, monnoie fictice, qui n'étoit comme aujourd'hui qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptoient par Mines & par Talens; les Romains par grands Sesterces, sans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La Livre numéraire du tems de Charlemagne, étoit réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisoit numériquement comme aujourd'hui en vingt parties. Il y avoit à-la-vérité des sous d'argent semblables à



à nos écus, dont chacun pesoit la 20. ou 22. ou 24. partie d'une livre de douze onces, & ce sou se divisoit comme le nôtre en douze deniers. Mais Charlemagne ayant ordonné que le sou d'argent seroit précisément la 20. partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires 20 sous pour une livre.

Pendant deux siècles les Monnoies restèrent sur le pied où Charlemagne les avoit mis; mais petit à petit les Rois dans leurs besoins tantôt chargèrent les sous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids; de sorte que par un changement, qui est presque la honte des Gouvernemens de l'Europe, ce sou qui étoit autrefois ce qu'est à peu près un écu d'argent, n'est plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 1<sup>re</sup>. d'argent tout au plus; & la livre qui étoit le signe représentatif de douze onces d'argent, n'est plus en France que le signe représenta-  
tif

tif de 20 de nos sous de cuivre. Le Denier qui étoit la 124. partie d'une livre d'argent, n'est plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard : supposé donc qu'une Ville de France dût à une autre 120 livres de rente, c'est-à-dire 1440 onces d'argent du tems de Charlemagne, elle s'acquitteroit aujourd'hui de sa dette en payant ce que nous appellons un écu de six francs.

La Livre de compte des Anglois, celle des Hollandois, ont moins varié. Une Livre sterling d'Angleterre vaut environ 22 francs de France, & une Livre de compte Hollandoise vaut environ 12 francs de France; ainsi les Hollandois se sont écartés moins que les François de la Loi primitive, & les Anglois encore moins.

Toutes les fois donc que l'Histoire nous parle de Monnoie sous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valoit la livre  
au

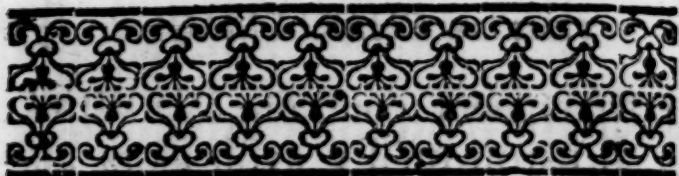
au tems & dans le Pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'Histoire Grecque & Romaine. C'est par exemple un très-grand embarras pour le Lecteur, d'être obligé de réformer à chaque page les comptes qui se trouvent dans l'Histoire ancienne d'un célèbre Professeur de l'Université de Paris, & dans tant d'autres Auteurs. Quand ils veulent exprimer en Monnoie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques Savans ont fait avant la mort du grand Colbert. Mais le Marc de 8 onces, qui valoit sous ce Ministre 26 francs & dix sous, vaut depuis longtems 49 francs, ce qui fait une différence de près de la moitié. Ces fautes donnent une idée des forces des anciens Gouvernemens, de leur Commerce, de la paye de leurs Soldats,

ex-

extrêmement contraire à la vérité.

Il paroît qu'il y avoit alors autant d'argent à peu près en France, en Italie & vers le Rhin, qu'il y en a aujourd'hui. On n'en peut juger que par le prix des denrées, & je le trouve presque le même; 24 livres de pain blanc valoient un denier d'argent par les Capitulaires de Charlemagne. Ce denier étoit la 40. partie d'un sou d'or, qui valoit environ 15 francs de notre Monnoye; ainsi la livre de pain revenoit à près de cinq liards, ce qui ne s'éloigne pas du prix ordinaire dans les bonnes années.

Dans les Pays Septentrionaux l'argent étoit beaucoup plus rare, le prix d'un bœuf fut fixé par exemple à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendues de proche en proche. En voilà déjà trop pour un abrégé.



## DE LA RELIGION.

**L**A querelle des Images est ce qui s'offre de plus singulier en matière de Religion. Je vois d'abord que l'Impératrice Irène Tutrice de son malheureux fils Constantin Porphirogénète, pour se frayer le chemin à l'Empire, flate le Peuple & les Moines, à qui le Culte des Images proscriit par tant d'Empereurs depuis Léon l'Isaurien plaïsoit encore. Elle y étoit elle-même attachée, parce que son mari les avoit eu en horreur. On avoit persuadé à Irène que pour gouverner son mari, il falloit mettre sur le chevet de son lit les Images de certaines Saintes. La plus ridicule crédulité entre dans les esprits politiques. L'Empereur son mari en avoit puni les auteurs. Irène après la mort de son mari don-



donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voilà ce qui assemble en 786 le second Concile de Nicée, septième Concile Oecuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour Patriarche un Laïc Secrétaire d'Etat, nommé Taraise. Il y avoit eu autrefois quelques exemples de Séculiers élevés ainsi à l'Evêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistoit plus.

Ce Patriarche ouvrit le Concile. La conduite du Pape Adrien est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce Secrétaire d'Etat qui se fait Patriarche. Il proteste seulement avec modestie dans ses Lettres à Irène contre le titre de Patriarche Universel, mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachoit ainsi que ses prédécesseurs le domaine utile de tant de belles

Terres données par Pepin & par Charlemagne. Cependant le Concile Oecuménique de Nicée, auquel président les Légats du Pape & ce Ministre Patriarche, rétablit le Culte des Images.

C'est une chose avouée de tous les sages Critiques, que les Pères de ce Concile, qui étoient au nombre de 350, y rapportèrent beaucoup de Pièces évidemment fausses; beaucoup de Miracles, dont le récit n'auroit que scandalisé dans d'autres tems; beaucoup de Livres apocryphes. Mais ces Pièces fausses ne firent point de tort aux vraies, sur lesquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce Concile par Charlemagne & par les Eglises de France, quel fut l'embarras du Pape? Charles s'étoit déclaré hautement contre les Images. Il venoit de faire écrire les Livres qu'on nomme *Carolins*, dans lesquels ce culte est anathématisé. Il assembloit en 794 un  
Con-

Concile à Francfort, composé de 300 Evêques ou Abbés tant d'Italie que de France, qui rejettoit d'un consentement unanime le service & l'adoration des Images. Ce mot équivoque d'adoration étoit la source de tous ces différends; car si les hommes définissoient les mots dont ils se servent, il y auroit moins de dispute, & plus d'un Royaume a été bouleversé pour un mal-entendu.

Tandis que le Pape Adrien envoyoit en France les Actes du second Concile de Nicée, il reçoit les Livres Carolins opposés à ce Concile, & on le presse au nom de Charles de déclarer hérétique l'Empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de Charles, qu'il vouloit se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'Empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le Pape partagé entre le Concile

cile de Nicée qu'il adoptoit & Charlemagne qu'il ménageoit, prit, me semble, un tempérament politique qui devoit servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les Chrétiens. Il explique les Livres Carolins d'une manière favorable au Concile de Nicée, & par-là réfute le Roi sans lui déplaire; il permet qu'on ne rende point de culte aux Images; ce qui étoit très-raisonnable chez les Germains à peine fortis de l'Idolâtrie, & chez les François grossiers qui avoient peu des Sculpteurs & de Peintres. Il exhorte en même tems à ne point briser ces mêmes Images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au tems à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la Religion à ses intérêts, il écrit à Charlemagne. „ Je ne peux  
 „ déclarer Irène & son fils hérétiques après le Concile de Ni-  
 „ cée,

„ cée, mais je les déclarerai tels  
 „ s'ils ne me rendent les biens de  
 „ Sicile “.

On voit la même prudence de ce Pape dans une dispute encore plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avoit voulu savoir si le St. Esprit procède du Père & du Fils, ou du Père seulement ? Toute l'Eglise Grecque avoit toujours cru qu'il ne procédoit que du Père. Tout l'Empire de Charlemagne croyoit la procession du Père & du Fils. Ces mots du Symbole *qui ex patre filioque procedit*, étoient sacrés pour les François; mais ces mêmes mots n'avoient jamais été adoptés à Rome. On presse de la part de Charlemagne le Pape de se déclarer. Le Pape répond qu'il est de l'avis du Roi, mais ne change rien au Symbole de Rome. Il apaise la dispute en ne décidant rien, en laissant à chacun ses usages. Il traite



en un mot les affaires spirituelles en Prince, & trop de Princes les ont traité en Evêques.

Dès lors la politique profonde des Papes établissoit peu à peu leur puissance. Ce même Adrien fait paroître adroitement au jour un recueil des faux Actes connus aujourd'hui sous le nom de *fausses Décretales*. Il ne se hazarde pas à les donner lui-même. C'est un Espagnol nommé Isidore qui les digère. Ce sont les Evêques Allemands, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. Dans ces fausses Décretales on suppose d'anciens Canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul Concile Provincial sans la permission du Pape; & que toutes les Causes Ecclésiastiques ressortiront à lui. On y fait parler les successeurs immédiats des Apôtres. On leur suppose des écrits. Il est vrai que tout étant de ce mauvais stile du VIII. Siècle, tout étant  
plein

plein de fautes contre l'Histoire & la Géographie, l'artifice étoit grossier, mais c'étoit des hommes grossiers qu'on trompoit. Ces fausses Décretales ont abusé les hommes pendant huit siècles; & enfin quand l'erreur a été reconnue, les usages par elle établis, ont subsisté dans une partie de l'Eglise: l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces tems les Evêques d'Occident étoient des Seigneurs temporels, & possédoient plusieurs Terres en fief, mais aucun n'étoit Souverain indépendant. Les Rois de France nommoient aux Evêchés; plus hardis en cela & plus politiques que les Empereurs des Grecs, & les Rois de Lombardie, qui se contentoient d'interposer leur autorité dans les élections.

Les premières Eglises Chrétiennes s'étoient gouvernées en Républiques sur le modèle des Synagogues. Ceux qui présidoient à ces assemblées, avoient pris insensiblement

le titre d'Evêque, d'un mot Grec, dont les Grecs appelloient les Gouverneurs de leurs Colonies. Les Anciens de ces assemblées se nommoient Prêtres, qui signifie en Grec *Vieillard*.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux Evêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce Prince que dans le Code rédigé sous Théodose une loi portoit que si de deux Séculiers en procès, l'un prenoit un Evêque pour juge, l'autre étoit obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeller. Cette loi qui jamais n'avoit été exécutée, passe chez tous les Critiques pour supposée. Elle a excité une guerre civile sourde entre les Tribunaux de la Justice & les Ministres du Sanctuaire; mais comme en ce tems-là tout ce qui n'étoit pas Clergé étoit en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus

plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, sembloient seuls mériter de juger les hommes.

Ainsi que les Evêques disputoient l'autorité aux Séculars, les Moines commençoient à la disputer aux Evêques, qui pourtant étoient leurs maîtres par les Canons. Ces Moines étoient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre Formule de Marculfe étoit déjà bien souvent mise en usage, *moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel Monastère, &c.* Elle avoit enrichi ceux qui s'étoient consacrés à la pauvreté. Des Abbés Bénédictins longtems avant Charlemagne étoient assez puissans pour se révolter. Un Abbé de Fontenelle avoit osé se mettre à la tête d'un parti contre Charles Martel, & assembler des troupes. Le Héros fit trancher la tête au Religieux; exécution juste, qui ne contribue

pas peu à toutes ces révélations que tant de Moines eurent depuis de la damnation de Charles Martel.

Avant ce tems on voit un Abbé de St. Remy de Rheims & l'Evêque de cette Ville susciter une guerre civile contre Childebert au VI Siècle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans

Les Evêques & les Abbés avoient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'Abbé Alewin d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable. Alewin avoit trois Abbaïes, dont les terres pouvoient être habitées au moins par vingt mille hommes. Ces esclaves connus sous le nom de *serfs*, ne pouvoient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'Abbé. Ils étoient obligés de marcher 50 lieues avec leurs charettes, quand il l'ordonnoit. Ils travailloient pour lui trois jours de la semaine, & il partageoit tous les fruits de la terre.

En



En France & en Allemagne plus d'un Evêque alloit au combat avec ses serfs. Charlemagne dans une Lettre à une de ses femmes, nommée Fraftade, lui parle d'un Evêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avars, Peuples descendus des Seytes, qui habitoient vers le Pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son tems 14 Monastères qui doivent fournir des Soldats; pour peu qu'un Abbé fût guerrier, rien ne l'empêchoit de les conduire lui même. Il est vrai qu'en 603 un Parlement se plaignit à Charlemagne du trop grand nombre de Prêtres qu'on avoit tué à la guerre. Il fut défendu alors aux Ministres de l'Autel d'aller aux combats. Il n'étoit pas permis de se dire Clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un Evêque. De tels Clercs s'appelloient *acéphales*. On les punissoit comme vagabonds. On ignoroit

cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni Séculier ni Ecclesiastique. Le titre d'Abbé, qui signifie Père, n'appartenoit qu'aux Chefs des Monastères.

Les Abbés avoient dès lors le Bâton Pastoral que portoient les Evêques, & qui avoit été autrefois la marque de la Dignité Pontificale dans Rome Payenne. Telle étoit la puissance de ces Abbés sur les Moines, qu'ils condamnoient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils furent les premiers qui prirent le barbare usage des Empereurs Grecs, de faire bruler les yeux; & il fallut qu'un Concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençoient à regarder comme un droit.

La Messe étoit différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle étoit dans les premiers tems.

La Confession Auriculaire commençoit à s'introduire. Les Evêques

ques exigèrent d'abord que les Chanoines se confessassent à eux. Les Abbés soumirent leurs Moines à ce joug, & les Séculars peu à peu le portèrent. La Confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident; car lorsque les Barbares embrassèrent le Christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînoit après elle, l'avoient abolie en Orient, sous le Patriarche Nectaire, à la fin du IV. Siècle; mais souvent les Pécheurs publics faisoient des pénitences publiques dans les Eglises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion des Sarrazins redoubloit la ferveur des Chrétiens humiliés.

La Religion Chrétienne ne s'étoit point encore étendue au Nord plus loin que les conquêtes de Charlemagne. La Scandinavie, le Dannemarc, qu'on appelloit le *Pays des Normans*, étoient plongés dans une idolâtrie grossière.

Ils

Ils adoroient Odin, & ils se figuroient qu'après leur mort le bonheur de l'homme consistoit à boire dans la sale d'Odin de la bière dans le crane de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. C'étoit beaucoup pour eux que de croire une autre Vie. La Pologne n'étoit ni moins barbare, ni moins idolâtre. Les Moscovites, plus sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savoient à peine assez pour être Payens; mais tous ces Peuples vivoient en paix dans leur ignorance: heureux d'être inconnus à Charlemagne, qui vendoit si cher la connoissance du Christianisme!

Les Anglois commençoient à recevoir la Religion Chrétienne. Elle y avoit été apportée un peu auparavant par Constance Chlore, protecteur secret de cette Religion alors persécutée. Elle n'y domina point, l'Idolâtrie eut le dessus encore

core longtems. Quelques Missionnaires des Gaules cultivèrent grossièrement un petit nombre de ces Insulaires. Le fameux Pélage, trop zélé défenseur de la Nature Humaine, étoit né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelloit *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *Pays des Pictes*, avoit reçu aussi quelques semences du Christianisme, étouffées toujours par l'Idolâtrie, qui dominoit. Le Moine Colombon né en Irlande, étoit du VI. Siècle; mais il paroît par sa retraite en France, & par les Monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avoit peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchoient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tranquilles, qu'on trouvoit ailleurs à l'abri de la Religion.

Après



Après une extinction presque totale du Christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. Etherbert, un des Rois Barbares Anglo-Saxons de l'Eptarchie d'Angleterre, qui avoit son petit Royaume dans la Province de Kent, où est Cantorbery, voulut s'allier avec un Roi de France. Il épousa la fille de Chérébert Roi de Paris. Cette Princesse Chrétienne, qui passa la mer avec un Evêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le batême, comme Clotilde avoit fournis Clovis. Le Pape Gregoire le Grand envoya Augustin avec d'autres Moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions; car il faut au-moins entendre la langue du Pays, pour en changer la Religion; mais favorisés par la Reine ils bâtirent un Monastère.

Ce fut proprement la Reine qui convertit le petit Royaume de Cantorbery. Ses sujets Barbares, qui

qui n'avoient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs Souverains. Cet Augustin n'eut pas de peine à se faire déclarer Primat par Gregoire le Grand. Il eût voulu même l'être des Gaules; mais Gregoire lui écrivit qu'il ne pouvoit lui donner de juridiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier Archevêque de Cantorbery, premier Primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses Moines le titre d'Evêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces Evêchés, qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle Evêques *in partibus infidelium*. Mais avec le tems, la Hiérarchie d'Angleterre se forma. Les Monastères surtout étoient très-riches au VIII. & au IX. Siècle. Ils mettoient au catalogue des Saints tous les grands Seigneurs qui leur avoient donné des terres, d'où vient que l'on trouve parmi leurs Saints de ce tems-

tems-là, sept Rois, sept Reines, huit Princes, seize Princesses. Leurs Chroniques disent que dix Rois & onze Reines finirent leurs jours dans des Cloîtres; mais il est croyable que ces dix Rois & ces onzes Reines se firent seulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter à leurs dernières maladies dans des Couvens, mais non pas qu'en effet ils ayent en santé renoncé aux affaires publiques, pour vivre en Cénobites.



SUI-



# SUITE DES USAGES

DU TEMS DE

## CHARLEMAGNE, DE LA JUSTICE, DES LOIX ET COUTUMES SINGULIERES.

**L**A Justice se rendoit ordinairement par les Comtes nommés par le Roi. Ils avoient leurs districts assignés. Ils devoient être instruits des loix, qui n'étoient ni si difficiles ni si nombreuses, que les nôtres. La procédure étoit simple, chacun plaidoit sa cause en France & en Allemagne. Rome seule & ce qui en dépendoit, avoit encore retenu beaucoup de loix & de formalités de l'Empire Romain. Les Loix Lombardes avoient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque Comte avoit sous lui  
un

un Lieutenant , nommé *Viguier* ; sept Assesseurs , *Scabini* , & un Greffier , *Notarius*. Les Comtes publioient dans leur juridiction l'ordre des marches pour la guerre , enrolloient les soldats sous des Centeniers , les menoient aux rendez-vous , & laissoient alors leurs Lieutenans faire les fonctions de Juge.

Les Rois envoyoient des Commissaires avec Lettres expresses , *missi Dominici* , qui examinoient la conduite des Comtes. Ni ces Commissaires , ni ces Comtes ne condamnoient presque jamais à la mort , ni à aucun suplice ; car si on en excepte la Saxe , où Charlemagne fit des Loix de sang , presque les délits se rachetoient dans le reste de son Empire. Le seul crime de rebellion étoit puni de mort , & les Rois s'en réservoient le jugement. La Loi Salique , celle des Lombards , celle de Ripuaires , avoient évalué à prix d'ar-



d'argent la plupart des autres attentats.

Leur Jurisprudence qui paroît humaine, étoit en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissoit la liberté de mal faire à quiconque pouvoit la payer. La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes.

Par les anciennes *Loix Ripuaires* rédigées sous Théodoric, & depuis sous le Roi des Francs Dagobert, il en coutoit cent sous pour avoir coupé une oreille à un homme; & si la surdité ne suivoit pas, on étoit quitte pour cinquante sous.

Le troisième Chapitre de la *Loi Ripuaire* permettoit au meurtrier d'un Evêque de racheter son crime avec autant d'or qu'en pouvoit peser une tunique de plomb, de la hauteur du coupable, & d'une épaisseur déterminée.

La *Loi Salique* remise en vigueur

gueur sous Charlemagne , fixe le prix de la vie d'un Evêque à neuf cens sous d'or.

On donnoit la question , mais seulement aux esclaves ; & celui qui avoit fait mourir dans les tourmens de la question l'esclave innocent d'un autre Maître , étoit obligé de lui en donner deux pour toute satisfaction.

Charlemagne qui corrigea les *Loix Saliques & Lombardes* , ne fit que hauffer le prix des crimes. Ils étoient tous spécifiés. On distinguoit ce que valoit un coup qui avoit ôté seulement un os de la tête, d'avec un coup qui laissoit voir la cervelle.

Je trouve qu'une Sorcière convaincue d'avoir mangé de la chair humaine , étoit condamnée à deux cens sous : & cet article est un témoignage bien humiliant pour la Nature Humaine.

Il en coutoit sept cens sous pour le meurtre d'une Femme grosse,  
deux

deux cens pour celui d'une Fille non encore adulte.

Tous les outrages à la pudicité avoient aussi leurs prix fixes. Le rapt d'une Femme non mariée ne valoit que deux cens sous. Si on avoit violé une Fille sur le grand-chemin on ne payoit que quarante sous, & on la rendoit à son Maître. De ces Loix barbares la plus sévère étoit précisément celle qui devoit être la plus douce. Charlemagne lui-même au VI. Livre de ses *Capitulaires*, dit, que d'épouser sa Comère est un crime digne de mort, & qui ne peut se racheter qu'en passant toute sa vie en pèlerinage.

Parmi ces *Loix Saliques*, il s'en trouve une qui marque bien expressément dans quel mépris étoient tombés les Romains chez les Peuples barbares. Le Franc qui avoit tué un Citoyen Romain, ne payoit que mille cinquante deniers, & le Romain payoit pour le sang d'un

Tom. I,

F

Franc

Franc deux mille cinq cens deniers.

Dans les Causes criminelles indéciſes , on ſe purgeoit par ferment. Il falloit non ſeulement que la partie accuſée jurât , mais elle étoit obligée de produire un certain nombre de témoins qui juroient avec elle. Quand les deux parties oppoſoient ferment à ferment , on permettoit quelquefois le combat , mais ce combat n'étoit point ce qu'on appella depuis *combat à outrance*.

Ces combats étoient appellés , comme on fait , *le jugement de Dieu* ; c'eſt auſſi le nom qu'on donnoit à une des plus déplorables folies de ce Gouvernement barbare. Les accuſés étoient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide , de l'eau bouillante , ou du fer ardent. Le célèbre Etienne Baluze a rasſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençoient par la Meſſe , on y communioit l'accuſé. On bénifſoit l'eau froide,  
on

on l'exorcisoit. Ensuite l'accusé étoit jetté , garotté , dans l'eau. S'il tomboit au fond , il étoit réputé innocent. S'il furnageoit , il étoit jugé coupable. Mr. de Fleury dans son *Histoire Ecclésiastique* dit que c'étoit une manière sûre de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'étoit une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les pûmons assez légers , pour ne point enfoncer , lorsqu'une grosse corde qui les lie avec plusieurs tours , fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume , proscrite depuis dans les grandes Villes , s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de Provinces. On y a très-souvent assujetti même par sentence de Juge , ceux qu'on faisoit passer pour Sorciers ; car rien ne dure si long-tems que la Superstition , & il en



a couté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutoit en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il falloit prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le Juge en présence des Prêtres & du Peuple enfermoit dans un sac le bras du patient, scelloit le sac de son cachet, & si trois jours après il ne paroissoit sur le bras aucune marque de brulure, l'innocence étoit reconnue.

Tous les Historiens rapportent l'exemple de la Reine Teutberge, bru de l'Empereur Lothaire petit-fils de Charlemagne, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère Moine & Soudiacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une Cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se bruler. Plusieurs hommes crédules, fondés sur de telles his-  
toi-

toires, pensent qu'il y a des secrets qui peuvent rendre la peau insensible à l'action de l'eau bouillante; mais il n'y en a aucun; & tout ce qu'on peut dire sur cette aventure, & sur toutes celles qui lui ressemblent, c'est qu'elles ne sont pas vraies, ou que les Jugès fermoient les yeux sur les artifices dont on se servoit, pour faire croire qu'on plongeoit la main dans l'eau chaude; car on pouvoit aisément faire une cuve à double fond, l'air échauffé pouvoit par des tuyaux soulever l'eau à peine tiède & la faire paroître bouillante. Il y a bien des manières de tromper, mais aucune d'être invulnérable.

La troisième épreuve étoit celle d'une barre de fer ardent, qu'il falloit porter dans la main l'espace de neuf pas. Il étoit plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres, aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siècles grossiers.

A l'égard des Loix Civiles, voici ce qui me paroît de plus remarquable. Un homme qui n'avoit point d'enfans , pouvoit en adopter. Les époux pouvoient se répudier en Justice , & après le divorce il leur étoit permis de passer à d'autres nôces. Nous avons dans Marculfe le détail de ces Loix.

Mais ce qui paroîtra peut-être plus étonnant , & ce qui n'en est pas moins vrai , c'est qu'au Livre II. de ces Formules de Marculfe, on trouve que rien n'étoit plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse *Loi Salique*, par laquelle les Filles n'héritoient pas. On amenoit sa fille devant le Comte ou le Commissaire, & on disoit „ ma chère fille , un usage „ ancien & impie ôte parmi nous „ toute portion paternelle aux filles ; mais ayant considéré cette „ impiété, j'ai vu que, comme vous „ m'avez été donnés tous de Dieu „ également , je dois vous aimer „ de

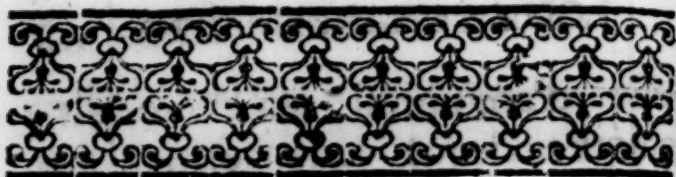
„ de même ; ainsi , ma chère fille ,  
 „ je veux que vous héritiez par  
 „ portion égale avec vos frères  
 „ dans toutes mes Terres , &c”.

On ne connoissoit point chez les  
 Francs qui vivoient suivant la *Loi*  
*Salique & Ripuaire* , cette distinc-  
 tion de Nobles & de Roturiers ,  
 de Nobles de nom & d’armes , &  
 de Nobles *ab avo* ou gens vivant  
 noblement. Il n’y avoit que deux  
 ordres de Citoyens , les Libres &  
 les Serfs , à peu près comme aujour-  
 d’hui dans les Empires Mahomé-  
 tans & à la Chine.



F ▲

LOUIS



# LOUIS

LE

## DEBONNAIRE.

**L'**Histoire des grands événemens de ce Monde n'est guères que l'Histoire des crimes. Je ne vois point de siècle que l'ambition des Séculiers & des Ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine Charlemagne est-il au tombeau, qu'une guerre civile déssole sa Famille & l'Empire.

Les Archevêques de Milan & de Crémone allumèrent les premiers feux. Leur prétexte est que Bernard, Roi d'Italie, est le Chef de la Maison Carlovingienne, le fils de l'aîné de Charlemagne. On voit assez la véritable raison dans cette fureur de remuer & dans cette frénésie



néfie d'ambition , qui s'autorife toujours des Loix mêmes faites pour la reprimer. Un Evêque d'Orléans entre dans leurs intrigues, l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlons fur Saone , mais le parti de l'Empereur gagne par argent & par promesses la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire on veut tromper. Le Roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. Louis qu'on a nommé *le Débonnaire*, parce qu'il étoit foible , & qui fut cruel par foiblesse, fait crever les yeux à son neveu , qui lui demandoit grace à genoux. Le malheureux Roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit , trois jours après cette exécution cruelle. Alors Louis fait tondre & enfermer dans un Monastère ses trois frères , dans la crainte qu'un jour le sang de Charlemagne, trop respecté en eux , ne fuscitât des guer-

res. Ce ne fut pas tout. L'Empereur fait arrêter tous les partisans de Bernard, que ce Roi avoit nommés sous l'espoir de sa grace. Ils éprouvent le même suplice que le Roi. Les Ecclésiastiques sont exceptés de la sentence. On les épargne, eux qui étoient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtiment. Louis ménageoit l'Eglise, & l'Eglise fit bientôt sentir qu'il faut être ferme pour être respecté.

Dès l'an 817 Louis avoit suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des Royaumes à ses enfans; & n'ayant ni le courage d'esprit de son père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposoit à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant associé à l'Empire son fils aîné, Lothaire, donné l'Aquitaine au second nommé Pepin, la Bavière à Louis son troisième fils, il

lui

lui restoit un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'est ce Charles le Chauve , qui fut depuis Empereur. Il voulut après le partage, ne pas laisser sans Etat cet enfant d'une femme qu'il aimoit.

Une des sources du malheur de Louis le Débonnaire, & de tant de defastres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe , fut cet abus qui commençoit à naître, d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Cette scène mémorable commença par un Moine nommé Vala : c'étoit un de ces hommes qui prennent la dureté pour la vertu, & l'opiniâtreté pour la constance; qui fiers d'une dévotion mal entendue, se croient en droit d'éclater avec scandale contre des abus moins grands , que celui qui leur laisse cette liberté ; & qui factieux par zèle pensent remplir leur de-

voir , en faisant le mal avec un air de Christianisme.

Dans un Parlement tenu en 823 à Aix-la-chapelle , Parlement où étoient entrés les Abbés , parce qu'ils étoient Seigneurs de grandes Terres , ce Vala reproche publiquement à l'Empereur tous les désordres de l'Etat : „ c'est vous , lui „ dit-il , qui en êtes coupable ”. Il parle ensuite en particulier à chaque membre du Parlement avec plus de fédition. Il ose accuser l'Impératrice Judith d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'Empereur veut faire à ce fils , qu'il a eu de l'Impératrice. Il deshonore & trouble la Famille Royale , & par conséquent l'Etat , sous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'Empereur irrité renvoie Vala dans son Monastère , dont il n'eut jamais dû sortir. Il se résout pour satisfaire sa femme , à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne.

le Rhin, le Pays des  
 Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les Loix avoient  
 été fondées sur la puissance pater-  
 nelle, si les esprits eussent été péné-  
 trés de la nécessité du respect filial  
 comme du premier de tous les de-  
 voirs, ainsi que je l'ai remarqué de  
 la Chine; les trois enfans de l'Em-  
 pereur, qui avoient reçu de lui des  
 couronnes, ne se feroient point  
 révolté contre leur père, qui don-  
 noit un héritage à un enfant du  
 second lit.

D'abord ils se plainquirent: aussitôt  
 le Moine de Corbie se joint à  
 l'Abbé de Saint Denis, plus fac-  
 tieux encore, & qui ayant les Ab-  
 baies de Saint Médard, de Soif-  
 sons & de Saint Germain-des-prez,  
 pouvoit lever des troupes, & en  
 leva ensuite. Les Evêques de Vien-  
 ne, de Lyon, d'Amiens, unis à  
 ces Moines, poussent les Princes à  
 la guerre civile, en déclarant re-  
 belles à Dieu, à l'Eglise, ceux qui



ne feront pas de leur parti. En vain Louis le Débonnaire, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre Conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles Loix. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'Empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'Evêques, d'Abbés & de Moines. Mais du côté des Princes est le Pape Gregoire IV. dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'étoit déjà l'intérêt des Papes d'abaisser les Empereurs. Déjà un Etienne, prédécesseur de Gregoire, s'étoit installé dans la Chaire Pontificale sans l'agrément de Louis le Débonnaire. Brouiller le père avec les enfans, sembloit le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le Pape Gregoire vient donc en France, & menace l'Empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommu-

nica;

nication n'emportoit pas encore  
 l'idée qu'on voulut lui attacher de-  
 puis. On n'osoit pas prétendre  
 qu'un excommunié dût être privé  
 de ses biens par la seule excommu-  
 nication. Mais on croyoit rendre  
 un homme exécration , & rompre  
 par ce glaive tous les liens qui  
 peuvent attacher les hommes à lui.

Les Evêques du parti de l'Em-  
 pereur se servirent de leur droit,  
 & font dire courageusement à l'E-  
 vêque, *SI EXCOMMUNICATURUS*  
*VENIET, EXCOMMUNICATUS A-*  
*BIBIT, S'il vient pour excommu-*  
*nier, il retournera excommunié*  
*lui-même.* Ils lui écrivent avec fer-  
 meté, en le traitant à-la-vérité de  
 Pape, mais en même tems de Fré-  
 re. Gregoire plus fier encore leur  
 mande „ le terme de Frère sent  
 „ trop l'égalité, tenez-vous en à  
 „ celui de Pape; reconnoissez ma  
 „ supériorité, sachez que l'autorité  
 „ de ma chaire est au-dessus de  
 „ celle du trône de Louis”. Enfin  
 il

il élude dans cette Lettre le serment qu'il a fait à l'Empereur son Maître.

Au milieu de cette guerre on négocie. La supériorité devoit donc être du côté du Pape. Il étoit Prêtre & Italien , Louis étoit foible. Le Pontife le va trouver dans son camp. Il y a le même avantage que Louis avoit autrefois sur Bernard. Il séduit ses troupes. A peine le Pape est-il sorti du camp, que la nuit même la moitié des Troupes Impériales passe du côté de Lothaire son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, & la Plaine où le Pape avoit négocié, s'appelle encore le *Champ du mensonge*. Alors le Monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme Judith, objet de leur haine. Il leur livre son fils Charles âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des tems plus barbares, comme sous Clovis & ses enfans, ou dans  
des

des Pays tel que Constantinople, je ne serois point surpris qu'on eût fait périr Judith & son fils, & même l'Empereur. Les Vainqueurs se contentèrent de faire raser l'Impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune Charles dans le Couvent de Prum, au milieu de la Forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble, qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrète, quand on voit que ses fils ne furent guères moins ingrats envers cet Abbé Vala, le premier auteur de ces troubles, & envers le Pape qui les avoit si bien soutenus. On voit avec plaisir le Pape retourner à Rome, méprisé des Vainqueurs, & Vala se renfermer dans un Monastère en Italie.

Lothaire d'autant plus coupable qu'il étoit associé à l'Empire, traîne son père prisonnier à Compiègne. Il y avoit alors un abus funeste,

nefte, introduit dans l'Eglise, qui défendoit de porter les armes & d'exercer les fonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étoient rares, & ne tomboient guères que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'Empereur ce suplice infamant, sous le voile d'une humiliation Chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderoit pour toujours.

Louis est intimidé. Il a la lâcheté de condescendre à cette proposition qu'on a la hardiesse de lui faire. Un Archevêque de Rheims, nommé Elbon, tiré de la condition servile, malgré les Loix élevé à cette dignité par Louis même, dépose ainsi son Souverain & son bienfaicteur. On fait comparoître le Souverain entouré de trente Evêques, de Chanoines, de Moines, dans l'Eglise de Notre Dame de



de Soissons. Lothaire son fils présent y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'Archevêque ordonne à l'Empereur d'ôter son baidrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. Louis le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritoit que trop en s'y soumettant. L'Archevêque le force de lire à haute voix un papier, dans lequel il s'accuse de sacrilège & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avoit fait marcher ses troupes en Carême, & indiqué un Parlement un Jeudi Saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer Louis du nom d'Empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme, vénérable homme.* Louis.

Louis fut enfermé un an dans une cellule du Couvent de Saint Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent, sans domestiques, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avoit eu qu'un fils, il étoit perdu pour toujours; mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur desunion rendit au père sa liberté & sa couronne.

834. Transféré à Saint Denis, deux de ses fils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils Charles.

835. L'Assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville; mais il n'en couta à l'Archevêque de Rheims que la perte de son Siège, encore fut-il jugé déposé dans la Sacristie. L'Empereur l'avoit été en public aux pieds de l'Autel. Quelques Evêques furent déposés aussi. L'Empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

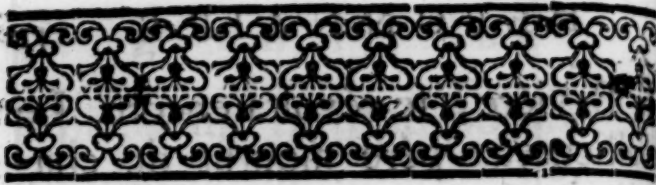
Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avoient rétabli, Louis  
de

de Bavière , se révolta encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence , en disant , *Je pardonne à Louis , mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.* 20 Juin.  
840.

Il confirma solennellement par son testament la donation de Pepin & de Charlemagne à l'Eglise de Rome. Il y ajouta la Corse, la Sardaigne & la Sicile. Dons inutiles autant que pieux : les Mahométans, comme je le dirai, envahissoient déjà ces Provinces.

Les présens de l'Istrie, de Bénévent, du Territoire de Venise, faits par Charlemagne, n'ont pas eu plus d'effet. Ils étoient occupés par des Seigneurs particuliers, qui s'en disputoient la propriété. C'étoit en effet donner aux Papes des Terres à conquérir.

ETAT



# ETAT DE L'EUROPE

## APRE'S LA MORT

### DE LOUIS LE

### DE BONNAIRE.

**B**ientôt après la mort du fils de Charlemagne son Empire éprouva ce qui étoit arrivé à celui d'Alexandre, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des Califes. Fondé avec précipitation, il s'écroûla de même, les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des Princes qui avoient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'étoit à qui dépouilleroit son frère. Lothaire, Empereur, vouloit tout. Charles le Chauve Roi de France & Louis Roi de Bavière s'unissent contre lui.

Un

Un fils de Pepin, ce Roi d'Aquitaine, fils du Débonnaire, & devenu Roi après la mort de son père, se joint à Lothaire. Ils déjoignent l'Empire, ils l'épuisent de soldats. Enfin deux Rois contre deux Rois, dont trois sont frères, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenay dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne de guerres civiles. Plusieurs Auteurs assurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces Auteurs ne sont pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'Empereur Lothaire fut vaincu. Il donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de Charlemagne.

Le Vainqueur des Saxons les avoit assujettis au Christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes & de fréquens retours à leur culte avoient marqué leur horreur pour une Religion qu'ils

841

842



qu'ils regardoient comme leur châ-  
timent. Lothaire pour se les atta-  
cher, leur donne une liberté entiè-  
re de conscience. La moitié du  
Pays redevint idolâtre, mais fidèle  
à son Roi. Cette conduite &  
celle de Charlemagne son grand-  
père, firent voir aux hommes com-  
bien diversément les Princes plient  
la Religion à leurs intérêts.

Les disgraces de Lothaire en  
fournirent un autre exemple : ses  
deux frères, Charles le Chauve &  
Louis de Bavière, rassemblèrent un  
Concile d'Evêques & d'Abbés à  
342. Aix-la-chapelle. Ces Prélats d'un  
commun accord déclarèrent Lo-  
thaire déchu de son droit à la cou-  
ronne, & ses sujets déliés du ser-  
ment de fidélité : *promettez-vous  
de mieux gouverner que lui ?* di-  
sent-ils aux deux frères Charles &  
Louis : *nous le promettons*, répon-  
dirent les deux Rois : & nous, dit  
l'Evêque qui présidoit, *nous vous  
permettons par l'autorité divine,*  
&

*Et nous vous commandons de régner à sa place.*

En voyant les Evêques ainsi donner les couronnes, on se tromperoit, si on croyoit qu'ils fussent alors tels que des Electeurs de l'Empire. Ils étoient puissans à-la-vérité, mais aucun n'étoit Souverain. L'autorité de leur caractère & le respect des peuples étoient des instrumens dont les Rois se servoient à leur gré. Il y avoit dans ces Ecclésiastiques bien plus de foiblesse que de grandeur à décider ainsi du droit des Rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris, que quelques années après un Archevêque de Sens avec vingt autres Evêques ait osé dans des conjonctures pareilles déposer Charles le Chauve, Roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à Louis de Bavière. Ces Monarques, aussi méchans Rois que frères dénaturés, ne pouvant se faire périr

859.

Tom. I.

G

l'un

l'un l'autre , se faisoient anathématiser tour à tour ; mais ce qui surprend , c'est ce que ce même Charles le Chauve exprime dans un Ecrit qu'il daigna publier contre l'Archevêque de Sens : *au moins cet Archevêque ne devoit pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les Evêques qui m'avoient sacré Roi ; il falloit qu'auparavant j'eusse subi leur jugement, ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment.* La race de Charlemagne réduite à parler ainsi, marchoit visiblement à sa ruine.

Je reviens à Lothaire, qui avoit toujours un grand parti en Germanie, & qui étoit maître paisible en Italie. Il passe les Alpes , fait couronner son fils Louis, qui vient juger dans Rome le Pape Sergius II. Le Pontife comparoît , répond juridiquement aux accusations d'un Evêque de Mets, se justifie,

tifié, & prête ensuite serment de fidélité à ce même Lothaire déposé par ses Evêques. Lothaire même fit cette célèbre & inutile Ordonnance, que pour éviter les séditions trop fréquentes, le Pape *ne sera plus élu par le Peuple*, & que l'on avertira l'Empereur de la vacance du Saint Siège.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les Provinces depuis les Alpes au Rhin ne savoient plus à qui elles devoient obéir. Les Villes changeoient chaque jour de tyrans, les Campagnes étoient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendoit parler que de combats, & dans ces combats il y avoit toujours des Moines, des Abbés, des Evêques qui périssoient les armes à la main. Hugues, un des fils de Charlemagne, forcé jadis à être Moine, & depuis Abbé de Saint Quentin, fut tué devant Toulouse avec l'Abbé de Ferrière,

re, deux Evêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères Lothaire, Charles & Louis firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de division & de guerre.

L'Empereur Lothaire, après avoir bouleversé l'Europe sans sujet & sans gloire, se sentant affoibli, vint se faire Moine dans l'Abbaïe de Pram. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécile après avoir vécu en tyran.

A la mort de ce troisiéme Empereur d'Occident il s'éleva de nouveaux Royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secouffes d'un grand tremblement.

Un autre Lothaire, fils de cet Empereur, donna son nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de Pays nommé depuis par  
con-



contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la Mer. Le Brabant fut appelé *la basse Lorraine*, le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui de cette haute Lorraine il ne reste qu'une petite Province de ce nom, engloutie depuis peu dans le Royaume de France.

Un second fils de l'Empereur Lothaire, nommé Charles, eut la Savoye, le Dauphiné, une partie du Lyonois, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat composa le Royaume d'Arles du nom de la Capitale, Ville autrefois opulente & embellie par les Romains; mais alors petite & pauvre, ainsi que toutes les Villes en-deçà des Alpes.

Un Barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après Roi de la Bretagne, dont une partie étoit encore Payenne; mais tous ces Royaumes tombèrent aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'Empire Romain subsistoit. Louis, second fils de Lothaire, qui avoit eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé Empereur par Sergius II. en 855. Il fut le seul de tous ces Empereurs qui fixa son séjour à Rome; mais il ne possédoit pas la neuvième partie de l'Empire de Charlemagne, & n'avoit en Italie qu'une autorité contestée par les Papes & par les Ducs de Bénévent, qui possédoient alors un Etat considérable.

Après sa mort arrivée en 875, si la Loi Salique avoit été en vigueur dans la Maison de Charlemagne, c'étoit à l'aîné de la Maison qu'appartenoit l'Empire. Louis de Bavière, aîné de Charlemagne, devoit succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de Charles le Chauve. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes.

pes. Reginus, les Annales de Mets & de Fulden assurent qu'il acheta l'Empire du Pape Jean VIII. Le Pape non seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture il donna l'Empire en Souverain, & Charles le reçut en Vassal, protestant qu'il le tenoit du Pape, ainsi qu'il avoit protesté auparavant en France en 859, qu'il devoit subir le jugement des Evêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Sous lui l'Empire Romain étoit donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné de son Médecin, un Juif nommé Sédécias ; mais personne n'a jamais dit par quelle raison ce Médecin commit ce crime. Que pouvoit-il gagner en empoisonnant son Maître ? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune ? Aucun Auteur ne parle du supplice de ce Médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, & faire ré-

flexion seulement , que l'Europe Chrétienne étoit si ignorante , que les Rois étoient obligés de chercher pour leurs Médecins des Juifs & des Arabes.

On vouloit toujours saisir cette ombre d'Empire Romain , & Louis le Bègue Roi de France , fils de Charles le Chauve , le disputoit aux autres descendans de Charlemagne. C'étoit toujours au Pape qu'on le demandoit. Un Duc de Spolète , un Marquis de Toscane , investis de ces Etats par Charles le Chauve , se saisirent du Pape Jean VIII. & pillèrent une partie de Rome , pour forcer , disoient-ils , à donner l'Empire au Roi de Bavière , Carloman l'aîné de la race de Charlemagne. Non seulement le Pape Jean VIII. étoit ainsi persécuté dans Rome par des Italiens , mais venoit en 877 de payer vingt-cinq mille livres pesant d'argent aux Mahométans possesseurs de la Sicile & du Carillan. C'étoit l'argent

gent dont Charles le Chauve avoit acheté l'Empire. Il passa bientôt des mains du Pape en celles des Sarrazins, & le Pape même signa un Traité autentique de leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce Pontife tributaire des Musulmans & prisonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, passe en France. Il vient sacrer Empereur Louis le Bêgue dans la Ville de Troye, à l'exemple de Léon III. d'Adrien & d'Etienne III. persécuté chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous Charles le Gros, Empereur & Roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de Charlemagne s'éloignoit de sa source, & plus il dégénéroit. Charles le Gros fut déclaré incapable de régner par une assemblée de Seigneurs François & Allemands, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une Diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des Evêques, qui en servant la passion

837.



d'un Prince, semblent disposer d'une couronne ; ce furent les principaux qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devoit les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de Charles le Gros étoit affoibli. Il le fut toujours sans-doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'Archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paroît bien qu'alors l'ordre de la succession étoit compté pour rien, puisqu'Arnould, bâtard de Carloman, fils de Louis le Bègue, fut déclaré Empereur, & qu'Eudes ou Odon Comte de Paris fut Roi de France. Il n'y avoit alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe étoit un cahos dans lequel le plus fort s'élevoit sur les ruines du plus foible, pour être ensuite précipité par d'autres.

DES



# DES NORMANDS

V E R S

## LE IV. SIECLE.

**I**L est difficile de dire quel Pays de l'Europe étoit alors plus mal gouverné & plus malheureux. Tout étant divisé, tout étoit foible. Cette confusion ouvrit un passage aux Peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la Mer Baltique. Ces Sauvages trop nombreux n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de Manufactures & privés d'Arts, ne cherchoient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étoit nécessaire, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelloit *Normands*, *Hommes du Nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *Corsai-*

*res de Barbarie.* Dès le IV. Siècle ils se mêlèrent aux flots des autres Barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que resserrés sous Charlemagne, ils craignirent l'esclavage. Dès le tems de Louis le Débonnaire ils recommencèrent leurs courses. Les forêts dont ces Pays étoient hérissés, leur fournissoient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles à rames. Environ cent hommes tenoient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage, & de viande salée. Ils côtoyoient les côtes, descendoient où ils ne trouvoient point de résistance, & retournoient chez eux avec leur butin, qu'ils partageoient ensuite selon les loix du brigandage, ainsi qu'il se pratique à Tunis. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la Rivière de la Seine, & mirent la Ville de Rouen au pil-

pillage. Une autre flotte entra par la Loire , & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenoiént en esclavage les hommes , ils partageoiént entre eux les femmes & les filles , prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux , les meubles , tout étoit emporté. Ils vendoient quelquefois sur une côte ce qu'ils avoient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes Germaniques & Gauloises se joignirent à eux , ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presque à la fois en Angleterre , en France & en Espagne. Il faut que le Gouvernement des François & des Anglois fût moins bon que celui des Mahométans , qui régnoient en Espagne ; car il n'y eut nulle

mesure prise par les François ni par les Anglois , pour empêcher ces irruptions ; mais en Espagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repoussèrent enfin les Pirates.

En 845 les Normands pillèrent Hambourg , & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'étoit plus alors un ramas de Corsaires sans ordre, c'étoit une flotte de six cens bateaux , qui portoit une armée formidable. Un Roi de Danemarck, nommé Eric , étoit à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce Roi des Pirates après être retourné chez lui avec les dépouilles Allemandes, envoie en France un des Chefs des Corsaires, à qui les Histoires donnent le nom de Régner. Il remonte la Seine à cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois , &

vient



vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la foiblesse du Gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens qui se défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnèrent alors leur Ville, & les Normands n'y trouvèrent que des maisons de bois qu'ils brûlèrent. Le malheureux Roi, Charles le Chauve, retranché à Saint Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces Barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. On est indigné quand on lit dans nos Auteurs que plusieurs de ces Barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'Eglise de Saint Germain-des-prez. Ni les Peuples, ni leurs Saints ne se défendirent; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés

rés contre leurs vainqueurs.

Charles le Chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisoit que donner à ces Pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de Charlemagne, Pepin Roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux, & alors la France vers l'an 858 fut entièrement ravagée. Les Normands fortifiés de tout ce qui se joignoit à eux, désolèrent longtems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux Villes après des victoires signalées; tant l'Art de fortifier les places & de préparer des ressources a été perfectionné; mais alors des Barbares combattant d'autres Barbares desunis, ne trouvoient

voient après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparoissoient avec de nouvelles forces.

Godefroï, Roi de Dannemarc, à qui Charles le Gros céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénétre de la Hollande en Flandres, ses Normands passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brulent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

885.

Les Parisiens qui s'attendoient alors à l'irruption des Barbares, n'abandonnèrent point la Ville, comme autrefois. Le Comte de Paris, Ode ou Eudes, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la Ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. Sigefroi, Chef des Normands, pressa le siège avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'arts.

d'arts. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche , & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avoient à leur tête non seulement le Comte Eudes , mais encore leur Evêque Goslin , qui chaque jour après avoir donné la bénédiction à son peuple , se mettoit sur la brèche , le casque en tête , un carquois sur le dos , & une hache à sa ceinture , & ayant planté la croix sur le rempart , combattoit à sa vue. Il paroît que cet Evêque avoit dans la Ville autant d'autorité pour le moins que le Comte Eudes ; puisque ce fut à lui que Sigefroy s'étoit d'abord adressé , pour entrer par sa permission dans Paris. Ce Prélat mourut de ses fatigues au milieu du siège , laissant une mémoire respectable & chère ; car s'il arma des mains que la Religion réservait seulement au ministère de l'Autel , il les arma  
pour

pour cet autel même & pour des citoyens dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, qui est toujours au-dessus des Loix. Ses confrères ne s'étoient armés que dans des Guerres Civiles & contre des Chrétiens. Peut-être, si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le Ciel ce Prélat qui combattit & mourut pour son Pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au Monde.

Les Normands tinrent la Ville assiégée une année & demie, les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siège la famine & la contagion, qui en font les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce tems l'Empereur Charles le Gros, Roi de France, parut enfin à leurs secours sur le Mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui Montmartre; mais il n'osa pas attaquer les Normands,



mands, il ne vint que pour acheter encore une trêve honteuse. Ces Barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que Charles alla dans Mayence assembler ce Parlement qui lui ôta un trône dont il étoit si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations, mais quoiqu'ennemis du Nom Chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au Christianisme. Ils étoient à peu près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui en cherchant au IV. Siècle de nouvelles Terres, loin d'imposer une Religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur : ainsi les Turcs en pillant l'Empire des Califes, se font soumis à la Religion Mahométane.

Enfin Rolon ou Raoul, le plus illustre de ces Brigands du Nord, après avoir été chassé du Danemarck,

marc, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la foiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étoient déjà établis; mais après deux victoires inutiles il retourna du côté de la France, que d'autres Normands favoient ruiner, mais qu'ils ne favoient pas asservir.

Rolon fut le seul de ces Barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes, de là il voloit tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique, comme avec fureur. La France étoit expirante sous le règne de Charles le Simple, Roi de nom, & dont la Monarchie étoit encore plus démembrée.

brée par les Ducs, par les Comtes & par les Barons ses sujets, que par les Normands. Charles n'avoit donné que de l'or aux Barbares, Charles le Simple offrit à Rolon sa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie, & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne, on disputa, mais il fallut la céder encore avec des clauses que le plus fort explique toujours à son avantage. Ainsi la Bretagne qui étoit tout à l'heure un Royaume, devint un Fief de la Neustrie, & la Neustrie qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ses usurpateurs, fut un Etat séparé, dont les Ducs rendoient un vain hommage à la couronne de France.

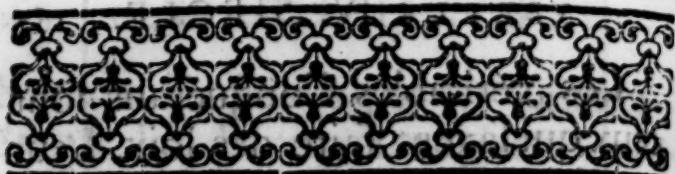
L'Archevêque de Rouen fut persuader à Rolon de se faire Chrétien. Ce Prince embrassa volontiers une Religion qui affermissoit sa puissance.

Les

Les véritables Conquérans sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable, les autres sont des torrens qui passent. Rolon paisible fut le seul Législateur de son tems dans le Continent Chrétien. On fait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez ses Danois, qui n'avoient jusques-là vécu que de rapine. Longtems après lui son nom seul prononcé, étoit un ordre aux Officiers de Justice d'accourir pour reprimer la violence, & de-là est venu cet usage de la clameur de *Haro*, si connue en Normandie. Le sang des Danois & des Francs mêlés ensemble produisit ensuite dans ce Pays ces Héros qu'on verra conquérir l'Angleterre & la Sicile.



DE



# DE L'ANGLETERRE

V E R S

## LE IV. SIECLE.

828. **L'**Angleterre après avoir été divisée en sept petits Royaumes, s'étoit presque réunie sous le Roi Egbert, lorsque ces mêmes Pirates vinrent la ravager aussi bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamise avec trois cens Voiles. Les Anglois ne se défendirent guères mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs. Un Roi nommé Ethelbert suivit le malheureux exemple de Charles le Chauve. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les Pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguier le Pays. Ils conquirent la



la moitié de l'Angleterre. Il falloit que les Anglois, nés courageux & défendus par leur situation, eussent dans leur Gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des Peuples qui ne devoient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette Ile, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la Terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, & ces tems sont trop fréquens.

Il me semble que le Lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand-homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui le gouverne en bon Roi.

Je ne sai s'il y a jamais eu sur la Terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred le Grand, qui rendit ses services à sa patrie.

872. Il succédoit à son frère Ethelred I. qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en Souverainetés, dont plusieurs étoient possédées par les Danois. De nouveaux Pirates venoient encore, presque chaque année, disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvoient rester.

Alfred n'ayant pour lui qu'une Province de l'Ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces Barbares, & abandonné de tout le monde il ne se retira point à Rome dans le Collège Anglois, comme Butred son oncle, devenu Roi d'une petite Province & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un Berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul Comte de Dévon qui défendoit encore un foible château, savoit son secret. Enfin ce Comte ayant ras-

sem.

semblé des troupes & gagné quelque avantage, Alfred couvert de haillons d'un Berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe: voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les Barbares devoient célébrer, il court au Comte de Dévon qui avoit des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe mais déterminée, il les surprend & gagne une victoire complete. La discorde divisoit alors les Danois. Alfred fut négociateur comme combattre; & ce qui est étrange, les Anglois & les Danois le reconnurent unanimement pour Roi. Il n'y avoit plus à réduire que Londres, il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses loix furent douces, mais

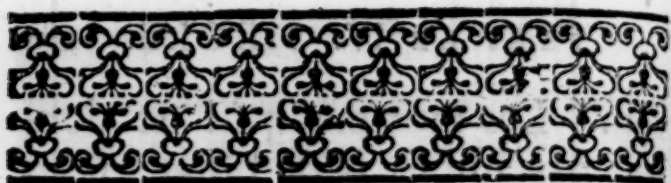
sévérement exécutées. C'est lui qui fonda les Jurés, qui partagea l'Angleterre en Shires ou Comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie, & de-là passant l'Isthme de Suez, trafiquèrent dans la Mer de Perse. Il institua des Milices, il établit divers Conseils, mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite.

Il me semble qu'il n'y a point de véritablement grand-homme, sans avoir un bon esprit. Alfred fonda l'Académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avoit presque point. Il se plaignoit qu'il n'y eût pas alors un Prêtre Anglois qui sût le Latin. Pour lui, il le savoit. Il étoit même assez bon Géomètre pour ce tems-là. Il possédoit l'Histoire. On dit même qu'il faisoit des vers en Anglo-Saxon.

xon. Les momens qu'il ne don-  
 noit pas aux soins de l'Etat, il les  
 donnoit à l'étude. Une sage œco-  
 nomie le mit en état d'être libé-  
 ral. On voit qu'il rebâtit plusieurs  
 Eglises, mais aucun Monastère. Il  
 pensoit sans-doute que dans un  
 Etat désolé, qu'il falloit repeupler,  
 il eût mal servi sa patrie, en favo-  
 risant trop ces familles immenses  
 sans père & sans enfans, qui se  
 perpétuent aux dépens de la Na-  
 tion: aussi ne fut-il pas au nombre  
 des Saints; mais l'Histoire, qui  
 d'ailleurs ne lui reproche ni défaut  
 ni foiblesse, le met au premier rang  
 des Héros utiles au Genre-humain,  
 qui sans ces hommes extraordinai-  
 res eût toujours été semblable aux  
 bêtes farouches.







# DE L'ESPAGNE

ET DES

MUSULMANS

AU VIII. ET IX. SIECLES.

**J**E vois dans l'Espagne des malheurs & des révolutions d'un autre genre, qui méritent une attention particulière. Il faut remonter en peu de mots à la source, & se souvenir que les Goths usurpateurs de ce Royaume, devenus Chrétiens & toujours barbares, furent chassés au VIII. Siècle par les Musulmans d'Afrique. Je crois que l'imbécilité du Roi Vamba qu'on enferma dans un Cloître, fut l'origine de la décadence de ce Royaume. C'est à sa foiblesse qu'on doit les fureurs de ses successeurs.

cesseurs. Vitiza, Prince plus insensé encore que Vamba, puisqu'il étoit cruel, fit desarmer ses sujets qu'il craignoit, mais par-là il se priva de leur secours.

Rodrigue dont il avoit assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des Musulmans en Espagne. Je ne sai s'il est bien vrai que Rodrigue eût violé Florinde, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du Comte Julien, & si ce fut pour venger son honneur que ce Comte appella les Maures. Peut-être l'aventure de la Cava est copiée en partie sur celle de Lucrece, & ni l'une ni l'autre ne paroît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paroît que pour appeller les Africains on n'avoit pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà sous le

Roi Vamba , le Comte Hervig, depuis Roi , avoit fait venir une armée de Maures. Opas Archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution , avoit des intérêts plus chers à soutenir que ceux de la pudeur d'une fille. Cet Evêque, fils de l'usurpateur Vitiza détrôné & assassiné par l'usurpateur Rodrigue, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le Comte Julien, gendre de Vitiza, trouvoit dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre Evêque nommé Torizo, entra dans la conspiration d'Opas & du Comte. Y a-t-il apparence que deux Evêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du Nom Chrétien, s'il ne s'étoit agi que d'une fille ?

Quoi qu'il en soit, les Mahométans étoient maîtres comme ils le sont encore , de toute cette partie de l'Afrique qui avoit appartenu  
aux

aux Romains. Ils venoient d'y fonder la Ville de Maroc près du Mont Atlas. Le Calife Valid Almanzor, maître de cette belle partie de la Terre, résidoit à Damas en Syrie. Son Viceroy Muzza, qui gouvernoit l'Afrique, fit par un de ses Lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son Général Tarif, qui gagna en 714 cette célèbre bataille où Rodrigue perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à Julien, dont ils se défioient sans-doute. L'Archevêque Opas fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les Eglises Chrétiennes, que les vainqueurs toléroient.

Pour le Roi Rodrigue, il fut si peu regretté que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalis, fils du Sultan Muzza, dont les armes avoient fait périr son ma-

ri, & réduit en servitude son Pays  
& sa Religion.

L'Espagne avoit été soumise en quatorze mois à l'Empire des Califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Pélage Teudomer, parent du dernier Roi Rodrigue, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sai comment on a pu donner le nom de Roi à ce Prince, qui en étoit en effet digne, mais dont toute la Royauté se borna à n'être point captif. Les Historiens Espagnols & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une Cour, lui donnent son fils Favilla & son gendre Alphonse pour successeurs tranquilles dans ce prétendu Royaume. Mais comment dans ce tems-là même les Mahométans, qui sous Abdérame vers l'an 734 subjuguèrent la moitié de la France, auroient-ils laissé subsister derrière

les



les Pyrenées ce Royaume des Asturies? C'étoit beaucoup pour les Chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux Mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759 que les Chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs affoiblis par les victoires de Charles Martel & par leurs divisions; mais eux-mêmes plus divisés entre eux que les Mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. Mauregat, à qui il a plu aux Historiens de donner le titre de Roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques Terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout de fournir cent belles filles tous les ans pour le ferrail d'Abdérame.

783.

On donne pour successeur à ce Mauregat un Diacre nommé Vémon, Chef de ces Montagnards réfugiés, faisant le même hommage

& payant le même nombre de filles qu'il étoit obligé de payer souvent. Est-ce-là un Royaume, & sont-ce-là des Rois?

Après la mort de cet Abdérame, les Emirs des Provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de Charlemagne, qu'un d'eux, nommé Ibna Larabi, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à son secours. S'il y avoit eu alors un véritable Royaume Chrétien en Espagne, Charles n'eût-il pas protégé ce Royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des Mahométans? Il prit cet Emir sous sa protection, & se fit rendre hommage des Terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les Musulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure Abutar rendre hommage à Louis le Débonnaire, qui gouvernoit l'Aquitaine sous son père avec le titre de Roi.

Quelque tems après, les divisions

sions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le Conseil de Louis le Débonnaire en profita, ses troupes assiégèrent deux ans Barcelonne, & Louis y entra en triomphe en 796. Voilà l'époque de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étoient plus soutenus par les Africains & par les Califes dont ils avoient secoué le joug. Les successeurs d'Abdérame ayant établi le siège de leur Royaume à Cordoue, étoient mal obéis des Gouverneurs des autres Provinces.

Alfonse de la race de Pélage commença dans ces conjonctures heureuses à rendre considérables les Chrétiens Espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des Maîtres contre lesquels il pouvoit combattre; & après quelques victoires il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du IX. Siècle.

C'est par lui qu'il faut commen-

cer de retrouver en Espagne des Rois Chrétiens. Cet Alphonse étoit artificieux & cruel. On l'appelle le Chaste , parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures & ne plus être tributaire, il falloit bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'Alphonse qui, malgré beaucoup de traverses, enhardit les Chrétiens de Navarre à se donner un Roi. Les Arragonois levèrent l'étendart sous un Comte: ainsi sur la fin de Louis le Débonnaire, ni les Maures, ni les François n'eurent plus rien dans ces Contrées stériles, mais le reste de l'Espagne obéissoit aux Rois Musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes de l'Espagne, mais étant repoussés, ils

retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, ayent été alors des barbares. La guerre qui avoit succédé à la servitude, ne les avoit pas polis. Ils étoient dans une si profonde ignorance, qu'Alfonse Roi de Léon & des Asturies, surnommé le Grand, fut obligé de donner à son fils des Précepteurs Mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les Historiens prodiguent aux Rois. Cet Alfonse qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ses quatre frères; sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. Ce Roi finit par faire révolter contre lui ses Sujets, & fut obligé de céder son petit Royaume à son fils vers l'an 910.

Cependant les Mahométans qui perdoient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendent



tendoient par-tout ailleurs. Si j'envisage leur Religion , je la vois embrassée par toutes les Indes , & par les côtes orientales de l'Afrique où ils trafiquoient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le Calife Aaron Rachild impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'Impératrice Irène. L'Empereur Nicéphore ayant ensuite refusé de payer le tribut , Aaron prend l'Ile de Chipre & vient ravager la Grèce. Almon son petit-fils , Prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les Sciences & par son savoir , s'empare par ses Lieutenans de l'Ile de Crète en 825. Les Musulmans y firent bâtir la Ville de Candie.

En 826 les mêmes Africains qui avoient subjugué l'Espagne & fait des incursions dans cette Ile fertile , encouragés par un Sicilien nommé Euphémiris , qui ayant , à l'exemple de son Empereur

Mi-

Michel, épousé une Religieuse, & poursuivi par les Loix que l'Empereur s'étoit rendu favorables, fit à peu près en Sicile ce que le Comte Julien avoit fait en Espagne.

Ni les Empereurs Grecs, ni ceux d'Occident ne purent alors chasser de Sicile les Musulmans, tant l'Orient & l'Occident étoient mal gouvernés. Ces Conquérans alloient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avoient été unis; mais leurs fautes sauvèrent Rome, comme celle des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un Pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche Eglise de Saint Pierre hors des murs, ils levèrent le siège pour aller combattre une armée de François, qui venoit secourir Rome sous un Général de l'Em-

l'Empereur Lothaire. L'armée Francoise fut battue , mais la Ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition qui devoit être une conquête , ne devint par leur mesintelligence qu'une incursion de Barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable , qui sembloit devoir détruire l'Italie & faire une Bourgade Mahométane de la Capitale du Cristianisme. Le Pape Léon IV. prenant dans ce danger une autorité que les Généraux de l'Empereur Lothaire sembloient abandonner , se montra digne en défendant Rome , d'y commander en Souverain. Il avoit employé les richesses de l'Eglise à réparer les murailles , à élever des tours , à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens , engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages , sachant

chant bien que ceux qui sont assez  
puissans pour nous secourir, le sont  
assez pour nous nuire. Il visita lui-  
même tous les postes & reçut les  
Sarazins à leur descente , non pas  
en équipage de guerrier , ainsi  
qu'en avoit usé Goslin Evêque de  
Paris dans une occasion encore  
plus pressante , mais comme un  
Pontife qui exhortoit un Peuple  
Chrétien, & comme un Roi qui veil-  
loit à la fureté de ses Sujets. Il  
étoit né Romain. Le courage des  
premiers âges de la République re-  
vivoit en lui dans un tems de lâ-  
cheté & de corruption , tel qu'un  
des beaux monumens de l'ancienne  
Rome qu'on trouve quelquefois  
dans les ruines de la nouvelle. Son  
courage & ses soins furent secon-  
dés. On reçut les Sarrazins cou-  
rageusement à leur descente , & la  
tempête ayant dissipé la moitié de  
leurs vaisseaux , une partie de ces  
conquérans échappés au naufrage  
fut mise à la chaîne. Le Pape ren-  
dit

dit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens les mêmes mains qui devoient les détruire. Les Mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gaiette, mais plutôt comme une Colonie de Coriâires indépendans, que comme des Conquérans disciplinés.

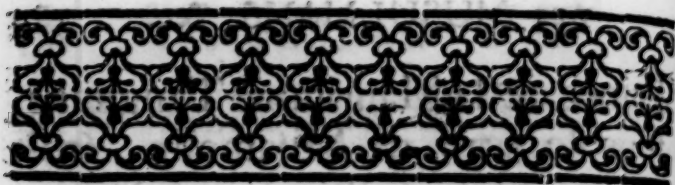
Je vois donc au IX. Siècle les Musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, & de toutes les Côtes d'Afrique jusqu'au Mont Atlas, & des trois quarts de l'Espagne. Mais ces Conquérans ne forment pas une Nation, comme les Romains étendus presqu'autant qu'eux, n'avoient fait qu'un seul Peuple.

Sous le fameux Calife Almamon vers l'an 815, un peu après la mort de Charlemagne, l'Egypte devint indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un Soudan. Le Prince



Prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de Misamolin, étoit maître absolu de l'Empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéissoient à un autre Soudan. Les Abdérames qui avoient fondé le Royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres Mahométans de fonder celui de Toléde. Toutes ces nouvelles Dynasties révéroient dans le Calife le successeur de leur Prophète. Ainsi que les Chrétiens alloient en foule en pèlerinage à Rome, les Mahométans de toutes les parties du Monde alloient à la Mecque, gouvernée par un Shérif que nommoit le Calife; & c'étoit principalement par ce pèlerinage que le Calife maître de la Mecque étoit vénérable à tous les Princes de sa croyance. Mais ces Princes distinguant la Religion de leurs intérêts, dépouilloient le Calife en lui rendant hommage.

DE



DE L'EMPIRE  
DE  
CONSTANTINOPLE,  
AU VIII. & IX. SIECLES.

**T**Andis que l'Empire de Charlemagne se démembroit, que les inondations des Sarrazins & des Normands désoloient l'Occident, l'Empire de Constantinople subsistoit comme un grand arbre, vigoureux encore. Mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête, cet Empire n'avoit plus rien en Afrique, la Syrie & une partie de l'Asie Mineure lui étoient enlevées. Il défendoit contre les Musulmans ses frontières vers l'orient de la Mer Noire, & tantôt vaincu,  
tan-

tantôt vainqueur , il auroit pu au moins se fortifier contre eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la Mer Noire, d'autres ennemis le ravageoient. Une Nation de Scythes, nommée les Abares ou Avars, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient son nom, désoloient tous ces beaux climats de la Romanie, où Adrien & Trajan avoient construit de si belles Villes, & ces grands-chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche se jettoient tantôt sur l'Empire d'Orient, tantôt sur celui de Charlemagne. Ainsi des frontières de la Perse à celles de la France, la Terre étoit en proie à des incursions presque continuelles.

Si les frontières de l'Empire Grec étoient toujours resserrées & toujours

jours désolées , la Capitale étoit le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formoit le caractère qui régnoit à la Cour. En effet quel spectacle nous représente Constantinople ? Maurice & ses cinq enfans massacrés : Phocas assassiné pour prix de ses meurtres & de ses incestes : Constantin empoisonné par l'Impératrice Martine , à qui on arrache la langue tandis qu'on coupe le nez à Héracléonas son fils : Constant assommé dans un bain par ses domestiques : Constantin Pogonate qui fait crever les yeux à ses deux frères : Justinien II. son fils prêt à faire à Constantinople ce que Théodose fit à Thessalonique, surpris, mutilé & enchaîné par Léonce au moment qu'il alloit faire égorger les principaux Citoyens : Léonce bientôt traité lui-même comme il avoit traité Justinien II. ce Justinien rétabli , faisant couler  
sous

sous ses yeux dans la Place publique le sang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau : Philippe Bardanés détrôné & condamné à perdre les yeux : Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme morts à-la-vérité dans leur lit, mais après un règne sanguinaire, aussi malheureux pour le Prince que pour les Sujets. L'Impératrice Irène, la première femme qui monta sur le trône des Césars, & la première qui fit périr son fils pour régner : Nicéphore son successeur, détesté de ses Sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crane sert de coupe à son vainqueur. Enfin Michel Curopalate contemporain de Charlemagne, confiné dans un Cloître, & mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'Empire est gouverné pendant 200 ans. Quelle histoire de brigands obscurs



puris en Place publique pour leurs crimes, est plus horrible & plus dégoûtante ? Cependant il faut voir au IX. Siècle Léon l'Arménien, brave guerrier, mais ennemi des Images, assassiné à la Messe dans le tems qu'il chantoit une Antienne: ses assassins s'aplaudissant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prison un Officier, nommé Michel le Bêgue, condamné à la mort par le Sénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la Pourpre Impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une Religieuse, se fit prier par le Sénat de l'épouser, sans qu'aucun Evêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presque en même tems on voit Euphemius en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage; & quelque tems après, on avoit condamné à Constantinople le mariage très-légitime de l'Empereur Léon.

Les

Les affaires de l'Eglise sont si mêlées avec celles de l'Etat, que je peux rarement les séparer, comme je voudrois.

Cette ancienne querelle des Images troubloit toujours l'Empire. La Cour étoit tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyoit panacher l'esprit du plus grand nombre. Michel le Bègue commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur Théophile, qui régna environ douze ans depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte. On a écrit qu'il ne croyoit point la Résurrection, qu'il nioit l'existence des Démons, & qu'il n'admettoit pas Jésus-Christ pour Dieu. Il se peut faire qu'un Empereur pensât ainsi ; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les Princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrivent la religion & les mœurs des hommes

qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce Théophile fils de Michel le Bègue fut presque le seul Empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siècles. Sous lui les adorateurs des Images furent plus persécutés que jamais. On connoît aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étoient divisés.

Il est remarquable, que deux femmes ayent rétabli les Images. L'une est l'Impératrice Irène veuve de Léon IV. & l'autre l'Impératrice Théodora veuve de Théophile.

Théodora, maîtresse de l'Empire d'Orient sous le jeune Michel son fils, persécuta à son tour les ennemis des Images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avoit encore dans l'Asie Mineure un grand nombre de Manichéens qui vivoient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guères que dans les sectes naissantes, étoit passée. Ils étoient

riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des Edits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de 40000 846 chez les Musulmans, & ces Manichéens auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Asie Mineure jusqu'aux portes de la Ville Impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste proprement dite, est une maladie particulière aux Peuples de l'Afrique, comme la petite-vérole. C'est de ces Pays qu'elle vient toujours par des Vaisseaux marchands. Elle inonderoit l'Europe sans les sages précautions qu'on prend dans nos Ports, &

probablement l'inattention du Gouvernement laissa entrer la contagion dans la Ville Impériale.

Cette même inattention exposa l'Empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquèrent vers le Port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la Mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie & dans l'Asie Mineure. Enfin Michel le Jeune, après un règne cruel & infortuné, fut assassiné par Basile, qu'il avoit tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'Empire.

L'administration de Basile ne fut guères plus heureuse. C'est sous son règne qu'est l'époque du grand Schisme, qui divisa l'Eglise Grecque de la Latine.

Les malheurs de l'Empire ne furent pas beaucoup réparés sous Léon, qu'on appella le Philosophe; non qu'il fût un Antonin, un  
Marc-



Marc-Aurele, un Julien, un Aaron Rachild, un Alfred, mais parce qu'il étoit favant. Il passe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui si longtems après ont pris Constantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins & qui mêlés à eux, furent leur soutien & les destructeurs de l'Empire Grec, avoient-ils déjà envoyé des Colonies dans ces contrées voisines du Danube? On n'a guères d'histoires véritables de ces émigrations des Barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu longtems. A peine un Pays étoit un peu cultivé, qu'il étoit envahi par une Nation affamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois n'étoient-ils pas descendus en Italie, n'avoient-ils pas été jusques dans l'Asie Mineure? Vingt Peuples de la Grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles Terres?

Malgré tant de désastres, Constantinople fut encore longtems la Ville Chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les Arts. Sa situation seule par laquelle elle domine sur deux Mers, la rendoit nécessairement commerçante. La peste de 842, toute destructive qu'elle avoit été, ne fut qu'un fléau passager. Les Villes de commerce & où la Cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les Arts mécaniques & les beaux Arts même ne périssent point dans une vaste Capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du Palais, les crimes de tant d'Empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guères sur des hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point.

Les richesses n'étoient point épuisées : on dit qu'en 857 Théodora

dora mère de Michel , en se démettant malgré elle de la Régence, & traitée à peu près par son fils comme Marie de Médicis le fut de nos jours par Louis XIII. fit voir à l'Empereur , qu'il y avoit dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'Or & trois cens mille livres d'Argent.

Un Gouvernement sage pouvoit donc encore maintenir l'Empire dans sa puissance. Il étoit resserré, mais non démembré , changeant d'Empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtoit de la pourpre. Enfin plus riche , plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus, & l'Empire d'Allemagne subsiste encore.





# DE L'ITALIE,

D E S

## P A P E S,

ET DES AUTRES AFFAI-  
RES DE L'EGLISE AU  
VIII & IX. SIECLES.

**O**N a vu avec quelle prudence les Papes se conduisirent sous Pepin & sous Charlemagne, comme ils assoupirent habilement les querelles de Religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens de la grandeur Pontificale.

Leur pouvoir étoit déjà trop grand, puisque Gregoire IV. rebâtit le Port d'Ostie & que Léon IV. fortifia Rome à ses dépens. Mais tous les Papes ne pouvoient être de grands-hommes, & toutes les con-  
jonc-

jonctures ne pouvoient leur être favorables. Chaque vacance de siége caufoit presque autant de troubles que l'élection d'un Roi en Pologne. Le Pape élu avoit à ménager à la fois le Sénat Romain, le Peuple & l'Empereur. La Noblesse Romaine avoit grande part au Gouvernement, elle éliſoit alors deux Consuls tous les ans. Elle créoit un Préfet, qui étoit une espèce de Tribun du Peuple. Il y avoit un Tribunal de douze Sénateurs, & c'étoit ces Sénateurs qui nommoient les principaux Officiers du Duché de Rome. Ce Gouvernement municipal avoit tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les Papes avoient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étoient pas Souverains de Rome, ils ne perdoient aucune occasion d'agir en Souverains de l'Eglise d'Occident.

Nicolas I. écrivoit ainsi à Hinc-



mar , Archevêque de Rheims en 863 : „ Nous avons appris par le „ rapport de plusieurs personnes „ fidèles, que vous avez déposé „ notre cher frère Rothade ab- „ sent ; c'est pourquoi nous vous „ mandons de venir incessamment „ à Rome avec ses accusateurs & le „ Prêtre qui a été le sujet de sa „ déposition. Si dans un mois a- „ près la réception de cette Let- „ tre vous ne rétablissez pas Ro- „ thade, je vous défends de célé- „ brer la Messe, &c.”

On résistoit toujours à ces en- treprises des Papes, mais pour peu que de tant d'Evêques un seul vînt à fléchir, sa soumission étoit regardée à Rome comme un devoir : il fal- loit donc nécessairement que l'E- glise de Rome, supérieure d'ailleurs aux autres, fût presque leur Sou- veraine à force de vouloir l'être.

Gontier Archevêque de Colo- gne, déposé par le même Nicolas I. pour avoir été d'un avis contraire

au Pape dans un Concile tenu à Metz en 864, écrivit à toutes les Eglises, „Quoique le Seigneur Nicolas qu'on nomme Pape, & qui se compte Pape & Empereur, nous ait excommuniés, nous avons résisté à sa folie". Ensuite dans son écrit s'adressant au Pape même, „Nous ne recevons point, dit-il, votre maudite sentence, nous la méprisons, nous vous rejettons vous-même de notre Communion, nous contentant de celle des Evêques nos frères que vous méprisez", &c.

Un frère de l'Archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome, & la mit sur le tombeau de Saint Pierre, l'épée à la main. Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même Archevêque changea aussi. Il vint au Mont Cassin se jeter aux genoux du Pape Adrien successeur de Nicolas. „Je déclare, dit-il, devant Dieu

„ & devant les Saints , à vous  
„ Monseigneur Adrien , Souverain  
„ Pontife , aux Evêques qui vous  
„ sont soumis , & à toute l'Assen-  
„ blée , que je supporte humble-  
„ ment la sentence de déposition  
„ donnée canoniquement contre  
„ moi par le Pape Nicolas” , &c.  
On sent combien un exemple de  
cette espèce affermissoit les pré-  
tentions de l'Eglise Romaine , & les  
conjonctures rendoient ces exem-  
ples fréquens.

Le même Nicolas I. excommu-  
nia la femme de Lothaire Roi de  
Lorraine , fils de l'Empereur Lo-  
thaire. Il n'étoit pas bien décidé  
si elle étoit épouse légitime ; mais  
il étoit moins décidé encore , si le  
Métropolitain de Rome devoit se  
mêler du lit d'un Souverain ; ce  
n'étoit pas-là que se bornoient leurs  
376. prétentions. Le Pape Jean VIII.  
dans une sentence qu'il prononça  
contre Formose Evêque de Porto,  
qui fut depuis Pape , dit positive-  
ment

ment qu'il a élu & ordonné Empereur son cher fils Charles le Chauve.

Je passe beaucoup d'entreprises de cette nature, qui rempliroient des volumes. Il suffit de voir quel étoit l'esprit de Rome.

La plus grande affaire que l'Eglise eut alors, & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La Chaire Patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le Trône, l'objet de l'ambition, étoit sujette aux mêmes révolutions. L'Empereur mécontent du Patriarche Ignace, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place Photius Eunuque du Palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il étoit Grand-Ecuyer & Ministre d'Etat. Les Evêques pour l'ordonner Patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le pre-

premier jour on le fit Moine, parce que les Moines étoient alors regardés comme faisant partie de la Hiérarchie. Le second jour il fut Lecteur, le troisième Soudiacre, puis Diacre, Prêtre, & enfin Patriarche le jour de Noël en 858.

Le Pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochoit surtout d'avoir passé de l'Etat Laïc à celui d'Evêque avec tant de rapidité; mais Photius répondoit avec raison, que Saint Ambroise, Gouverneur de Milan & à peine Chrétien, avoit joint la dignité d'Evêque à celle de Gouverneur plus rapidement encore. Photius excommunia donc le Pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de Patriarche Oecuménique, & accusa hautement d'hérésie les Evêques d'Occident de la communion du Pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisoit, rouloit sur la procession du Père & du Fils. Les autres sujets d'anathême

me



me étoient que les Latins se ser-  
voient de pain non levé pour l'Eu-  
charistie, mangeoient des œufs en  
Carême, & que leurs Prêtres se fai-  
soient raser la barbe. Etranges rai-  
sons pour brouiller l'Occident avec  
l'Orient.

L'Empereur Basile, assassin de Mi-  
chel son bienfaicteur & des pro-  
tecteurs de Photius, déposa ce Pa-  
triarche dans le tems qu'il jouis-  
soit de sa victoire. Rome profita  
de cette conjoncture pour faire as-  
sembler à Constantinople le huitième  
Concile Oecuménique, composé  
de trois cens Evêques. Il est à re-  
marquer que les Légats qui prési-  
doient ne savoient pas un mot de  
Grec, & que parmi les autres Evê-  
ques très peu savoient le Latin.  
Photius y fut universellement con-  
damné comme intrus, & soumis à  
la pénitence publique. On signa  
pour les cinq Patriarches avant de  
signer pour le Pape. Mais en tout  
cela les questions qui partageoient  
l'O-

l'Orient & l'Occident , ne furent point agitées , on ne vouloit que déposer Photius.

879. Quelques tems après , le vrai Patriarche, Ignace, étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'Empereur Basile. Le Pape Jean VIII. le reçut à sa communion, le reconnut , lui écrivit , & malgré ce huitième Concile Oecuménique , qui avoit anathématisé ce Patriarche, le Pape envoya ses Légats à un autre Concile à Constantinople , dans lequel Photius fut reconnu innocent par quatre cens Evêques, dont trois cens l'avoient auparavant condamné. Les Légats de ce même siège de Rome, qui l'avoient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitième Concile Oecuménique. On a beaucoup blâmé cette condescendance du Pape Jean VIII. mais on n'a pas assez songé que ce Pontife avoit alors besoin de l'Empereur Basile. Un Roi de Bulgarie, nommé Bogoris, ga-

gagné par l'habileté de sa femme qui étoit Chrétienne, s'étoit converti à l'exemple de Clovis & du Roi Egbert. Il s'agissoit de savoir de quel Patriarchat cette nouvelle Province Chrétienne dépendroit. Constantinople & Rome se la disputoient. La décision dépendoit de l'Empereur Basile. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'Evêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce Concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des *Cardinaux*. On nommoit ainsi des Prêtres & des Diacres qui servoient de Conseils aux Métropolitains. Il y en avoit à Rome comme dans d'autres Eglises. Ils étoient déjà distingués, mais ils signoient après les Evêques & les Abbés.

Le Pape donna par ses Lettres & par ses Légats le titre de *Votre Sainteté* au Patriarche Photius. Les autres Patriarches sont aussi appelés

lés *Papes* dans ce Concile. C'est un nom Grec, commun à tous les Prêtres, & qui peu à peu est devenu le terme distinctif du Métropolitain de Rome.

On eut encore l'adresse de ne point parler dans ce Concile des points qui divisoient les Eglises d'Orient & d'Occident. Le Pape écrivit au Patriarche, qu'il étoit convenable de suspendre la grande querelle sur le *qui ex Patre Filioque procedit*; & que l'usage immémorial étant à Rome de chanter dans le Symbole *qui ex Patre procedit*, il falloit s'en tenir à cet usage, sans blâmer ceux qui ajoutaient *ex Filio*.

Il paroît que Jean VIII. se conduisoit avec prudence; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'Empire Grec, & ayant alors adopté le huitième Concile Oecuménique de 869, & rejeté l'autre, qui absolvait Photius, la paix établie par Jean VIII. fut alors rompue. Photius  
écla-

éclata contre l'Eglise Romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *Filioque procedit*, des œufs en Carême, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division étoit la Primatie. Photius & ses successeurs vouloient être les premiers Evêques du Christianisme, & ne pouvoient souffrir que l'Evêque de Rome, d'une Ville qu'ils regardoient alors comme barbare, séparée de l'Empire par sa rebellion, & en proie à qui voudroit s'en emparer, disputât la préséance à l'Evêque de la Ville Impériale. Le tems a décidé la supériorité de Rome & l'humiliation de Constantinople.

Photius qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de Cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le Dogme ne troubla point encore



core l'Eglise d'Occident ; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814 par un nommé Jean Godescalc sur la Prédestination & sur la Grace ; & je ne ferai nulle mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844 , à l'occasion d'une Sainte Bénigne qui donnoit, disoit-on , des convulsions à ceux qui prioient sur son tombeau ; je ne parlerois pas , dis-je , de cette superstition populaire , si elle ne s'étoit renouvelée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparoître de tems en tems sur la scène du Monde : mais aussi le bon-sens est le même dans tous les tems , & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes de Saint Médard de Paris , que ce que dit en 844 un Evêque de Lyon sur ceux de Dijon. „ Voilà un étrange Saint , „ qui estropie ceux qui ont re-  
„ cours

„ cours à lui : il me semble que les  
 „ miracles devoient être faits pour  
 „ guérir les maladies, & non pour  
 „ en donner”.

Ces minuties ne troubloient point la paix en Occident, & les querelles Théologiques n'étoient point ce à quoi Rome s'attachoit ; on travailloit à augmenter la puissance temporelle. Elles firent plus de bruit en Orient, parce que les Ecclésiastiques y étoient sans puissance temporelle. Il y a encore une autre cause de la paix en Occident, c'est la grande ignorance des Ecclésiastiques.



ETAT



# ETAT DE L'EMPIRE

DE

## L'OCCIDENT,

DE L'ITALIE, ET DE LA PA-  
PAUTE' SUR LA FIN DU IX.  
SIECLE, ET DANS LE COURS  
DU X. DANS LA MOITIE' DU  
XI. JUSQU'A' HENRI III.

**A**près la déposition de Char-  
les le Gros, l'Empire d'Oc-  
cident ne subsista plus que de nom.  
Arnould, Arnolfe ou Arnold, bâ-  
tard de Carloman & d'une fille  
nommée Carantine, se rendit maî-  
tre de l'Allemagne ; mais l'Italie  
étoit partagée entre deux Seigneurs,  
tous deux du sang de Charlema-  
gne par les femmes ; l'un étoit un  
Duc

Duc de Spolète , nommé Gui ,  
 l'autre Bérenger Duc de Frioul.  
 Tous deux investis de ces Duchés  
 par Charles le Chauve, tous préten-  
 dans à l'Empire aussi bien qu'au  
 Royaume de France. Arnould en  
 qualité d'Empereur, regardoit aussi  
 la France comme lui appartenant  
 de droit, tandis que la France dé-  
 tachée de l'Empire, étoit partagée  
 entre Charles le Simple qui la per-  
 doit , & le Roi Eudes grand-on-  
 cle de Hugues Capet , qui l'usur-  
 poit.

Un Bozon, Roi d'Arles, dispu-  
 toit encore l'Empire. Le Pape For-  
 mose, Evêque peu accredité de la  
 malheureuse Rome , ne pouvoit  
 que donner l'Onction Sacrée au  
 plus fort. Il couronna en 892 ce  
 Gui de Spolète. L'année d'après il  
 couronna Bérenger vainqueur , &  
 deux autres années après il fut  
 forcé de couronner cet Arnoud qui  
 vint assiéger Rome & la prit d'as-  
 saut. Le serment équivoque, que

reçut Arnoud des Romains, prouve que déjà les Papes prétendoient à la souveraineté de Rome. Tel étoit ce serment : „ Je jure par les „ Saints Mystères que sauf mon „ honneur, ma loi & ma fidélité à „ Monseigneur Formose Pape, je serai fidèle à l'Empereur Arnoud”.

Les Papes étoient alors en quelque sorte semblables aux Califes de Bagdat , qui révéérés dans tous les Etats Musulmans comme les Chefs de la Religion , n'avoient plus guères d'autre droit que celui de donner les investitures des Royaumes à ceux qui les demandoient les armes à la main ; mais il y avoit entre ces Califes & ces Papes cette différence , que les Califes étoient tombés , & que les Papes s'étoient élevés.

Il n'y avoit réellement plus d'Empire , ni de droit ni de fait. Les Romains qui s'étoient donnés à Charlemagne par acclamation, ne vouloient plus reconnoître des bâtards,

des



des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le Peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservoit encore comme aujourd'hui cette fierté secrète que donne la grandeur passée. Il trouvoit insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des Césars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'Empire de Titus & de Trajan.

On frémissoit à Rome d'indignation, & on rioit en même tems de pitié, lorsqu'on apprenoit qu'après la mort d'Arnoud, son fils Hiludovic, que nous appellons Louis, avoit été créé Empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans dans un Village barbare, nommé Fourkem, par quelques Seigneurs & Evêques Germains. C'étoit en effet un étrange Empire Romain que ce Gouverne-

ment qui n'avoit alors ni les Pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une Maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'Empereur.

Du tems de ce Louis, dernier Empereur du sang de Charlemagne par bâtardise, mort en 912, l'Empire Romain resserré en Allemagne, fut ce qu'étoit la France, une Contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un Prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les Gouvernemens: c'en est une frappante que de voir ces Saxons sauvages traités par Charlemagne comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de 112 ans cette même dignité, qui n'étoit plus dans la maison de leur vainqueur. Othon Duc de Saxe, après la mort de Louis,  
mèt

met par son crédit la couronne d'Allemagne sur la tête de Conrad Duc de Franconie; & après la mort de Conrad, le fils du Duc Othon de Saxe, Henri l'Oiseleur est élu. Tous ceux qui s'étoient fait Princes héréditaires en Germanie, joints aux Evêques, faisoient ces élections.

Dans la décadence de la famille de Charlemagne, la plupart des Gouverneurs des Provinces s'étoient rendus absolus. Mais ce qui d'abord étoit usurpation, devint bientôt un droit héréditaire.

Les Evêques de plusieurs grands sièges, déjà puissans par leur dignité, n'avoient plus qu'un pas à faire pour être Princes, & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des Evêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Wurtsbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les Archevêques de Rheims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon,

s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des Ecclesiastiques ne dura pas en France, mais en Allemagne elle est affermie pour longtems. Enfin les Moines eux-mêmes devinrent Princes, les Abbés de Fulde, de Saint Gal, de Kempten, de Corbie, &c. Ils étoient de petits Rois dans les Pays où 80 ans auparavant ils défrichoient avec leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avoient données. Tous ces Seigneurs, Ducs, Comtes, Marquis, Evêques, Abbés, rendoient hommage au Souverain. On a longtems cherché l'origine de ce Gouvernement Féodal. Il est à croire qu'elle n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les Nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus foible. On fait qu'ensuite les Empereurs Romains donnèrent des Terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies

d'A-

d'Alexandre Sévère & de Probus. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des Duchés relevant en fief de leur Royaume. Spolète & Bénévent furent sous les Rois Lombards des Duchés héréditaires.

Avant Charlemagne, Tassillon possédoit le Duché de Bavière à condition d'un hommage, & ce Duché eût appartenu à ses descendants, si Charlemagne ayant vaincu ce Prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Point de Villes libres alors en Allemagne, ainsi point de commerce, point de grandes richesses. Les Villes n'avoient pas même de murailles. Cet Etat qui pouvoit être si puissant, étoit devenu si foible par le nombre & la division de ses Maîtres, que l'Empereur Conrad fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par Charlemagne, & si humiliés par les



les Empereurs de la Maison d'Autriche. Mais alors ils sembloient être ce qu'ils avoient été sous Attila. Ils ravageoient l'Allemagne, les Frontières de la France. Ils descendoient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenoient ensuite avec les dépouilles de tant de Nations.

C'est au règne d'Henri l'Oiseleur que se débrouilla un peu le cahos de l'Allemagne. Ses limites étoient alors le Fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse, & vers le Septentrion la Poméranie & le Holstein étoient ses barrières.

Il faut que Henri l'Oiseleur fût un des Rois des plus dignes de régner. Sous lui les Seigneurs de l'Allemagne si divisés sont réunis. Le  
 920. premier fruit de cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'on payoit aux Hongrois, & une grande

de victoire remportée sur cette Nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des Villes d'Allemagne. Il institua des Milices. On lui attribua même l'invention de quelques Jeux militaires, qui donnoient quelques idées des Tournois. Enfin l'Allemagne respiroit, mais il ne paroît pas qu'elle prétendît être l'Empire Romain. L'Archevêque de Mayence avoit sacré Henri l'Oiseleur. Aucun Légat du Pape, aucun Envoyé des Romains n'y avoit assisté. L'Allemagne sembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainsi sous Othon le Grand, que les Princes Allemands, les Evêques & les Abbés élurent unanimement après la mort d'Henri son père. L'héritier reconnu d'un Prince puissant, qui a fondé ou rétabli un Etat, est toujours plus puissant que son père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte,

936.

Il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi Alexandre avoit été plus loin que Philippe son père, Charlemagne plus loin que Pepin, & Othon le Grand passa beaucoup Henri l'Oiseleur.

Les Italiens toujours factieux & foibles, ne pouvoient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incursions infestoient encore leur Pays.





# DE LA PAPAUTÉ

A U

## DIXIÈME SIECLE

AVANT QU'OTHON LE GRAND  
SE RENDIT MAITRE DE ROME.

**L**E Pape Formose, fils du Prêtre Léon, étant Evêque de Porto, avoit été à la tête d'une faction contre Jean VIII. & deux fois excommunié par ce Pape; mais ces excommunications qui furent bientôt après si terribles aux Têtes couronnées, le furent si peu pour Formose qu'il se fit élire Pape en 890.

Etienne VI. aussi fils de Prêtre, successeur de Formose, homme qui joignoit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toute

sa vie hai Formose , fit déterrer son corps qui étoit embaumé , & l'ayant revêtu des habits pontificaux , le fit comparoître dans un Concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un Avocat , on lui fit son procès en forme , le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'Evêché , & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime , on lui trancha la tête par la main du bourreau , on lui coupa trois doigts , & on le jetta dans le Tybre.

Le Pape Etienne VI. se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle , que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens , les chargèrent de fers , & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet Etienne fit repêcher le corps de Formose , & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Cette querelle échauffoit les esprits.



prits. Sergius III. qui remplissoit Rome de ses brigues pour se faire Pape , fut exilé par son rival Jean IX. ami de Formose ; mais reconnu Pape après la mort de Jean IX. il fit jetter une seconde fois Formose dans le Tibre. Dans ces troubles Théodora mère de Marozie qu'elle maria depuis au Marquis de Toscane , & d'une autre Théodora , toutes trois célèbres par leurs galanteries , avoit à Rome la principale autorité. Sergius n'avoit été élu que par les intrigues de Théodora la mère. Il eut étant Pape un fils de Marozie , qu'il éleva publiquement dans son Palais. Il ne paroît pas qu'il fût haï des Romains , qui naturellement voluptueux suivoient ses exemples plus qu'ils ne les blâmoient.

Après sa mort les deux sœurs Marozie & Théodora procurèrent la Chaire de Rome à un de leurs favoris , nommé Landon ; mais ce Landon étant mort , la jeune Théodora

dora fit élire Pape son Amant Jean X. Evêque de Bologne , puis de Ravenne , & enfin de Rome. On ne lui reprocha point comme à Formose , d'avoir changé d'Evêché. Ces Papes condamnés par la postérité comme Evêques peu religieux , n'étoient point d'indignes Princes. Il s'en faut beaucoup. Ce Jean X. que l'amour fit Pape , étoit un homme de génie & de courage ; il fit ce que tous les Papes ses prédécesseurs n'avoient pu faire ; il chassa les Sarrafins de cette partie de l'Italie nommée le *Garillan*.

Pour réussir dans cette expédition , il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'Empereur de Constantinople , quoique cet Empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrafins. Il fit armer le Comte de Capoue. Il obtint des milices de Toscane , & marcha lui-même à la tête de cette armée , menant avec lui un jeune fils de Marozie & du Marquis

Adel-

Adelbert : ayant chassé les Mahométans du voisinage de Rome , il vouloit aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie étoit envahie presque à la fois par les Bérangers , par un Roi de Bourgogne , par un Roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années Guido , frère utérin de Hugo Roi d'Arles , Tiran de l'Italie , ayant épousé Marozie toute puissante à Rome , cette même Marozie conspira contre le Pape si longtems Amant de sa sœur. Il fut surpris , mis aux fers , & étouffé entre deux matelats.

Marozie , maîtresse de Rome , fit élire Pape un nommé Léon , qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite ayant donné le Siège de Rome à un homme obscur , qui ne vécut que deux ans , elle mit enfin sur la Chaire Pontificale Jean XI. son propre  
fils,

filz, qu'elle avoit eu de son adultère avec Sergius III.

Jean XI. n'avoit que 24 ans quand sa mère le fit Pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'Evêque, & qu'il ne feroit que le Chapelain de sa mère.

On prétend que Marozie empoisonna alors son mari Guido, Marquis de Toscane. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari Hugo Roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui Impératrice; mais un fils du premier lit de Marozie se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa Hugues de Rome, renferma Marozie & le Pape son fils dans le Château Saint Ange. On prétend que Jean XI. y mourut empoisonné.

Un Etienne VIII. Allemand de naissance, élu en 939, fut par cet-

te

te naissance seule si odieux aux Romains, que dans une sédition le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paroître en public.

Quelque tems après un petit-fils de Marozie, nommé Octavien, fut élu Pape à l'âge de 18 ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de Jean XII. en mémoire de Jean XI. son oncle. C'est le premier Pape qui ait changé son nom à son avènement au Pontificat. Il n'étoit point dans les Ordres quand sa famille le fit Pontife. C'étoit un jeune-homme qui vivoit en Prince, aimant les armes & les plaisirs. On s'étonne que sous tant de Papes si scandaleux & si peu puissans, l'Eglise Romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions; mais alors presque toutes les autres Eglises étoient ainsi gouvernées. Le Clergé d'Italie pouvoit mépriser les Papes, mais il respectoit la Papauté, d'autant plus qu'ils y as-

pi-



piroient ; enfin dans l'opinion des hommes la place étoit sacrée, quand la personne étoit exécration.

Pendant que Rome & l'Eglise étoient ainsi déchirées, Béranger qu'on appelle *le Jeune*, disputoit l'Italie à Hugues d'Arles. Les Italiens, comme le dit Luitprand contemporain, vouloient toujours avoir deux Maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fausse & malheureuse politique, qui les faisoit changer de tirans & de malheurs. Tel étoit l'Etat déplorable de ce beau Pays, lorsqu'Othon le Grand y fut appelé par les plaintes de presque toutes les Villes, & même par ce jeune Pape Jean XII. réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvoit souffrir.



SUI-



S U I T E

D E

L'EMPIRE D'OTHON

E T D E

L'ETAT DE L'ITALIE.

**O**Thon entra en Italie, & il s'y conduisit comme Charlemagne. Il vainquit Bérenger, qui en affectoit la Souveraineté. Il se fit sacer & couronner Empereur des Romains par les mains du Pape, prit le nom de César & d'Auguste, & obligea le Pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau dans lequel on dit que repose le corps de St. Pierre. On dressa un instrument authentique de cet Acte. Le Clergé & la Noblesse Romaine se soumettent à ne jamais être de Pape qu'en présence des Commissaires de l'Empere.

pereur. Dans cet Acte Othon confirme les donations de Pepin , de Charlemagne , de Louis le Débonnaire , „ sauf en tout notre puissance „ ce, dit-il, & celle de notre fils & de „ nos descendans”. Cet Instrument écrit en lettres d'or , souscrit par sept Evêques d'Allemagne , cinq Comtes , deux Abbés & plusieurs Prélats Italiens , est gardé encore au Château Saint Ange ; la date est du 13 Février 961.

On dit, & Mézeray le dit après d'autres , que Lothaire Roi de France & Hugues Capet depuis Roi, assistèrent à ce couronnement. Les Rois de France étoient en effet alors si foibles , qu'ils pouvoient servir d'ornement au Sacre d'un Empereur ; mais le nom de Lothaire & de Hugues Capet ne se trouve pas dans les signatures de cet Acte.

Le Pape s'étant ainsi donné un Maître, quand il ne vouloit qu'un Protecteur , lui fut bientôt infidèle.

1e. Il se ligua contre l'Empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de Bérenger à Rome, tandis qu'Othon étoit à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les solliciter à rentrer en Allemagne, mais il n'étoit pas assez puissant pour soutenir cette action hardie, mais l'Empereur l'étoit assez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant assuré de la Ville, il tint un Concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au Pape. Au lieu de le juger militairement, on assemble les Seigneurs Allemands & Romains, 40 Evêques, 17 Cardinaux dans l'Eglise de Saint Pierre, & là en présence de tout le peuple on accusa le Saint Père d'avoir joui de plusieurs femmes, & sur-tout d'une nommée Etiennette, qui étoit morte en couche. Les autres chefs  
d'ac-

d'accusation étoient , d'avoir fait Evêque de Tody un enfant de dix ans, d'avoir vendu les Ordinations & les Bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain , d'avoir châtré un Cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir ; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le Diable : deux choses qui semblent se contredire. On mêloit donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables ; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le Concile étoit assemblé. L'Empereur craignoit sans-doute de réveiller cette révolte & cette conspiration dans laquelle les accusateurs même du Pape avoient trempé. Ce jeune Pontife qui avoit alors vingt-sept ans , parut déposé pour ses incestes & ses scandales, & le fut en effet pour avoir voulu , ainsi que tous les Romains, détruire la puissance Allemande dans Rome.

Orthon



Othon ne put se rendre maître de sa personne, ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avoit-il fait élire le Pape Léon VIII. qui, si l'on en croit le discours d'Arnoud Evêque d'Orléans, n'étoit ni Ecclésiastique, ni même Chrétien. A peine en avoit-il reçu l'hommage, & avoit-il quitté Rome, dont probablement il ne devoit pas s'écarter, que Jean XII. eut le courage de faire soulever les Romains, & opposant alors Concile à Concile, on déposa Léon VIII. On ordonna que jamais l'inférieur ne pourroit ôter le rang à son supérieur.

Le Pape par cette décision n'entendoit pas seulement, que jamais les Evêques & les Cardinaux ne pourroient déposer le Pape, mais on désignoit aussi l'Empereur, que les Evêques de Rome regardoient toujours comme un séculier, qui devoit à l'Eglise l'hommage & les sermens qu'il exigeoit d'elle. Le Cardinal

nom-

nommé Jean, qui avoit écrit & lu les accusations contre le Pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avoit servi de Greffier au Concile de déposition.

Au reste dans tous ces Conciles où présidoient la faction & la vengeance, on citoit toujours l'Evangile & les Pères, on imploroit les lumières du Saint Esprit, on parloit en son nom, on faisoit même des réglemens utiles; & qui liroit ces Actes sans connoître l'Histoire, croiroit lire les Actes des Saints.

964. Tout cela se faisoit presque sous les yeux de l'Empereur; & qui fait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune Pontife, le soulèvement des Romains en sa faveur, la haine des autres Villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution? Mais le Pape Jean XII. fut assassiné trois mois après, entre les bras d'une fem-

femme mariée par les mains du mari qui vengeoit sa honte.

Il avoit tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siège, & ne se rendirent qu'à l'extrémité. Othon deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le Pape Léon créé par lui, le Sénat, les principaux du Peuple, le Clergé de Rome solennellement assemblés dans Saint Jean de Latran, confirmèrent à l'Empereur le droit de se choisir un Successeur au Royaume d'Italie, d'établir le Pape & de donner l'investiture aux Evêques. Après tant de Traités & de sermens formés par la crainte, il falloit des Empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'Empereur Othon étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau Pa-

pe, créature de l'Empereur. Le Préfet de Rome, les Tribuns, le Sénat, voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du Sénat, & le Préfet de Rome qui avoit voulu être un Brutus, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jetté dans un cachot, où il mourut de faim.

Tel fut à peu près l'état de Rome sous Othon le Grand, Othon II. & Othon III. Les Allemands tenoient les Romains subjugués, & les Romains brisoient leurs fers dès qu'ils le pouvoient.

Un Consul nommé Crescentius, fils du Pape Jean X. & de la fameuse Marozie, prenant avec ce titre de Consul la haine de la Royauté, arma Rome contre Othon II. Il fit mourir en prison Bé-

noit

noit VI. créature de l'Empereur ; & l'autorité d'Othon quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné la Chaire Romaine au Chancelier de l'Empire en Italie, qui fut Pape sous le nom de Jean XIV. ce malheureux Pape fut une nouvelle victime que le Parti Romain immola. Le Pape Boniface VIII. créature du Consul Crescentius déjà souillé du sang de Benoit VI. fit encore périr Jean XIV. Les tems de Caligula, de Néron, de Vitellius, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries ; mais les horreurs de ces Papes sont obscures comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouoient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné ; & celles des Césars avoient pour théâtre le Monde connu.

Crescentius maintint quelque tems l'ombre la République Romaine. Il chassa du Siège Pontifical Grégoire IV. neveu de l'Em-



pereur Othon III. Mais enfin Rome fut encore assiégée & prise. Crescentius attiré hors du Château Saint Ange sur l'espérance d'un accommodement & sur la foi des sermens de l'Empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds, & le nouveau Pape élu par les Romains, sous le nom de Jean XV. eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jetta en cet état du haut du Château Saint Ange dans la Place.

Les Romains renouvelèrent alors à Othon III. les sermens faits à Othon I. & à Charlemagne.

Après les trois Othons, ce combat de la domination Allemande, & de la liberté Italique, resta longtemps dans les mêmes termes. Sous les Empereurs Henri II. de Bavière, Conrad II. le Salique, dès qu'un Empereur étoit occupé en Allemagne, il s'élevoit un parti en Italie. Henri II. y vint comme les Othons dissiper des factions, confir-

firmes aux Papes les donations des Empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la Papauté étoit à l'encan, ainsi que presque tous les autres Evêchés.

Benoit VIII. Jean XIX. l'achetèrent publiquement l'un après l'autre: ils étoient frères de la maison des Marquis de Toscane, toujours puissante à Rome depuis le tems de Marozie.

Après leur mort, pour perpétuer le Pontificat dans leur maison on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'étoit Benoit IX. qui eut l'Evêché de Rome de la même manière, qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des Bénéfices pour des enfans. 1034

Ce desordre n'eut point de bornes. On vit sous le Pontificat de ce Benoit IX. deux autres Papes élus à prix d'argent, & trois Papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par un accord

heureux qui étouffa une guerre civile , ces trois Papes s'accordèrent à partager les revenus de l'Eglise, & à vivre en paix, chacun avec sa Maîtresse.

Ce Triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la Papauté au Diacre Gratien, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune Benoit IX. avoit été élu longtems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solennel la jouissance du tribut que l'Angleterre payoit alors à Rome, qu'on appelloit le *Denier de Saint Pierre*, à quoi un Roi Danois d'Angleterre, nommé Etelvolf, Edelvolf ou Ethelulfe s'étoit soumis en 852.

1046. Ce Gratien qui prit le nom de Gregoire VI. & qui passe pour s'être conduit très-sagement, jouissoit paisiblement du Pontificat, lorsque l'Empereur Henri III. fils de

de Conrad II. le Salique , vint à Rome.

Jamais Empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa Gregoire VI. que les Romains aimoient, & nomma Pape Suidger son Chancelier Evêque de Bamberg sans qu'on osât murmurer.

Après la mort de cet Allemand, 1048.  
qui parmi les Papes est appelé Clément II. l'Empereur qui étoit en Allemagne, y créa Pape un Bava-  
rois nommé Popon: c'est Damaze II. qui avec le Brevet de l'Empe-  
reur alla se faire reconnoître à Ro-  
me. Il le fut malgré ce Benoit IX.  
qui vouloit encore rentrer dans la  
Chaire Pontificale après l'avoir  
vendue.

Ce Bavarois étant mort vingt-  
trois jours après son intronisation,  
l'Empereur donna la Papauté à son  
cousin Brunon de la Maison de  
Lorraine, qu'il transféra de l'Evê-  
ché de Toul à celui de Rome avec  
une autorité absolue.



# DE LA FRANCE

VERS LE TEMS DE

HUGUES CAPE T.

**P**endant que l'Allemagne commençoit à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration , & que Rome & l'Italie n'en avoient aucune , la France devenoit comme l'Allemagne un Gouvernement entièrement féodal.

Ce Royaume s'étendoit des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la Mer Britannique & des Pyrenées au Rhône. C'étoit alors ses bornes ; car quoique tant d'Historiens prétendent que ce grand Fief de la France alloit par-delà les Pyrenées jusqu'à l'Ebre , il ne paroît point du tout que les Espagnols de ces Provinces entre l'Ebre & les Pyrenées fussent soumis au foible  
Gou-



Gouvernement de France en combattant contre les Mahométans.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étoient compris, étoit un assez grand Royaume, mais il s'en falloit beaucoup que le Roi de France fût un grand Souverain. Louis, le dernier des descendans de Charlemagne, n'avoit plus pour tout domaine que les Villes de Laon, de Soissons, & quelques Terres qu'on lui contestoit. L'hommage rendu par la Normandie, ne servoit qu'à faire un Roi vassal qui auroit pu soudoyer son Maître. Chaque Province avoit ou ses Comtes ou ses Ducs héréditaires; celui qui n'avoit pu se saisir que de deux ou trois Bourgades, rendoit hommage aux usurpateurs d'une Province; & qui n'avoit qu'un Château, relevoit de celui qui avoit usurpé une Ville.

Le tems & la nécessité établirent que les Seigneurs des grands

L 5

Fiefs

Fiefs marcheroient avec des troupes au secours du Roi. Tel Seigneur devoit 40 jours de service, tel autre 25, les arrières-vassaux marchoient aux ordres de leurs Seigneurs immédiats. Mais si tous ces Seigneurs particuliers servoient l'Etat quelques jours, ils se faisoient la guerre entre eux presque toute l'année. Envain les Conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnèrent souvent des choses justes, avoient réglé qu'on ne se battoit point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les tems de Pâques & dans d'autres solennités, ces réglemens n'étant point appuyés d'une justice coercitive, étoient sans vigueur. Chaque Château étoit la Capitale d'un petit Etat de Brigands, chaque Monastère étoit en armes : leurs Avocats qu'on appelloit Avoyers, institués dans les premiers tems pour présenter leurs requêtes au Prince & ménager leurs affaires, étoient les

Gé.

Généraux de leurs troupes : les Moissons étoient ou brulées, ou coupées avant le tems , ou défendues l'épée à la main : les Villes presque réduites en solitude , & les Campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce Royaume sans Chef , sans police , sans ordre , dût être la proie de l'Etranger ; mais une anarchie presque semblable dans tous les Royaumes, fit sa sureté ; & quand sous les Othons l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

C'est de ces tems barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une Maison & pour un Bourg au Seigneur d'un autre Village. Un Praticien, un Marchand qui se trouve possesseur d'un ancien Fief , reçoit foi & hommage d'un autre Fermier ou d'un Pair du Royaume qui aura acheté un arrière-fief dans sa censive. Les

loix de Fiefs ne subsistent plus , mais ces vieilles coutumes de mouvances , d'hommages , de redevances subsistent encore : dans la plupart des Tribunaux on admet cette maxime , *nulle Terre sans Seigneur* , comme si ce n'étoit pas assez d'appartenir à la Patrie.

Quand la France , l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits Tyrans , les armées dont la principale force avoit été l'Infanterie sous Charlemagne , ainsi que sous les Romains , ne furent plus que de la Cavalerie. On ne connut plus que les Gens d'armes ; les Gens de pied n'avoient pas ce nom , parce qu'en comparaison des hommes de cheval ils n'étoient point armés.

Les moindres possesseurs de Châtellenies ne se mettoient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvoient , & le faste consistoit alors à mener avec soi des

Ecu-

Ecuyers qu'on appella *vaslets* du mot *vassalet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complete de fer, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassars, les cuissars furent une partie de l'habillement. On prétend que Charlemagne en avoit eu, mais ce fut vers l'an mille que l'usage en fut commun.

Quiconque étoit riche devint presqu'invulnérable à la guerre, & c'étoit alors qu'on se servit plus que jamais de massues pour assommer ces Chevaliers que les pointes ne pouvoient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les Paysans qu'on traînoit à la guerre, seuls exposés & méprisés, servoient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux plus estimés qu'eux, furent bardés de



fer, leur tête fut armée de champ-frain.

On ne connut guères alors de loix que celles que les plus puissans firent pour le service des Fiefs. Tous les autres objets de la Justice distributive furent abandonnés au caprice des Maîtres-d'hôtel, Prévôts, Baillis, nommés par les possesseurs des Terres.

Les Sénats de ces Villes qui sous Charlemagne & sous les Romains avoient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque partout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté longtems à ces principaux du Sénat des Villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des Fiefs.

Le terme de Pair commençoit alors à s'introduire dans la Langue Gallo-Tudesque, qu'on parloit en France. Il venoit du mot Latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en étoit servi que dans ce sens sous la première & la seconde Race des Rois de France.

Les

Les enfans de Louis le Débonnaire s'appellèrent *pares* dans une de leurs entrevues l'an 851 ; & long-tems auparavant Dagobert donne le nom de *pairs* à des Moines. Godegrand , Evêque de Metz du tems de Charlemagne, appelle *Pairs* des Evêques & des Abbés , ainsi que le marque le savant Du Cange.

Les Vassaux d'un même Seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeller *Pairs*.

Alfred le Grand avoit établi en Angleterre les Jurés , c'étoit des Pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choisissoit douze hommes de sa profession pour être juges. Quelques Vassaux en France en usèrent ainsi , mais le nombre des Pairs n'étoit pas pour cela déterminé à douze. Il y en avoit dans chaque Fief autant que de Barons qui relevoient du même Seigneur , & qui étoient Pairs entre eux , mais non Pairs de leur Seigneur féodal.

Les

Les Princes qui rendoient un hommage immédiat à la Couronne, tels que les Ducs de Guyenne, de Normandie, de Bourgogne, les Comtes de Flandres, de Toulouse, étoient donc en effet des Pairs de France.

Hugues Capet n'étoit pas le moins puissant. Il possédoit depuis longtems le Duché de France, qui s'étendoit jusqu'en Touraine. Il étoit Comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnoient encore une grande autorité dans ces Provinces. Son frère avoit ce qui compose aujourd'hui le Duché de Bourgogne. Son grand-père Robert le Fort, & son grand-oncle Eudes ou Odon, avoient tous deux porté la couronne du tems de Charles le Simple. Hugues son père, surnommé l'Abbé à cause des Abbaïes de St. Denis, de St. Martin de Tours, de St. Germain des Prez, & de tant d'autres qu'il possédoit, avoit é-

branlé

branlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire, que depuis l'année 810, où le Roi Eudes commença son règne, sa Maison a gouverné sans interruption; & que si on excepte Hugues l'Abbé qui ne voulut pas prendre la Couronne Royale, elle forme une suite de Souverains de plus de 850 ans, filiation unique parmi les Rois.

On fait comment Hugues Capet, Duc de France, Comte de Paris, enleva la couronne au Duc Charles oncle du dernier Roi Louis V. Si les suffrages eussent été libres, le sang de Charlemagne respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, Charles auroit été Roi de France. Ce ne fut point un Parlement de la Nation qui le priva du droit de ses ancêtres; ce fut ce qui fait & défait les Rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que Louis, ce dernier Roi du Sang Carlovingien, étoit prêt à finir à l'âge de 23 ans sa vie obscure  
par

par une maladie de langueur, Hugues Capet assembloit déjà ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un Parlement, il fut dissiper avec des troupes un Parlement qui se tenoit à Compiègne pour assurer la succession à Charles. La lettre de Gerbert, depuis Archevêque de Rheims & Pape sous le nom de Sylvestre II. déterrée par Duchesne, en est un témoignage autentique.

Charles Duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui composoient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui; trahi par l'Evêque de Laon, surpris & livré à Hugues Capet, il mourut captif dans la tour d'Orléans; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers Princes de la postérité masculine de Charlemagne. Hugues Capet devenu Roi de ses Pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

ETAT



ETAT

DE LA

FRANCE

AUX. & XI. SIECLES.

**L**A France démembrée languit dans des malheurs obscurs depuis Charles le Gros jusqu'à Philippe I. arrière-petit-fils de Hugues Capet, près de 250 années. Nous verrons si les Croisades qui signalèrent le règne de Philippe I. à la fin de l'XI. Siècle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque Seigneur un peu considérable faisoit battre monnoie, mais c'étoit à qui l'altéreroit. Les belles Manufactures étoient en Grèce

ce & en Italie. Les François ne pouvoient les imiter dans des Villes sans privilège, & dans un Pays sans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'attention d'un Citoyen est l'excommunication du Roi Robert. Il avoit épousé Berthe sa cousine au quatrième degré ; mariage en soi légitime, & de plus nécessaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avoit des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le Roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'Eglise Romaine dans l'avilissement & les scandales où elle étoit plongée, osa imposer au Roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le Pape interdit tous les Evêques qui avoient assisté à

ce

ce mariage , & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace paroît incroyable , mais l'ignorante superstition de ces tems peut l'avoir souffert , & la politique peut l'avoir causée. Gregoire V. qui fulmina cette excommunication , étoit Allemand , & gouverné par Gerbert ci-devant Archevêque de Rheims, ennemi de la Maison de France. L'Empereur Othon III. peu ami de Robert , assista lui-même au Concile où l'excommunication fut prononcée : tout cela fait croire que la Raison d'Etat eut autant de part à cet attentat , que le fanatisme.

Les Historiens disent que cette excommunication fit en France tant d'effet , que tous les Courtisans du Roi & ses propres Domestiques l'abandonnèrent , & qu'il ne lui resta que deux Serviteurs qui jettoient au feu le reste de ses repas,

pas, ayant horreur de ce qu'avoit touché un excommunié. Quelque dégradée que fût alors la Raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier Auteur qui a écrit cet excès de l'abrutissement de la Cour de France, est le Cardinal Pierre Damien, qui n'écrivit que 64 ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la Reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du Pape, & la foiblesse du Roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un Etat que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avoit point alors, mais peut-être Robert craignit-il qu'il ne s'en formât.

La condescendance du Roi Robert enhardit tellement les Papes, que

que son petit-fils Philippe I. fut excommunié comme lui. D'abord le fameux Gregoire VII. le menaça de le déposer en 1075, s'il ne se justifioit de l'accusation de simonie devant ses Nonces. Un autre Pape l'excommunia en effet. Philippe s'étoit dégoûté de sa femme, & étoit amoureux de Bertrade épouse du Comte d'Anjou. Il se servit du ministère des loix pour casser son mariage sous prétexte de parenté, & Bertrade sa Maîtresse fit casser le sien avec le Comte d'Anjou sous le même prétexte.

Le Roi & sa Maîtresse furent ensuite mariés solennellement par les mains d'un Evêque de Bayeux. Ils étoient condamnables, mais ils avoient au moins rendu ce respect aux loix, que de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un Pape avoit excommunié Robert pour avoir épou-  
sé



fé sa parente , & un autre Pape excommunia Philippe pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'Urbain II. qui prononça cette sentence , la prononça dans les propres Etats du Roi , à Clermont en Auvergne , où il venoit chercher un azile , & dans ce même Concile où nous verrons qu'il prêcha la Croisade.

Cependant il ne paroît point que Philippe excommunié ait été en horreur à ses Sujets ; c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général , où l'on dit que le Roi Robert avoit été réduit.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable , c'est le mariage du Roi Henri père de Philippe avec une Princesse Moscovite. Les Moscovites ou Russes commençoient à être Chrétiens , mais ils n'avoient aucun commerce avec le reste de l'Europe. Ils habitoient au-delà de la Po-

Pologne, à peine Chrétienne elle-même, & sans aucune correspondance avec la France. Cependant le Roi Henri envoya jusqu'en Russie demander la fille du Souverain, à qui les autres Européens donnoient le titre de Duc, aussi bien qu'au Chef de la Pologne. Les Russes le nommoient dans leur langage *Tzaar*, dont on a fait depuis le mot de *Czar*. On prétend que Henri se détermina à ce mariage, dans la crainte d'essuyer des querelles Ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces tems-là, ce n'étoit pas la moins nuisible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septième degré. Presque tous les Souverains de l'Europe étoient parens de Henri. Quoi qu'il en soit, Anne fille de Jarslau Czar de Moscovie fut Reine de France; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la

*Tom. I.*

M

Ré-

1060. Régence & n'y prétendit point.

Les loix changent selon les tems. Ce fut le Comte de Flandres, un des Vassaux du Royaume, qui en fut Régent. La Reine veuve se remaria à un Comte de Crepi. Tout cela seroit singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

Ni Henri, ni Philippe I. ne firent rien de mémorable, mais de leur tems leurs Vassaux & Arrières-vassaux conquièrent des Royaumes.



CON-



# CONQUETE

DE LA

SICILE

PAR LES NORMANDS.

**L**E goût des pèlerinages & des aventures régnoit alors. Quelques Normands ayant été en Palestine vers l'an 983, passèrent à leur retour sur la Mer de Naples dans la Principauté de Salerne. Les Seigneurs de ce petit Etat l'avoient usurpé sur les Empereurs de Constantinople. Gaimar, Prince de Salerne, étoit assiégé dans sa Capitale par les Mahométans. Les Aventuriers Normands lui offrirent leurs services, & l'aidèrent à faire lever le siège. De retour chez eux, comblés des présens du Prince, ils engagèrent d'autres Aventuriers à chercher leur fortune à

M 2

son

son service. Peu à peu les Normands reprirent l'habitude de leurs pères de passer les mers. Un d'eux, nommé Raoul, alla l'an 1016 avec une troupe choisie offrir au Pape Benoit VIII. ses services contre les Mahométans. Le Pape le pria de le secourir plutôt contre l'Empereur d'Orient, qui dépouillé de tout en Occident soutenoit encore quelques droits contre l'Eglise dans la Calabre & dans la Pouille. Les Normands auxquels il étoit très-indifférent de se battre contre des Musulmans, ou contre des Chrétiens, servirent très-bien le Pape contre leur ancien Souverain. Bientôt après Tancrede de Hauteville, du territoire de Coutance en Normandie, alla dans la Pouille avec plusieurs de ses enfans, vendant toujours leurs services à qui les payoit le mieux. Ils passèrent des petites armées du Duc de Capoue à celles du Duc de Salerne; ils servirent contre les Sarrafins, s'armé-



mèrent ensuite contre les Grecs, & enfin contre les Papes, ayant pour ennemi tous ceux qu'ils pouvoient dépouiller.

Le Pape Léon IX. se servit contre eux d'excommunications. Guillaume Fierabra fils de Tancrede, & ses frères Humfroy, Robert & Richard, Chefs de ces Normands, après avoir vaincu la petite armée du Pape, l'assiégèrent dans un Château près de Bénévent, le prirent prisonnier, le gardèrent plus d'une année, & ne le relâchèrent que quand il fut attaqué d'une maladie, dont il alla mourir à Rome.

Il fallut bientôt que la Cour de Rome pliât sous ces nouveaux usurpateurs. Elle leur céda une partie des patrimoines que les Empereurs d'Occident lui avoient donné sans en être les maîtres.

1059.

Le Pape Nicolas II. alla lui-même dans la Pouille trouver ces Normands, toujours excommuniés & toujours donnant la loi. Il céda à

Richard la Principauté de Capoue , à Robert Guichard la Pouille , la Calabre & la Sicile entière , que Robert Guichard commençoit à conquérir sur les Sarrafins. Robert se soumit de son côté envers le Pape à la redevance perpétuelle de douze deniers monnoie de Pavie pour chaque paire de bœufs dans tous les Pays qu'on lui cédoit , & lui fit hommage de ce que ses frères & lui avoient conquis sur les Chrétiens & sur les Mahométans. Enfin en 1101 Roger , petit-fils de Tancrede & frère de ce Boemond si célèbre dans les Croisades , acheva de conquérir sur les Mahométans toute la Sicile , dont les Papes sont demeurés toujours Seigneurs Suzerains.



CON-



# CONQUETE

D E

## L'ANGLETERRE

PAR GUILLAUME DUC DE  
NORMANDIE.

**T**Andis que de simples Citoyens de Normandie fondoient si loin des Royaumes, leurs Ducs en acquéroient un plus beau, sur lequel les Papes osèrent prétendre le même droit que sur la Sicile. La Nation Britannique étoit, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'Alfred arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois ses usurpateurs nouveaux, s'en disputoient

toient toujours la possession, & de nouveaux Pirates Danois venoient encore souvent partager les dépouilles. Ces Pirates continuoient d'être si terribles & les Anglois si foibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez longtems en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé Argent Danois, *Dann-geld*.

Canut Roi de Dannemarc qu'on a nommé le Grand, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit sous sa domination en 1017 le Dannemarc & l'Angleterre. Les naturels Anglois furent traités alors comme des esclaves. Les Auteurs de ce tems avouent que quand un Anglois rencontroit un Danois, il fal-

falloit qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Danois eût passé.

La race de Canut ayant manqué en 1041, les Etats du Royaume reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à Edouard, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle le Saint & le Confesseur. Une des grandes fautes ou un des grand malheurs de ce Roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme Edithe, fille du plus puissant Seigneur du Royaume. Il haïssoit sa femme ainsi que sa propre mère pour des raisons d'Etat, & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avoit fait vœu de chasteté : vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un Roi qui avoit besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Les mœurs & les usages de ce tems-là ne ressemblent en rien aux



nôtres. Guillaume VIII. Duc de Normandie , qui conquît l'Angleterre , loin d'avoir aucun droit sur ce Royaume , n'en avoit pas même sur la Normandie , si la naissance donnoit les droits. Son père le Duc Robert qui ne s'étoit jamais marié , l'avoit eu de la fille d'un Péletier de Falaise , que l'Histoire appelle *Harlot* , terme qui signifioit & signifie encore aujourd'hui en Anglois *concubine* ou *femme publique*. Ce bâtard reconnu du vivant de son père pour héritier légitime , se maintint par son habileté & par sa valeur contre tous ceux qui lui dispuoient son Duché. Il régnoit paisiblement en Normandie , & la Bretagne lui rendoit hommage. Lorsqu'Edouard le Confesseur étant mort , il prétendit au Royaume d'Angleterre , le droit de succession ne paroissoit alors établi dans aucun Etat de l'Europe. La couronne d'Allemagne étoit élective , l'Espagne étoit par-

partagée entre les Chrétiens & les Musulmans. La Lombardie changeoit chaque jour de Maître. La Race Carlovingienne détrônée en France, faisoit voir ce que peut la force contre le droit du sang. Edouard le Confesseur n'avoit point joui du trône à titre d'héritage. Harald successeur d'Edouard n'étoit point de sa race, mais il avoit le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la Nation. Guillaume le Bâtard n'avoit pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette Ile, le Roi Edouard avoit fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disoit encore qu'autrefois il avoit délivré de prison Harold, & qu'il lui avoit cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses foibles raisons d'une forte armée.

Les Barons de Normandie as-

semblés en forme d'Etats , refusèrent de l'argent à leur Duc pour cette expédition , parce que s'il ne réussissoit pas , la Normandie en resteroit apauvrie , & qu'un heureux succès la rendroit Province d'Angleterre ; mais plusieurs Normands hazardèrent leur fortune avec leur Duc. Un seul Seigneur nommé Fiz Othbern équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le Comte de Flandre , beau-père du Duc Guillaume , le secourut de quelque argent. Le Pape même entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeroient aux desseins de Guillaume. Enfin il partit de Saint Valeri avec une flotte nombreuse. On ne fait combien il avoit de vaisseaux , ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Suffex , & bientôt après se donna dans cette Province la fameuse bataille de Hastings , qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les Anglois ayant leur Roi Harold à leur tête , & les  
Nor-

14 Oc-  
tobre.  
1066.

Normands conduits par leur Duc, combattirent pendant douze heures. La gendarmerie qui commençoit à faire ailleurs la force des armées, ne paroît pas avoir été employée dans cette bataille. Les Chefs y combattirent à pied, Harold & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'aprocha de Londres, portant devant lui une bannière benite, que le Pape lui avoit envoyée. Cette bannière fut l'étendart auquel tous les Evêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le Magistrat de Londres lui offrir la couronne qu'on ne pouvoit refuser au vainqueur.

Guillaume fut gouverner comme il fut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même es-

clavage. Les Normands qui avoient eu part à sa victoire , partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces Familles Normandes , dont les descendans ou du-moins les noms subsistent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des Sujets , de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cens mille livres sterling ; ce qui feroit aujourd'hui environ cinq millions sterling , & plus de cent millions de France. Il est évident qu'en cela les Historiens se sont trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui , qui comprend l'Ecosse & l'Irlande , n'a pas un si gros revenu , si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du Gouvernement. Ce qui est sûr , c'est que Guillaume abolit toutes les loix du Pays pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna  
qu'on



qu'on plaidât en Normand, & depuis lui tous les Actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du Pays. Des Écoles de la Langue Normande furent établies dans toutes les Villes & les Bourgades. Cette langue étoit le François mêlé d'un peu de Danois : idiôme barbare, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend qu'il traitoit non seulement la Nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectoit encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *Loi du couvre-feu*, par laquelle il falloit au son de la cloche éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police Ecclésiastique, établie presque dans tous les anciens Cloîtres du Pays du Nord. Les maisons étoient bâties de bois,

&

& la crainte du feu étoit un objet des plus importans de la Police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les Villages qui se trouvoient dans un circuit de quinze lieues , pour en faire une Forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les Historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plan d'arbres devienne une Forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette Forêt en 1080, il avoit alors 63 ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des Villages pour semer quinze lieues en bois dans l'espérance d'y chasser un jour?

Le Conquérant de l'Angleterre fut la terreur du Roi de France Philippe I. qui voulut abaisser trop tard un Vassal si puissant , & se jetta sur le Mayne, qui dépendoit  
alors

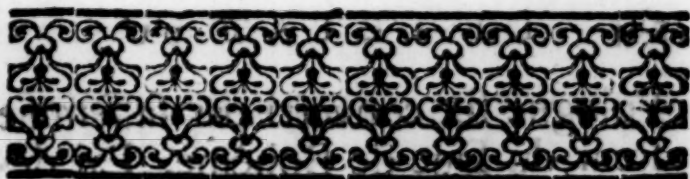
alors de la Normandie. Guillaume repassa la mer , reprit le Mayne , & contraignit le Roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la Cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce Prince. Le Pape Gregoire VII. prit le tems qu'il faisoit la guerre à la France pour demander qu'il lui rendît hommage du Royaume d'Angleterre. Cet hommage étoit fondé sur cet ancien Denier de Saint Pierre , qu'une partie de l'Angleterre payoit à l'Eglise de Rome. Il revenoit à environ trois livres de notre monnoie par chaque maison , aumône trop forte que les Papes regardoient comme un tribut. Guillaume le Conquérant fit dire au Pape , qu'il pourroit bien continuer l'aumône , mais au lieu de faire hommage il fit défense en Angleterre de ne reconnoître d'autre Pape que celui qu'il aprouveroit.

roit. La proposition de Gregoire VII. devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même Gregoire VII. qui bouleversoit l'Europe pour élever le Sacerdoce au-dessus de l'Empire; mais avant de parler de cette querelle mémorable & des Croisades qui prirent naissance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étoient les autres Pays de l'Europe.



DE



# DE L'ETAT

OU' ETOIT

## L'EUROPE

AU X. ET XI. SIECLES.

**L**A Russie avoit embrassé le Christianisme à la fin du VIII. Siècle. Les femmes étoient destinées à convertir les Royaumes. Une sœur des Empereurs Basile & Constantin , mariée au père de ce Czar Jaraflau , dont j'ai parlé , obtint de son mari qu'il se feroit baptizer. Les Russes esclaves de leur Maître l'imitèrent , mais ils ne prirent du Rit Grec que les superstitions.

Environ dans ce tems-là une femme attira encore la Pologne au Christianisme. Micesslas Duc de Po-



Pologne fut converti par sa femme sœur du Duc de Bohême. J'ai déjà remarqué que les Bulgares avoient reçu la foi de la même manière. Giselle sœur de l'Empereur Henri fit encore Chrétien son mari Roi de Hongrie dans la première année du XI. Siècle; ainsi il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son Christianisme.

La Suède chez qui elle avoit été prêchée dès le IX. Siècle, étoit redevenue idolâtre. La Bohême & tout ce qui est au Nord de l'Elbe, renonça au Christianisme en 1013. Toutes les Côtes de la Mer Baltique vers l'Orient étoient Payennes. Les Hongrois en 1047 retournèrent au Paganisme. Mais toutes ces Nations étoient beaucoup plus loin encore d'être polies, que d'être Chrétiennes.

La Suède, probablement depuis longtems épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont  
l'Eu-

l'Europe fut inondée, paroît dans le VIII. IX. X. & XI. Siècles comme enfévelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins ; elle n'a part à aucun grand événement, & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne beaucoup plus barbare que Chrétienne conserva jusqu'au XIII. Siècle toutes les coutumes des anciens Sarmates, de tuer leurs enfans qui naissoient imparfaits, & les vieillards invalides. Qu'on juge par-là du reste du Nord.

L'Empire de Constantinople n'étoit ni plus resserré ni plus agrandi que nous l'avons vu au IX. Siècle. A l'Occident il se défendoit contre les Bulgares, à l'Orient & au Nord contre les Turcs & les Arabes.

On a vu en général ce qu'étoit l'Italie : des Seigneurs particuliers partageoient tout le Pays depuis Rome jusqu'à la Mer de la Calabre ;

bre ; & les Normands en avoient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernoient par leurs Magistrats sous des Comtes ou sous des Ducs nommés par les Empereurs. Bologne étoit plus libre.

La Maison de Morienne dont descendent les Ducs de Savoye, Rois de Sardaigne, commençoit à s'établir. Elle possédoit comme Fief de l'Empire la Comté héréditaire de Savoye & de Maurienne, depuis que Humbert aux blanches mains, tige de cette Maison, avoit eu en 888 ce petit démembrement du Royaume de Bourgogne.

Les Suisses & les Grisons détachés aussi de ce même Royaume, obéissoient aux Baillis que les Empereurs nommoient.

Deux Villes maritimes d'Italie commençoient à s'élever non par ces invasions subites qui ont fait les droits de presque tous les Princes  
qui

qui ont passé en revue, mais par une industrie sage qui dégénéra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux Villes étoient Gennes & Venise. Gennes célèbre du tems des Romains, regardoit Charlemagne comme son restaurateur. Cét Empereur l'avoit rebâtie quelque tems après que les Goths l'avoient détruite. Gouvernée par des Comtes sous Charlemagne & ses premiers descendans, elle fut saccagée au X. Siècle par les Mahométans, & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'étoit un Port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le Négocier qui l'avoit fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une République. Elle prit l'Ile de Corse sur les Arabes, qui s'en étoient emparés. C'est ici qu'il faut se souvenir que Louis le Débonnaire avoit donné la Corse aux Papes. Ils exigèrent un tribut des Gênois pour cette Ile. Les Gênois payèrent

rent ce tribut au commencement de l'XI. Siècle, mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le Pontificat de Lucius II. Enfin leur ambition croissant avec leurs richesses, de Marchands ils voulurent devenir Conquérans.

La Ville de Venise bien moins ancienne que Gennes affectoit le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissoit de la gloire solide d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugièrent au commencement du V. Siècle, quand les Goths ravageoient l'Italie. Il n'y avoit pour toute Ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'étoit point encore connu. Ce Rialto bien loin d'être libre, fut pendant trente années une simple Bourgade appartenant à la Ville de Padoue, qui le gouvernoit par des Consuls. La vicissitude des choses



ses a mis depuis Padoue sous le joug de Venise.

Il n'y a aucune preuve que sous les Rois Lombards Venise ait eu une liberté reconnue. Il est plus vraisemblable que ses habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites Iles voisines ne commencèrent qu'en 709 à se gouverner par leurs Magistrats. Ils furent alors indépendans de Padoue, & se regardèrent comme une République.

C'est en 709 qu'ils eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un Tribun du Peuple élu par des Bourgeois. Plusieurs familles qui donnèrent leur voix à ce premier Doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens Nobles de l'Europe, sans en excepter aucune Maison; & prouvent que la Noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un Château, ou en payant des Patentes à un Souverain.

Héraclée fut le premier Siège de

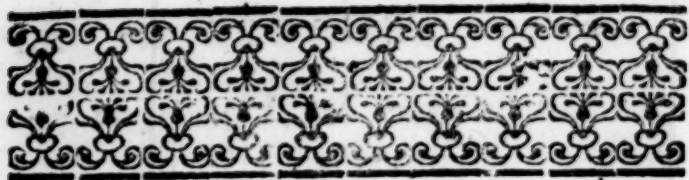
*Tom. I.*

N

cet-

cette République jusqu'à la mort de son troisiéme Doge. Ce ne fut que vers la fin du IX. Siécle que ces Insulaires retirés plus avant dans leurs lagunes , donnèrent à cet assemblage de petites Iles qui formèrent une Ville , le nom de Venise, du nom de cette côte qu'on appelloit *terræ Venetorum*. Les habitans de ces marais ne pouvoient subsister que par leur commerce. La nécessité fut l'origine de leur puissance. Il n'est pas assurément bien décidé que cette République fût alors indépendante. On voit que Bérenger reconnu quelque tems Empereur en Italie , accorda l'an 950 au Doge le privilége de battre monnoie. Ces Doges même étoient obligés d'envoyer aux Empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans, & Othon III. leur remit en 998 cette espèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vassalité n'ôtoient rien à la véritable puissance de Venise ;  
car

car tandis que les Vénitiens payoient un manteau d'étoffe d'or aux Empereurs , ils acquirent par leur argent & par leurs armes toute la Province d'Istrie , & presque toutes les côtes de Dalmatie , Spalatro , Raguze , Narenta. Leur Doge prenoit vers le milieu du X. Siècle le titre de *Duc de Dalmatie* ; mais ces conquêtes enrichissoient moins Venise que le Commerce , dans lequel elle surpassoit encore les Génois ; car tandis que les Barons d'Allemagne & de France bâtissoient des donjons & opprimoient les peuples , Venise attiroit leur argent , en leur fournissant toutes les denrées de l'Orient. Les Mers étoient déjà couvertes de leurs vaisseaux , & elle s'enrichissoit de l'ignorance & de la barbarie des Nations Septentrionales de l'Europe.



# DE L'ESPAGNE

ET DES

## MAHOMÉTANS

DE CE ROYAUME, JUSQU'AU  
COMENCEMENT DU XII.  
SIECLE.

**L'**Espagne étoit toujours parta-  
gée entre les Mahométans &  
les Chrétiens , mais les Chrétiens  
n'en avoient pas la quatrième par-  
tie , & ce coin de terre étoit la  
Contrée la plus stérile. L'Asturie  
dont les Princes prenoient le titre  
de *Roi de Léon* , une partie de  
la vieille Castille gouvernée par des  
Comtes , Barcelonne & la moitié  
de la Catalogne aussi sous un Com-  
te , la Navarre qui avoit un Roi ,  
une partie de l'Arragon unis quel-  
que tems à la Navarre , voilà ce  
qui

qui composoit les Etats des Chrétiens. Les Arabes possédoient le Portugal , la Murcie , l'Andalousie , Valence , Grenade , Tortose , & s'étendoient au milieu des terres par-delà les montagnes de la Castille & de Sarragosse. Le séjour des Rois Mahométans étoit toujours à Cordoue. Ils y avoient bâti cette grande Mosquée , dont la voûte est soutenue de 365 Colonnes de marbre précieux , & qui porte encore parmi les Chrétiens le nom de la *Mosqueta* , Mosquée , quoiqu'elle soit devenue Cathédrale.

Les Arts y fleurissoient , les plaisirs recherchés , la magnificence , la galanterie régnoient à la Cour des Rois Maures. Les Tournois , les Combats à la barrière sont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avoient des Spectacles , des Théâtres , qui tout grossiers qu'ils étoient , montroient du-moins que les autres Peuples étoient moins polis que ces Mahométans. Cor-



doue étoit le seul Pays de l'Occident où la Géométrie , l'Astronomie, la Chimie, la Médecine fussent cultivées. Sanche le Gros, Roi de Léon , fut obligé de s'aller mettre à Cordoue en 956 entre les mains de ce fameux Médecin Arabe , qui invité par le Roi voulut que le Roi vînt à lui.

Cordoue est un Pays de délices arrosé par le Guadalquivir , où des forêts de citroniers , d'orangers , de grenadiers parfument l'air , & où tout invite à la mollesse.

Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les Rois Musulmans. Leur domination fut au X. Siècle, comme celle de presque tous les Princes Chrétiens , partagée en petits Etats. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, eurent leurs Rois. C'étoit le tems d'accabler cette puissance divisée , mais les Chrétiens d'Espagne étoient plus divisés encore. Ils se faisoient une guerre continuelle, se réunissoient  
pour

pour se trahir, & s'allioient souvent avec les Musulmans. Alphonse V. Roi de Léon, donna même l'année 1000 sa sœur Thérèse en mariage au Sultan Abdala Roi de Tolède.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes Etats ; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un Sancho Garcias Comte de Castille empoisonna sa mère à la fin du X. Siècle, & que son fils Don Garcie fut poignardé par trois Seigneurs du Pays dans le tems qu'il alloit se marier.

Enfin en 1035 Ferdinand, fils de Sanche Roi de Navarre & d'Aragon, réunit sous sa puissance la

1036. vieille Castille, dont sa famille avoit hérité par le meurtre de ce Don Garcie, & le Royaume de Léon dont il dépouilla son beau-frère, qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille devint un Royaume, & Léon en fut une Province. Ce Ferdinand, non content d'avoir ôté la couronne de Léon & la vie à son beau-frère, enleva aussi la Navarre à son propre frère, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce Ferdinand à qui les Espagnols ont prodigué le nom de *grand*, apparemment pour deshonorer ce titre trop prodigué aux usurpateurs.

Son père Don Sanche, surnommé aussi le Grand pour avoir succédé aux Comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la Princesse des Asturies, s'étoit fait proclamer Empereur, & Don Ferdinand voulut aussi prendre ce titre. Il est sûr qu'il n'y a, ni ne peut y avoir de titre affecté aux  
Sou-

Souverains , que ceux qu'ils veulent prendre , & que l'usage leur donne. Le nom d'Empereur signifioit par-tout l'héritier des Césars & le maître de l'Empire Romain , ou du-moins celui qui prétendoit l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre distinctif d'un Prince mal affermi , qui gouvernoit la quatrième partie de l'Espagne.

L'Empereur Henri III. & non Henri II. comme le disent tant d'Auteurs , mortifia la fierté Espagnole , en demandant à Ferdinand l'hommage de ses petits Etats comme d'un Fief de l'Empire. Il est difficile de dire quelle étoit la plus mauvaise prétention , celle de l'Empereur Allemand , ou celle de l'Espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet , & l'Etat de Ferdinand resta un petit Royaume libre.

C'est sous le règne de ce Ferdinand que vivoit Rodrigue surnommé le Cid , qui en effet épousa de-

puis Chiméne , dont il avoit tué le père. Tous ceux qui ne connoissent cette histoire que par la tragédie si célèbre dans le siècle passé , croient que le Roi Don Ferdinand possédoit l'Andalousie.

Les fameux exploits du Cid furent d'abord d'aider Don Sanche fils aîné de Ferdinand à dépouiller ses frères & ses sœurs de l'héritage que leur avoit laissé leur père. Mais Don Sanche ayant été assassiné dans une de ces expéditions injustes, ses frères rentrèrent dans leurs Etats.

Ce fut alors qu'il y eut près de vingt Rois en Espagne soit Chrétiens soit Musulmans, & outre ces vingt Rois un nombre considérable de Seigneurs indépendans, qui venoient à cheval, armés de toutes pièces, & suivis de quelques Ecuvers offrir leurs services aux Princes ou aux Princesses qui étoient en guerre. Cette coutume, déjà répandue en Europe, ne fut nulle part plus



plus accréditée qu'en Espagne. Les Princes à qui ces Chevaliers s'engageoient, leur ceignoient le baudrier, & leur faisoient présent d'une épée, dont ils leur donnoient un coup léger sur l'épaule. Les Chevaliers Chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'accolade. Ils faisoient la veille des armes devant un autel de la Vierge. Les Musulmans se contentoient de se faire ceindre un cimeterre. Ce fut-là l'origine des Chevaliers errans, & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui se fit après la mort du Roi Don Sanche, assassiné en assiégeant sa sœur Ouraca dans la Ville de Zamore. Trois Chevaliers soutinrent l'innocence de l'Infante contre Don Dié-  
gue de Lare qui l'accusoit. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en présence des Juges nommés de part & d'autre. Don Diége renversa & tua deux des Chevaliers de l'Infante, & le

N 6

che-

cheval du troisiéme ayant les rênes coupées & emportant son Maître hors des barrières , le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de Chevaliers le Cid fut celui qui se distingua le plus contre les Musulmans. Plusieurs Chevaliers se rangèrent sous sa bannière , & tous ensemble avec leurs Ecuyers & leurs Gendarmes composoient une armée couverte de fer , montée sur les plus beaux chevaux du Pays. Le Cid vainquit plus d'un petit Roi Maure , & s'étant ensuite fortifié dans la Ville d'Alcosar , il s'y forma une Souveraineté.

Enfin il persuada à son Maître Alphonse VI. Roi de la vieille Castille d'assiéger la Ville de Toléde , & lui offrit tous ses Chevaliers pour cette entreprise. Le bruit de ce siège & la réputation du Cid , appellèrent de l'Italie & de la France beaucoup de Chevaliers & de Princes. Raimond Comte de Toulouse,

louse, & deux Princes du sang de France de la branche de Bourgogne, vinrent à ce siège. Le Roi Mahométan nommé Hiaja, étoit fils d'un des plus généreux Princes dont l'Histoire ait conservé le nom. Almamon son père avoit donné dans Toléde un asile à ce même Roi Alfonse que son frère Sanche persécutoit alors. Ils avoient vécu longtems ensemble dans une amitié peu commune, & Almamon loin de le retenir, quand après la mort de Sanche il devint Roi & par conséquent à craindre, lui avoit fait part de ses trésors. On dit même qu'ils s'étoient séparés en pleurant. Plus d'un Chevalier Mahométan sortirent des murs pour reprocher au Roi Alfonse son ingratitude envers son bienfaiteur, & il y eut plus d'un combat singulier sous les murs de Toléde.

Le siège dura une année. Enfin Toléde capitula, mais à condition que l'on traiteroit les Musul-

1085.

mans comme ils en avoient usé avec les Chrétiens; qu'on leur laisseroit leur Religion & leurs Loix. Promesse qu'on tint d'abord, & que le tems fit violer. Toute la Castille neuve se rendit ensuite au Cid, qui en prit possession au nom d'Alfonse; & Madrid, petite Place qui devoit un jour être la Capitale de l'Espagne, fut pour la première fois au pouvoir des Chrétiens.

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Toléde. On leur donna des privilèges qu'on appelle même encore en Espagne *fran-sches*. Le Roi Alfonse fit aussi-tôt une assemblée d'Evêques, laquelle sans le concours du peuple autrefois nécessaire, élut pour Evêque de Toléde un Prêtre nommé Bernard, à qui le Pape Gregoire VII. conféra la Primatie d'Espagne à la prière du Roi. La conquête fut presque toute pour l'Eglise, mais le premier soin du Primat fut d'en abuser, en violant les conditions  
que

que le Roi avoit jurées aux Maures. La grande Mosquée devoit rester aux Mahométans. L'Archevêque pendant l'absence du Roi, en fit une Eglise, & excita contre lui une sédition. Alfonse revint à Tolède, irrité contre l'indiscrétion du Prélat. Il alloit même le punir, & il fallut que les Mahométans à qui le Roi eut la sagesse de rendre la Mosquée, demandassent la grace de l'Archevêque.

Alfonse augmenta encore par un mariage les Etats qu'il gaignoit par l'épée du Cid. Soit politique, soit goût, il épousa Zaïd fille de Benabat nouveau Roi Maure d'Andalousie, & reçut en dot plusieurs Villes.

On lui reproche d'avoir conjointement avec son beau-père appelé en Espagne d'autres Mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire qu'il ait fait une si étrange faute contre la politique, mais  
tous



tous les Rois se conduisent quelquefois contre la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, une armée de Maures vient fondre d'Afrique en Espagne, & augmenter la confusion où tout étoit alors. Le Miramolin qui régnoit à Maroc, & dont la race y régne encore, envoie son Général Abénana au secours du Roi d'Andalousie. Ce Général trahit non seulement ce Roi même à qui il étoit envoyé, mais encore le Miramolin au nom duquel il venoit. Enfin le Miramolin irrité vient lui-même combattre son Général perfide, qui faisoit la guerre aux autres Mahométans, tandis que les Chrétiens étoient aussi divisés entre eux.

L'Espagne étoit déchirée par tant de Nations Mahométanes & Chrétiennes, lorsque le Cid Don Rodrigue à la tête de sa Chevalerie subjuga le Royaume de Valence. Il y avoit en Espagne peu de Rois plus puissans que lui, mais  
il

il n'en prit pas le nom , soit qu'il préférât le titre de Cid, soit que l'esprit de Chevalerie le rendît fidèle au Roi Alphonse son Maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un Souverain, recevant des Ambassadeurs, & respecté de toutes les Nations. Après sa mort , arrivée l'an 1096, les Rois de Castille & d'Arragon continuèrent toujours leurs guerres contre les Maures L'Espagne ne fut jamais plus sanglante & plus désolée. Triste effet de l'ancienne conspiration de l'Archevêque Opas & du Comte Julien, qui faisoit au bout de 400 ans & fit encore longtems après les malheurs de l'Espagne.



DE



# DE LA RELIGION

ET DE LA

SUPERSTITION

DE CES TEMS-LA.

**L**Es hérésies semblent être le fruit d'un peu de science & de loisir. On a vu que l'état où étoit l'Eglise au X. Siècle. ne permettoit guères le loisir ni l'étude. Tout le monde étoit armé, & on ne se disputoit que des richesses. Cependant en France, du tems du Roi Robert, il y eut quelques Prêtres, & entre autres un nommé Etienne, Confesseur de la Reine Constance, accusés d'hérésie. On les appella Manichéens, pour leur donner un nom plus odieux; car ils n'enseignoient rien des dogmes de Manès. C'étoit probablement des enthousiastes, qui  
ten-

rendoient à une perfection outrée, pour dominer sur les esprits. C'est le caractère de tous les Chefs de Sectes. On leur imputa des crimes horribles & des sentimens dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connoît pas les dogmes. Ils furent juridiquement accusés de réciter les Lytanies à l'honneur des Diables, d'éteindre ensuite les lumières, de se mêler indifféremment, & de bruler le premier des enfans qui naissoient de ces incestes, pour en avaler les cendres. Ce sont à peu près les reproches qu'on faisoit aux premiers Chrétiens. Je crois que cette calomnie des Payens contre eux, étoit fondée sur ce que les Chrétiens faisoient quelquefois la Cène, en mangeant d'un pain fait en forme de petits enfans pour représenter JESUS-CHRIST, comme il se pratique encore dans quelques Eglises Grecques. Ce qu'on peut recevoir de certain concernant les  
opi-

opinions des Hérétiques dont je parle, c'est qu'ils enseignoient que Dieu n'étoit point en effet venu sur la Terre, n'étoit ni mort ni ressuscité, & que du pain & du vin ne pouvoient devenir son corps & son sang. Le Roi Robert & sa femme Constance se transportèrent à Orléans, où se tenoient quelques assemblées de ceux qu'on appelloit Manichéens. Les Evêques firent bruler treize de ces malheureux. Le Roi, la Reine, assistèrent à ce spectacle indigne de leur majesté. Jamais avant cette exécution on n'avoit en France livré au suplice aucun de ceux qui dogmatisent sur ce qu'ils n'entendent point. Il est vrai que Priscillien au IV. Siècle avoit été condamné à la mort dans Trèves avec sept de ses disciples. Mais la Ville de Trèves qui étoit alors dans les Gaules, n'est plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de Charlemagne. Ce qu'il faut observer, c'est que



que Saint Martin de Tours ne voulut point communiquer avec les Evêques qui avoient demandé le sang de Priscillien. Il disoit hautement qu'il étoit horrible de condamner des hommes à la mort, parce qu'ils se trompent. Il ne se trouva point de Saint Martin du tems du Roi Robert.

Il s'élevoit alors quelques légers nuages sur l'Eucharistie, mais ils ne formoient point encore d'orages. Je ne sai comment ce sujet de querelle avoit échappé à l'imagination ardente des Chrétiens Grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laissoit nulle prise à cette métaphysique cultivée par les Docteurs depuis qu'ils eurent adopté les idées de Platon. Ils avoient trouvé de quoi exercer cette philosophie dans l'explication de la Trinité, dans la consubstantialité du Verbe, dans l'union des deux Natures & des deux Volontés, enfin dans l'abîme de la Prédestination.

tion. La question, Si du pain & du vin sont changés en la seconde personne de la Trinité, & par conséquent en Dieu? Si on mange & on boit cette seconde personne par la foi seulement? cette question, dis-je, étoit d'un autre genre, qui ne paroïssoit pas soumis à la philosophie de ces tems. Aussi on se contenta de faire la Cène le soir dans les premiers âges du Christianisme, & de communier à la Messe sous les deux espèces au tems dont je parle, sans avoir une idée fixe & déterminée sur ce mystère. Il paroît que dans beaucoup d'Eglises, & surtout en Angleterre, on croyoit qu'on ne mangeoit & qu'on ne buvoit JESUS-CHRIST que spirituellement. On trouve dans la Bibliothèque Bodléienne une Homélie du X. Siècle, dans laquelle sont ces propres mots.

„ C'est véritablement par la con-  
 „ sécration le corps & le sang de  
 „ JESUS-CHRIST, non corporel-  
 „ le-

„ lement, mais spirituellement. Le  
 „ corps dans lequel J E S U S-  
 „ CHRIST souffrit & le corps Eu-  
 „ charistique sont entièrement dif-  
 „ férens. Le premier étoit com-  
 „ posé de chair & d'os animés par  
 „ une ame raisonnable ; mais ce  
 „ que nous nommons Eucharistie  
 „ n'a ni sang, ni os, ni ame. Nous  
 „ devons donc l'entendre dans un  
 „ sens spirituel”.

Jean Scot, surnommé Eugène  
 parce qu'il étoit d'Irlande, avoit  
 longtems auparavant sous le règne  
 de Charles le Chauve, & même, à  
 ce qu'il dit par ordre de cet Em-  
 pereur, soutenu la même opinion.

Du tems de Jean Scot, Ratram  
 Moine de Corbie & d'autres a-  
 voient écrit sur ce mystère d'une  
 manière à laisser au moins douter  
 s'ils croyoient ce qu'on appella de-  
 puis la *Présence réelle*. Car Ra-  
 tram dans son écrit adressé à l'Em-  
 pereur Charles le Chauve, dit en  
 termes exprès. „ C'est le corps de  
 „ J E-

„ JESUS-CHRIST qui est vu, re-  
 „ çu, & mangé non par les sens  
 „ corporels, mais par les yeux de  
 „ l'esprit fidèle”.

On avoit écrit contre eux, & le sentiment le plus commun étoit sans-doute qu'on mangeoit le véritable corps de JESUS-CHRIST, puisqu'on disputoit pour savoir, si on le digéroit & si on le rendoit avec les excréments.

Enfin Bérenger, Archidiaque de Tours, enseigna vers 1050 par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de JESUS-CHRIST n'est point & ne peut être dans du pain & dans du vin. Cette proposition révolta d'autant plus alors, que Bérenger ayant une très-grande réputation avoit d'autant plus d'ennemis. Celui qui se distingua le plus contre lui, fut Lanfranc de race Lombarde, né à Pavie, qui étoit venu chercher une fortune en France. Il balançoit la réputation de Bérenger. Voici comme il s'y pre-  
 noit

noit pour le confondre dans son  
*Traité de corpore Domini.*

„ On peut dire avec vérité que  
„ le Corps de Notre Seigneur dans  
„ l'Eucharistie est le même qui est  
„ sorti de la Vierge , & que ce  
„ n'est pas le même. C'est le mê-  
„ me quant à l'essence & aux  
„ propriétés de la véritable natu-  
„ re , & ce n'est pas le même  
„ quant aux espèces du pain &  
„ du vin ; de sorte qu'il est le  
„ même quant à la substance , &  
„ qu'il n'est pas le même quant à  
„ la forme.

Ce sentiment de Lanfranc parut  
être celui de toute l'Eglise. Bé-  
renger fut condamné au Concile  
de Paris en 1050 , condamné en-  
core à Rome en 1079 , & obligé  
de prononcer sa retractation ; mais  
cette retractation forcée ne fit que  
graver plus avant ces sentimens  
dans son cœur. Il mourut dans  
son opinion , qui ne fit alors ni  
schisme ni guerre civile. Le tem-



porel seul étoit le grand objet qui occupoit l'ambition des hommes. L'autre source qui devoit faire verser tant de sang, n'étoit pas encore ouverte.

On croit bien que l'ignorance de ces tems affermissoit les superstitions populaires. J'en rapporterai quelques exemples, qui ont longtems exercé la crédulité humaine. On prétend que l'Empereur Otton III. fit périr sa femme Marie d'Arragon pour cause d'adultère. Il est très possible qu'un Prince cruel & dévot, tel qu'on peint Otton III. envoie au supplice sa femme moins débauchée que lui. Mais vingt Auteurs ont écrit, & Maimbourg a répété après eux, & d'autres ont répété après Maimbourg, que l'Impératrice ayant fait des avances à un jeune Comte Italien, qui les refusa par vertu, elle accusa ce Comte auprès de l'Empereur de l'avoir voulu séduire, & que le Com-

Comte fut puni de mort. La veuve du Comte, dit-on, vint la tête de son mari à la main demander justice & prouver son innocence. Cette veuve demanda d'être admise à l'épreuve du fer ardent. Elle tint tant qu'on voulut une barre de fer toute rouge dans ses mains sans se bruler ; & ce prodige servant de preuve juridique, l'Impératrice fut condamnée à être brûlée vive.

Maimbourg auroit dû faire réflexion que cette fable est rapportée par des Auteurs qui ont écrit très-longtems après le règne d'Otton III. qu'on ne nomme pas seulement les noms de ce Comte Italien, & de cette veuve qui manioit si impunément des barres de fer rouge. Enfin quand même des Auteurs contemporains auroient authentiquement rendu compte d'un tel événement, ils ne mériteroient pas plus de croyance que les Sorciers

ciers qui déposent en justice qu'ils ont assisté au Sabat.

L'avanture de la barre de fer doit faire révoquer en doute le supplice de l'Impératrice Marie d'Aragon rapporté dans tant de Dictionnaires, d'Histoires, où dans chaque page le mensonge est joint à la vérité.

Le second événement est du même genre. On prétend que Henri II. successeur d'Otton III. éprouva la fidélité de sa femme Cunegunde, en la faisant marcher pieds nus sur neuf focs de charrie rougis au feu. Cette histoire rapportée dans tant de Martirologes, mérite la même réponse que celle de la femme d'Otton.

Didier Abbé du Mont Cassin & plusieurs autres Ecrivains rapportent un fait à peu près semblable. En 1063 des Moines de Florence, mécontents de leur Evêque, allèrent crier à la Ville & à la  
Cam-

Campagne „ Notre Evêque est un „ simoniaque & un scélérat”. Et ils eurent, dit-on, la hardiesse de promettre qu'ils prouveroient cette accusation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mercredi de la première semaine du Carême. Deux buchers furent dressés, chacun de dix pieds de long sur cinq de large, séparés par un sentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois sec. Les deux buchers ayant été allumés & cet espace réduit en charbons, un Moine Minime, nommé Aldobrandin, passe à travers sur ce sentier à pas graves & mesurés, & revient même prendre au milieu des flammes son manipule qu'il avoit laissé tomber. Voilà ce que plusieurs Historiens disent, qu'on ne peut nier qu'en renversant tous les fondemens de l'Histoire; mais il est sûr qu'on ne peut le croire sans

renverser tous les fondemens de la Raison.

Il se peut faire sans-doute qu'un homme passe très-rapidement entre deux buchers & même sur des charbons , sans être tout-à-fait brûlé ; mais y passer & y repasser d'un pas grave pour reprendre son manipule , c'est une de ces aventures de la *Légende Dorée* , dont il n'est plus permis de parler à des hommes raisonnables.

La dernière épreuve que je rapporterai , est celle dont on se servit pour décider en Espagne après la prise de Tolède , si on devoit réciter l'Office Romain , ou celui qu'on appelloit Mosarabique ? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duël. Deux champions armés de toutes pièces combattirent dans toutes les règles de la Chevalerie. Don Ruis de Montania , Chevalier du Missel Mosarabique , fit perdre les

ar-



arçons à son adversaire, & le ren-  
versa mourant. Mais la Reine qui  
avoit beaucoup d'inclination pour  
le Missel Romain, voulut qu'on  
tentât l'épreuve du feu. Toutes  
les Loix de la Chevalerie s'y op-  
posoient. Cependant on jeta au  
feu les deux Missels, qui proba-  
blement furent brulés; & le Roi  
pour ne mécontenter personne,  
fit en sorte que quelques Eglises  
prieront Dieu selon le Rituel Ro-  
main, & que d'autres garderoient  
le Mosarabique. Dans la plupart  
des choses que je viens de rap-  
porter, on croiroit lire une rela-  
tion des Hottentôts ou de Né-  
gres; & il faut l'avouer, nous  
leur ressemblons encore en quel-  
que chose.

*Fin du premier Tome.*